



**Paul, un français moyen**  
**24 heures dans la vie d'un rêveur**  
Par Fabrice Hatem

## Table des matières

<b>Chapitre 1 : Un amour sous l'occupation.....</b>	<b>3</b>
<b>Chapitre 2 : Un futur angoissant .....</b>	<b>39</b>
<b>Chapitre 3 : Rêves inavouables .....</b>	<b>51</b>
<b>Chapitre 4 : La copera et le chanteur .....</b>	<b>54</b>
<b>Chapitre 5 : Un baiser sur les barricades .....</b>	<b>86</b>
<b>Chapitre 6 : L'aide de camp et les soudards .....</b>	<b>107</b>
<b>Chapitre 7 : Règlement de comptes à Santiago.....</b>	<b>114</b>
<b>Chapitre 8 : Le château du bonheur .....</b>	<b>133</b>

Paul est un français moyen, qui mène une vie monotone entre son pavillon de banlieue, sa femme autoritaire et son travail de cadre dans une tour de la Défense. Mais doté d'une vive imagination, il compense la monotonie du quotidien en s'évadant par le rêve vers un univers d'amour, d'aventures, de liberté et de plaisir. Le moindre incident de la vie ordinaire constitue pour lui l'occasion d'inventer une nouvelle histoire dont il est bien sûr le héros principal, paré de qualités dont il ne fait pas toujours preuve dans la vie réelle, et passionnément aimé par des femmes étrangement semblables à celles qu'il désire et qui l'ignorent dans le quotidien... Mais les réveils n'en sont que plus brutaux...



Tous les samedis matins, sur le coup de 9 heures, Paul se rendait à la place de l'église, dans le vieux Bormeilles, pour acheter quelques croissants et autres pains au chocolat à la grande boulangerie, face à la maison de la presse. Avec sa grande vitrine aérée, ses portes en verre coulissantes, ses longs comptoirs d'exposition où s'aligeaient gâteaux et viennoiseries mise en valeur par un éclairage aux couleurs chaudes, cette boutique moderne n'avait pas grand-chose à voir avec les vieilles boulangeries montmartroises de son enfance, à la décoration art nouveau, où il allait acheter des friandises en sortant de l'école.

Et pourtant, il adorait s'y rendre, non seulement parce que les croissants beurrés et fondants ravissaient son palais, mais surtout parce qu'il pouvait ainsi échanger quelques mots, une ou deux fois par semaine, avec la charmante boulangère. C'était une jeune brunette d'assez petite taille, plutôt maigrichonne, pas vraiment jolie, mais vive, souriante, serviable, et qui surtout avait une très jolie voix. Une voix qu'elle utilisait souvent pour chanter de vieilles chansons populaires, celles de Piaf et de Frehel. Des histoires d'amours passionnées et malheureuses, de mères misérables et de gamins des rues, de filles perdues et de soldats morts à la guerre, qui parlaient à son cœur en lui rappelaient les rengaines de son enfance, celles d'un monde aujourd'hui presque disparu, dévoré par une modernité anonyme et violente.

Lui-même pianiste à ses heures, il aurait bien voulu lui proposer de l'accompagner pour préparer un petit tour de chant. Il en avait été empêché, outre la jalousie compulsive de sa femme Hélène, par la présence du boulanger, un homme brun, moustachu, à la figure butée et au regard sombre, dont il ne savait pas d'ailleurs quel lien exact – mari, patron, employé – il entretenait avec la jeune femme. Il n'avait donc rien dit ni rien demandé. Tout ce qu'il savait, pour avoir saisi quelques bribes de conversation dans le magasin, c'est qu'elle s'appelait Annette et lui, Jacques ou Jacquot.

Et pourtant, combien de fois avait-il rêvé, allongé dans son lit ou assis devant son piano, de cette conversation où il aurait demandé à Annette de former avec elle un duo musical :

- *Tu chantes bien tu sais, j'aimerais bien t'accompagner.*
- *Mais qu'est-ce que tu sais jouer ?*
- *Ben, je joue de l'accordéon. Ecoute.*

Paul sortit son accordéon de l'étui, et commença à jouer *la Java Bleue* et *Frou-frou*. Autour de lui, les passants de la rue de Belleville commencèrent à faire cercle au coin de la rue Rebeval, appréciant visiblement le talent de l'adolescent. Bientôt, Anita lui prit son béret pour commencer à recueillir les pièces de monnaie dont le public n'était pas avare. Puis, au bout de 5 ou 6 morceaux, Paul s'arrêta, ayant à peu près épuisé son répertoire.

- *Bien dit donc, ça a marché. On presque fait deux francs en une demi-heure.*
- *Viens, on va manger un gâteau à la crème chez le père Jacquot.*

Le père Jacquot, qui tenait une boulangerie au coin des rues Lesage et Julien-Lacroix, était un mythe auprès des gamins du quartier, avec ses baba-au rhum gargantuesques et ses Paris-Brest débordants de crème mousseline, dont seul le prix exorbitant – 3 à 4 sous - les empêchait d'en faire une orgie quotidienne. Mais là, avec presque 2 francs, ils allaient pouvoir s'en mettre plein la lampe, et même en ramener à la maison pour leurs frères et soeurs.

Ils rentrèrent dans la boulangerie. C'était un joli magasin, avec ses murs en faux marbre où des paysages bucoliques peints sur verre alternaient avec des miroirs entourés de moulures dorées, avec son plafond recouvert d'une grande fresque représentant un ciel traversé par un vol d'angelots, avec aussi un joli carrelage en céramique. Sur la devanture en bois doré, la porte était encadrée par deux hautes fresques symétriques aux couleurs vives, représentant un paysan et une paysanne au milieu des champs. Tout cela respirait une aisance, presque un luxe, assez peu courants dans ces rues populaires du bas-Belleville pour susciter la fascination émerveillée de tous les mioches du quartier.

Mais pas question, les jours de dèche – c'est-à-dire à peu près tous les jours de l'année - d'aller y chaparder un éclair au chocolat ou l'un des bonbons aux enveloppes multicolores qui s'offraient, tentateurs, dans la grande vasque bombée en verre transparent trônant sur le comptoir. Car le père Jacquot veillait au grain !!!

C'était la terreur des gamins du quartier, ce père Jacquot !!! Combien de fois n'avait-il pas bondi comme un diable de derrière son comptoir pour prendre sur le fait un mioche coupable d'une tentative de larcin !! Il le saisissait alors par l'oreille, et confiant la garde de sa boutique à sa femme pour un instant, il le ramenait, gémissant et pantelant, jusqu'à immeuble voisin où habitaient ses parents. Et là, sans aucun égard pour la honte du petit chapardeur, il le remettait manu militari à ses géniteurs, en criant très fort pour que tout le voisinage entende :

- *Tiens, Rebecca, voilà ton petit Joseph !!! je l'ai encore pris à voler des bonbons dans mon magasin !! C'est la deuxième fois cette année !! On est pas en Pologne, ici, on est en France !!! La prochaine fois que le l'attrape, c'est pas à vous que je le ramène, c'est directement au commissariat !!!*

Et il repartait illico vers son magasin, abandonnant le petit Joseph terrifié à l'ire de ses parents. Ceux-ci, pour laver la honte publique qui venait d'être infligée à l'honneur de la famille, lui passaient alors une mémorable avoinée, dont il se serait certainement souvenu 60 ans plus tard s'il n'avait entretemps été massacré, avec toute sa famille, dans les camps de la mort.

Car Belleville avait accueilli, depuis les années 1920, des milliers de pauvres juifs fuyant les pogroms de Russie et de Pologne. Ils s'étaient entassés là dans les immeubles insalubres des rues Bisson, Denoyez, Julien-Lacroix ou Ramponeau, se mêlant aux arméniens rescapés du génocide turc et aux français de souche, ouvriers et artisans dont les grands parents avaient combattu sur les barricades de la commune et dont les parents avaient écouté les discours pacifistes de Jaurès dans la grande salle de la Bellevilloise, bastion du syndicalisme révolutionnaire perché sur les hauteurs de Ménilmontant.

Dans ces rues étroites, souvent pentues, qui serpentaient sur les flancs de la colline de Belleville, ils habitaient là, dans les bâtisses basses et sans confort qui avaient été construites à la hâte, à partir de

1860, pour accueillir les ouvriers et les petits artisans chassés de Paris par la révolution Haussmannienne et par l'embourgeoisement de la capitale. On y rentrait par de petites portes s'ouvrant au milieu d'une façade noirâtre et lézardée, on montait parfois un escalier étroit – les forts dénivelés de la butte entraînant des différences de niveau entre l'extérieur et l'intérieur de l'immeuble – et l'on débouchait sur un espace à l'air libre ayant encore de vagues allures de cour de ferme. Il y avait là quelques arbres, un petit jardin potager où l'on cultivait des légumes, des fleurs de long des murs vétustes, des lapins et des oiseaux en cage, quelques poules, un vieux charriot à l'abandon, un banc où s'asseyaient les vieux... La cour résonnait, selon les cas, des bruits de l'atelier où un bottier arménien fabriquait de jolies chaussures, de la petite entreprise de confection où travaillait une famille de juifs polonais, d'une menuiserie, d'une imprimerie ou d'un ferblantier. Au fond de la cour, on trouvait un WC à la turque avec un seau pour le nettoyage, un ou deux robinets publics où l'on allait chercher l'eau pour la cuisine ou pour se débarbouiller... Quant aux bâtisses qui entouraient la cour, elles abritaient des taudis minuscules, dépourvus de tout confort, où s'entassaient les familles pauvres du quartier en compagnie des souris et des rats.

Les parents de Paul habitaient l'une de ces bâtisses, dans une petite impasse proche de la rue Bisson. Au fond de la cour, on poussait la porte délabrée du bâtiment B, on montait un petit escalier assez étroit, et on se retrouvait dans un long couloir aux murs écaillés, dallé d'un mauvais carrelage dégingué, sur lequel s'ouvraient, des deux côtés, quelques portes qui, un jour lointain, avaient été peintes en rouge cramoisi. La deuxième de ces portes, sur le côté droit, ouvrait sur le minuscule deux-pièces qu'habitait Paul et sa famille, des juifs originaires de la région de Lvov. Dans un espace de moins de 20 m<sup>2</sup>, s'entassaient là sa vieille grand-mère, ses parents, et lui-même avec son frère et sa sœur. Il n'y avait aucune commodité : pas de salle de bain, pas de toilettes, pas d'eau courante. Pour se chauffer, un poêle à charbon Godin ; pour faire la cuisine un petit coin de 3m<sup>2</sup> ; pour laver le linge, une bassine d'eau chaude, et le lavoir collectif à la rue d'Eupatoria; pour se laver, les bains-douches voisins une fois par semaine. Pour faire pipi la nuit, on utilisait un pot de chambre qu'on allait vider le matin dans les WC ou dans la cour. Le reste du temps, pour se laver ou pour aller aux toilettes, il fallait descendre dans la cour – encore heureux si, les jours de grand froid, la concierge - la « pipelette », comme on l'appelait alors - ne coupait pas le robinet pour protéger les tuyaux du gel...

Comme si cela n'avait pas été suffisamment inconfortable, l'appartement servait également d'atelier pour les parents, qui parvenaient tant bien que mal à nourrir leur famille en fabriquant de petits objets de maroquinerie – portefeuilles, porte-monnaie, blagues à tabac... Ils les confiaient ensuite à des représentants en maroquinerie, petits colporteurs souvent juifs, qui allaient les vendre péniblement aux quatre coins de la France, empruntant pour cela le dense réseau des lignes de chemin de fer qui couvrait alors le pays.

Tout fiers des 2 francs qu'ils tenaient leurs mains, Paul et Anita rentrèrent dans la boulangerie du père Jacquot. A la grande satisfaction de celui-ci, ils pillèrent littéralement – mais en toute légalité, hein !!! - la boutique, dépensant leur argent jusqu'au dernier sou pour acheter brioches, éclairs, Paris-Brest et bonbons. Puis, les bras lourdement chargés, ils se séparèrent.

- *Bon, je rentre chez moi. On se voit demain, devant les Folies ?*

Situés au bas de la rue du même nom, Les Folies Belleville étaient l'un des plus grands et des plus prestigieux cafés-concerts du quartier, qui en comptait beaucoup. Et Anita, comme toutes les petites chanteuses de rues en herbe, rêvait d'y faire un jour ses premiers pas artistiques.

- *D'accord, devant les Folies Belleville, à 3 heures. On ira faire un tour à la fête foraine.*

En rentrant chez lui, Paul fut témoin de l'une de ces scènes familiales tragi-comiques dont il avait l'habitude. Son père, Moïse, était assis le dos à son établi, ses pieds plongés dans une bassine d'eau chaude pour se reposer des fatigues de la journée. Mais il était aussi en train de passer une sévère correction au frère cadet de Paul, François, un gamin souffreteux de 12 ans qui se tenait tout pantelant devant lui, la mine défaite et le pantalon déchiré :

- *Je t'avais pourtant interdit de jouer avec ce vaurien de Mimille. A force de dévaler à toute allure la rue du Sénégal avec ces maudits charriots à palette, il fallait bien que ça arrive !!*
- *En plein dans la vitrine du crémier !! elle est fendue sur 30 centimètres !!! Encore heureux que tu ne t'es pas ouvert la tête !! et maintenant, il est furieux, le crémier !! il veut qu'on lui paye une nouvelle vitrine !!! Alors que ton père n'arrive même plus à vendre ses portefeuilles, avec la crise !!!*
- *Et en plus, tu as déchiré ton pantalon !!! On ne va même pas pouvoir le réparer !!! Et bien puisque c'est comme ça, tu iras cul-nu demain à l'école Ramponneau !!*

A l'idée de cette humiliation suprême devant ses camarades, François, qui avait jusque-là affronté avec une certaine dignité l'ire de ses parents, éclata soudain en sanglots, provoquant immédiatement un retour d'affection de sa mère.

- *Bon, je vais essayer de réparer ton pantalon, dit la mère. Maintenant, mets ta vieille culotte courte et va voir le rabbin. Ta Bar-Mitsva est dans trois mois, et tu ne sais même pas tes prières.*
- *Ah, mais laisse-le tranquille avec ces bondieuseries, dit Moïse.*

L'éducation religieuse des enfants constituait l'un des sujets de dispute les plus fréquents au sein du couple Rozenblum, par ailleurs uni par une profonde affection encore renforcée des malheurs et des persécutions vécues en commun. Leah, attaché à la tradition, fréquentait avec assiduité la synagogue du quartier, située à l'angle des rues Julien Lacroix et Palikao. Moïse, militant du parti communiste, considérait au contraire avec un agacement teinté de mépris ces manifestations de ferveur religieuse, préférant aller assister aux réunions régulièrement organisés par le Parti au cinéma le Florida, au coin de la Rue Levet.

- *Mais il faut bien qu'il passe sa bar-mitsva. Sinon, pourquoi il serait mort, son grand père ?*

Le père de Leah avait été lynché, quelques années plus tôt, au cours d'une émeute antisémite.

- *Ton père est mort à cause de la haine fasciste et réactionnaire. Moi, c'est contre eux que je lutte, pour une société plus juste, pas pour que mes fils aillent réciter des sornettes à la synagogue. A propos, tu as la date pour la Bar-Mitsva ? Il faut que je prévienne mes amis.*
- *Tu ne vas pas inviter tes amis communistes à la Bar- Mistva de MON fils, tout de même ? Cette bande de mécréants !!*
- *C'est MON fils autant que le tien, et j'inviterai qui je veux. D'ailleurs, Goldberg serait très vexé si on ne l'invitait pas.*
- *Ah non, pas Goldberg !!*

Secrétaire de la cellule Bisson-Palikao du PC, Jacques Goldberg était connu dans le quartier pour ses opinions radicalement athéistes.

- *Bien sûr que si, je l'inviterai, même si ça ne te plaît pas, ni à ton gros crapaud de rabbin. Tu sais bien comme il aime François !!! Je ne peux pas lui faire ça !!!*
- *Quoi, tu oses traiter le rabbin Levy de crapaud ? Eh bien, je vais te dire ce que je pense : le vrai crapaud, avec ses grosses joues grasses qui ballotent, c'est ton ami Goldberg, voilà !!*
- *Comment ?? Qu'est-ce que tu as dit sur Goldberg ?? Quelqu'un qui connaît Maurice Thorez en personne ?*

Et cette inoffensive dispute pouvait ordinairement se poursuivre ainsi pendant des heures, moitié en yiddish, moitié en français coloré d'un fort accent polonais. Mais ce jour-là, Paul sut habilement y mettre fin.

- *Papa, maman, regardez ce que j'apporte, dit-il en rentrant dans la pièce, les mains pleines de gâteaux, de brioches et de bonbons.*
- *Oh, ça à l'air bon dit François, lorgnant sur le Paris-Brest plein de crème qui dépassait du papier-journal.*

L'attention du père fut également attirée par la vue du Baba au rhum dont il raffolait. Mais la mère ne s'en laissa pas compter, d'autant que l'initiative de son fils constituait une sorte de défi direct à son rôle de nourricière exclusive de la famille :

- *Où tu as acheté ça ? demanda-t-elle méfiante. Chez le Père Jacquot ? Mais tu sais bien que ce n'est pas casher !*
- *Oh, laisse-nous tranquille, avec ces histoires !! Ils sont bons ces gâteaux, c'est tout !! dit le père, agacé.*

Consciente que son combat pour respect des règles religieuses était perdu d'avance face à la gourmandise des trois mâles de sa famille, Leah tenta un autre angle d'attaque :

- *Et avec quel argent tu les as achetés, ces gâteaux ? j'espère que tu n'as pas chapardé, tout de même ?*
- *Non, maman, j'ai juste joué de l'accordéon avec une amie chanteuse dans la rue de Belleville, et les gens nous ont donné de l'argent !!*
- *Alors ça, c'est un comble !! Tu vas t'accoquiner avec les petites traînées goy du quartier Rebeval, maintenant !! C'est du propre !! Tu veux finir souteneur, c'est ça ?*
- *Mais Maman, on n'a rien fait de mal !! Je l'ai juste accompagnée à l'accordéon !!!*
- *Tu finiras sous les ponts ou en prison, avec cet instrument de malheur !! Quelle idée on a eue, de t'offrir ça pour ton anniversaire !! On aurait mieux fait de t'acheter des chaussures neuves !!!*
- *Mais laisse-le tranquille, Leah !! Si ça lui fait plaisir, de jouer de la musique !!!* dit le père, avec un ton de bienveillance résignée.
- *Ah !! oui !!! Jouer de la musique !! il ne fait plus que ça, depuis qu'il a ce maudit instrument entre les mains !! Et tes cours de menuiserie à l'école Ramponneau, qu'est-ce qu'ils deviennent, pendant ce temps ?*

Le rêve secret de Leah était en effet, que son fils aîné rentre comme apprenti dans le bel atelier d'ébénisterie de monsieur Sénéchal, situé au 47 de la rue Bisson. Et peut-être même un jour pourrait-il prendre la suite de monsieur Sénéchal, qui approchait les 70 ans et dont la vue commençait à baisser ? Tandis qu'avec cette maudite toquade de Paul pour la musique et maintenant pour les petites traînées soi-disant chanteuses qui mendiaient dans les rues du quartier, son plan secret était gravement menacé.

- *Bon, allez, va chercher de l'eau pour préparer à diner.*

Il était six heures du soir, et la préparation du diner, avec les moyens de fortune dont disposait Leah, prenait habituellement plus d'une heure. Ravi de l'aubaine qui mettait provisoirement fin à la dispute, Paul courut chercher de l'eau au robinet de la cour, muni d'un broc et d'un seau. Puis chacun vaqua à ses occupations. Moïse acheva de coudre une dizaine de portefeuilles pour répondre à la commande urgente de l'un de ses clients, monsieur Hatem, un représentant en maroquinerie qui devait partir en tournée dans le massif central deux jours plus tard. La fille cadette, Emilie, après avoir posé son cartable et son tablier gris d'écolière, alla jouer dans la cour, avec ses amies Francine et Yvonne, à la marelle, au saut à la corde et au cerceau. François, remis de ses émotions, partit pour la synagogue pour prendre son cours d'éducation religieuse, mais s'arrêta bientôt en chemin pour faire une partie d'osselet et de Cocorico (une sorte de saute-mouton) avec Mimille et sa bande, rencontrées en chemin rue de Pali-Kao. Quant à Paul, il alla s'entraîner à l'accordéon dans un coin de la cour suffisamment

éloigné de la fenêtre de monsieur Soukiassan, qui n'aimait pas la musique et le lui faisait savoir à l'occasion en déversant sur lui le contenu de son pot de chambre.

Le lendemain, il se rendit, ponctuel, au rendez-vous donné à Anita, en face des Folies-Belleville. En longeant la Rue Bisson puis la rue de la Tourtille, il passa devant les petites échoppes qui faisaient la vie de ce quartier populaire : ateliers de mécanique ou de confection, menuiseries, entrepôts de bougnats, bistrot avec leur billards installé dans l'arrière-salle, boulangeries et crèmeries aux jolies devantures, coiffeurs, cordonniers, boucheries casher ou françaises, friperie, cordonnerie, marchand de journaux. En levant la tête, il entendit le bruit des machines à coudre installées à domicile, derrière lesquelles des femmes de tous âges s'usaient les yeux à fabriquer des vêtements à façon. Il salua Pierrot, le bougnat, portant son lourd sac de charbon sur l'épaule, qui venait tous les mois approvisionner sa famille. Il croisa des colporteurs chargés d'outils en fer-blanc et de petits ustensiles qu'ils essayaient de vendre aux passants, des vendeurs de journaux à la criée, des rémouleurs avec leur pierre à aiguiser les couteaux, montée sur une petite carriole, qui produisaient un bruit strident lorsqu'ils les actionnaient en pédalant. C'était tout un peuple humble et courageux d'ouvrier et d'artisans, fraiseurs, bougnats, maçons, plâtriers, forgerons, fabricants de charrettes à bras, marchands de quatre saisons, menuisiers, qui se croisaient dans ces petites rues, à la recherche de leur subsistance quotidienne...

En entrant dans la rue de Belleville, il eut l'impression de quitter les eaux calmes d'une petite rivière pour affronter un fleuve puissant. Des deux côtés de l'artère, des boutiques infiniment plus luxueuses que celles des ruelles adjacentes accueillaient, par centaine, par milliers, les flots denses des chalands qui, sans cesse, descendaient et remontaient le trottoir. Ceux-ci débordaient même à l'occasion sur la chaussée, où leur déambulation n'était interrompue que par quelques voitures automobiles encore rares à l'époque, par quelques charrettes à cheval, et par le passage du tramway qui reliait la place des Fêtes à celle de la République.

Mais la rue de Belleville n'était pas seulement à l'époque une artère commerciale active et prospère malgré sa clientèle essentiellement populaire. C'était aussi l'épicentre d'une importante activité de loisirs qui rayonnait sur tout le quartier. Depuis le boulevard de la Villette jusqu'à la rue de Ménilmontant, c'était une succession de music-halls comme les folies Belleville, de cinémas de quartier comme l'Alhambra, le Cocorico, le Paradis, le Belleville Pathé, le Floréal, le Florida, le Bellevue, le Phénix, le Mesnil Palace, le Nox, de salle de bals musette comme le Boléro, le Fantasio, la Taverne où l'on pouvait danser la Java au son des orchestres. Et si Paul était encore trop désargenté pour aller écouter Maurice Chevalier au music-hall avec sa famille, s'il était encore un peu trop jeune (et trop fauché) pour espérer lever une fille à la Taverne, il aimait par contre se glisser dans une salle de cinéma pour voir un film avec Gary Cooper ou Jean Gabin, surtout lorsqu'une ouvreuse complice le laissait gentiment rentrer sans payer.

A 3 heures, Anita fut fidèle au rendez-vous. C'était une brunette d'assez petite taille, plutôt maigrichonne, pas vraiment jolie, mais vive et souriante. Il l'avait souvent entendu chanter dans les rues et les cours du quartier, parfois seule, parfois en duo avec sa copine Berthe (qui, moins douée qu'elle, s'occupait surtout, ordinairement, de tendre le chapeau), des chansons de Fréhel et de Maurice Chevalier. Il avait été séduit par sa voix claire et expressive. Et, comme elle chantait seule, il s'était dit qu'il pourrait-peut-être l'accompagner avec son accordéon. D'où sa proposition de la veille.

Et maintenant, elle était là, devant lui, toute souriante, ayant mis pour l'occasion un peu de poudre à joues et de rouge à lèvres pour relever son teint pâle, et attifée d'un invraisemblable chapeau à fleurs qui avait au moins le mérite de témoigner du soin qu'elle avait mis à préparer leur rencontre.

- *Viens, on va boire un café-crème à la Vielleuse.*
- *D'accord.*

Installée au coin de la rue et du boulevard de Belleville, la Vielleuse était l'un des plus vieux cafés de Belleville, avec son enseigne datant du début du XIX<sup>ème</sup> siècle – et encore avait-elle pris alors la place d'un cabaret encore plus ancien, du nom de la Vache noire. Avec son fronton en auvent surmonté d'une petite statuette représentant une joueuse de vielle, sa grande salle meublée de tables rondes aux plateaux de marbre et aux pieds de fonte, son grand comptoir en zinc où trônaient les patrons de l'établissement, ses miroirs et la grande verrière art déco de son plafond, ses boules de rangements au cuivre brillant éparpillés entre les tables, ses serveurs en chemise blanche aux longs tabliers qui leur tombaient jusqu'aux pieds, sa grande salle de billard comportant pas moins d'une dizaine de tables, la vielleuse était l'un des établissements les plus vastes et les plus élégants de Belleville. Elle était un peu déparée, cependant par la présence de nombreux poivrots vissés à leur chaise pour y boire leurs économies et leur loyer du mois du matin au soir et du soir au matin.

Paul et Anita s'installèrent à une table discrète, depuis laquelle on pouvait voir, à travers la vitre, le va-et-vient des hommes en costume bon marché et des femmes en toque de chinchilla qui se pressaient dans la rue de Belleville.

- *Tu veux qu'on fasse un duo ensemble ? Tu chantes, et je t'accompagne avec mon accordéon.*
- *D'accord, mais qu'est-ce qu'on fait de Berthe ?*
- *Ben, vous pourrez chanter en duo de temps en temps, et puis elle s'occupera de présenter les chansons et de récolter la monnaie.*
- *Tu crois qu'on peut monter un répertoire d'ici la fin de la fête foraine ?*
- *Oui, on peut essayer, tu veux chanter quoi ?*
- *On pourrait commencer avec les chansons que je connais le mieux. Par exemple Ma pomme, J'ai deux amours, Parlez-moi d'amour, La chapelle au clair de lune, Le fiacre, madame Arthur. Oui, et puis aussi Mon homme, C'est vrai, Ignace.*
- *Moi, j'aime bien aussi Vous qui passez sans me voir, j'attendrai, La java Bleue, et Le plus beau tango du monde.*
- *Je pourrais aussi chanter La guinguette a fermé ses volets, Le chaland qui passe, Marinella et mon légionnaire avec Berthe...*

- *Tu aimes Trenet ? Tu sais, le jeune qui a écrit Boum, Je Chante, Y'a d'la joie...*
- *Oui, mais je connais pas trop.*
- *Il faudra acheter ses partitions.*
- *Mais pourquoi les partitions ? Moi, je sais pas lire la musique, j'apprends d'oreille...*
- *Bon d'accord, quand est-ce qu'on commence à répéter ?*
- *Ben, quand tu veux, mais il faut qu'on soit prêts avant la fin de la fête foraine, parce là y'a plein de sous à faire.*
- *Où on se met, pour répéter ?*
- *Ben où tu veux, je sais pas moi, chez toi...*

Ils essayèrent donc d'abord de répéter dans la cour de l'impasse Bisson, mais les réactions de monsieur Soukiassian furent si hostiles qu'ils durent se replier vers un endroit plus reculé. Il y avait, fort heureusement, dans le haut de la rue Vilin, là où se trouve aujourd'hui le parc de Belleville, quelques terrains vagues à côté d'une usine de chaussures où ils purent s'installer, profitant de la vague de beau temps de ce mois de mai 1935. Après quelques tâtonnements, leur collaboration s'avéra si fructueuse que les ouvriers de l'usine, au moment du casse-croute, venaient s'asseoir autour d'eux pour les écouter, leur abandonnant chacun quelques sous, qui à la fin de la journée, formaient régulièrement un pactole de plusieurs francs. Et c'est fort de ce début prometteur qu'ils descendirent un soir vers le boulevard de la Villette, dans les premiers jours du mois de juin, pour y inaugurer leur tour de chant à l'occasion de la fête foraine.

Celle-ci se déroulait deux ou trois fois par an, entre la place des Combats<sup>1</sup> et le Métro Couronnes. Dans les stands des forains, on pouvait faire du tir aux pigeons, tenter sa chance à la loterie, manger de la barbe à papa et des crêpes. Il y avait aussi des attractions de toutes sortes sur le terre-plein : des acrobates, des jongleurs, des cracheurs de feu, des joueurs de bonneteau, des bonimenteurs qui tentaient de vendre leur camelote aux crédules, un chevrier qui amenait ses bêtes depuis les Lilas pour vendre du lait frais aux enfants, des fanfares, et même « l'homme le plus fort du monde » qui soulevait une enclume avec son petit doigt.

On voyait aussi des chanteurs de rues, qui d'ailleurs, étaient très souvent des chanteuses. Seuls ou en duo, accompagnés d'un accordéon ou d'un orgue de barbarie, ils s'installaient sur une petite place, sur un terre-plein, à un croisement de rue ou sous un porche, enfin partout où l'on pouvait trouver un espace suffisant pour que la foule des badauds s'agglutine. Puis, ils installaient leur petit matériel – souvent réduit à la casquette ou à la boîte en fer-blanc qu'ils posaient par terre pour recueillir la monnaie - et commençaient à chanter. Le verdict populaire était alors rapide : les badauds passaient rapidement sans s'arrêter si le chanteur était mauvais, et celui-ci, découragé, arrêtait rapidement de

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui place du Colonel Fabien

se produire ; par contre, ils faisaient cercle, applaudissaient et laissaient volontiers quelques pièces s'ils étaient émus par les chansons réalistes ou amusés par les couplets comiques. Parfois même, passait un professionnel du spectacle qui repérait un talent en herbe. C'est d'ailleurs ainsi, selon la légende, que Piaf elle-même commença sa carrière, quelque part entre les rues Rebeval et de Belleville.

Et c'était aussi l'ambition d'Anita et de Paul, lorsqu'ils allèrent s'installer, d'un pas décidé, sur un coin de trottoir dégagé, au coin du boulevard de Belleville et de la rue du Faubourg du Temple, juste en face du café La Vielleuse et de la fête foraine qui battait son plein sur le terre-plein central et sur le trottoir en vis-à-vis. Anita avait déjà une assez bonne expérience des lieux du quartier où son tour de chant s'avérait le plus rentable. La rue de Belleville, avec sa foule souvent un peu trop dense, n'était pas très propice à la formation d'attroupements durables. Les petites placettes nées de l'entrelac des ruelles du quartier, comme la place Sainte-Marthe ou le croisement de la rue du Buisson Saint-Louis et de la rue Saint-Maur, offraient par contre un espace assez favorable à la formation d'un petit attroupement, mais il le lieu n'était pas contre pas très passant. Les arrières cours des immeubles – espace souvent assez vastes sur lesquels donnaient de nombreuses fenêtres – étaient souvent d'une bonne rentabilité, les habitants jetant des pièces depuis leurs appartements, tandis que les artisans sortaient parfois un moment de leur atelier du rez-de-chaussée pour écouter. Mais c'était fatigant et lassant à la longue car il fallait répéter sans cesse le même répertoire, d'une cour à l'autre - avec en plus toujours le danger qu'un malotru ou un mauvais coucheur ne jette un seau d'eau, voire le contenu d'un pot de chambre depuis sa fenêtre. Il y avait aussi les bals en plein air, les soirs de printemps et d'été, surtout le 14 juillet. Là, il n'était pas question de concurrencer les orchestres qui s'installaient à la terrasse des bars du quartier, depuis la rue de la Tourtille et la rue Ramponneau jusqu'à la place de l'Ermitage. Par contre, ces fêtes pouvaient être l'occasion pour une chanteuse de se faire connaître dans le quartier si un orchestre l'invitait à se produire à ses côtés.

Mais finalement, en temps ordinaires, c'étaient les trottoirs et les terre-pleins centraux des boulevards de Belleville et de la Villette - surtout à l'angle des rues passantes, comme la rue de Belleville, la rue Ramponneau, la rue du Faubourg-du-Temple, la rue Civiale, la rue Rebeval, la rue Burnouf – qui constituaient les lieux les plus propices. Il y avait aussi des heures et des jours plus favorables que d'autres. Par exemple le dimanche après-midi, lorsque les familles flânaient un peu dans le quartier après les courses, le ménage et le repas dominical, à la recherche de leurs quelques heures de détente hebdomadaire. Ou bien les jours de marché, lorsque la foule affluait vers les échoppes de commerçants et les charrettes de marchandes de quatre saisons qui s'installaient sur le boulevard, une ou deux fois par semaine. Les mères de famille fatiguées aimaient bien, alors, poser quelques instants leur cabas lourdement chargé pour bercer leur imagination d'une belle histoire d'amour romanesque ou tragique.

Les jours de fête foraine présentaient de ce point de vue des avantages contrastés. D'un côté, la foule était nombreuse, ouverte aux sollicitations, et largement pourvue du numéraire lui permettant de faire preuve de générosité. D'un autre côté, la concurrence était féroce – stands de tirs ou de loterie, jongleurs, acrobates et autres mangeurs de feu - et le bruit de la fête foraine étouffait la voix des chanteurs. Mais Anita aimait cette atmosphère, son talent était stimulé par l'animation du lieu, et elle rencontrait habituellement là un grand succès – du moins selon ses critères encore modestes à l'époque – récoltant parfois jusqu'à 5 francs les jours de de chance. Et elle espérait bien que

l'accordéon de Paul – plus le nouveau rôle de Berthe, spécialement chargée de stimuler la générosité des badauds en passant régulièrement le chapeau – allaient lui permettre de gonfler considérablement ce chiffre.

Dès le premier jour, ce fut un succès. Sur le rond-point de Belleville, des dizaines de badauds s'agglutinèrent pour écouter la belle voix expressive d'Anita, mise en valeur par les contre-chants de l'accordéon. La foule manifesta son enthousiasme de mille manières : en souriant aux artistes, en reprenant en chœur les refrains connus de tous, en réclamant bruyamment certains titres connus du répertoire, en riant quand il fallait rire et en pleurant quand il fallait pleurer. Des couples de danseurs improvisés se formèrent sur les airs de java et de valse les plus entraînants. Et, lors des passages de Berthe, la foule témoigna sa reconnaissance en remplissant la casquette tendue d'une pluie de piécettes. Cet accueil chaleureux stimula, en retour, le talent des artistes en herbe. Et, à la fin de la journée, Anita, Paul et Berthe – voix éraillé, doigts gourds, pieds fourbus – comptèrent triomphalement 21 francs dans la casquette – pas beaucoup moins de ce que gagnait chaque jour le père de Paul avec ses portefeuilles et ses blagues à tabac, appelées « cuvettes » du fait de leur forme semi-circulaire.

- *Oh !! dis donc, ça a bien marché !!*
- *Dis donc c'est génial, c'est plus que gagne mon père !!!*
- *On va pouvoir aider nos parents !!!*

Après s'être partagé l'argent, ils allèrent manger une barbe à Papa – la meilleure de la fête foraine, celle du père Richeaume, dont le grand stand illuminé, célèbre chez tous les gamins du quartier, trônait juste en face du cinéma l'Alhambra. Puis ils rentrèrent triomphalement chez eux, pour annoncer la bonne nouvelle.

Du côté d'Anita, tout se passa sans accrocs à son retour dans le minuscule deux-pièces de la rue Rébeval où elle vivait avec sa famille. Il faut dire que la provenance de cet argent par ailleurs fort bienvenu n'y posait aucune problème. La mère, ancienne danseuse du Moulin Rouge, tombée dans l'alcoolisme et la déchéance, était hors d'état de reprocher quoi que ce soit à sa fille. La grand-mère, Emma, qui dans sa jeunesse avait été jongleuse de cirque, avait assez mal suppléé aux défaillances de sa propre fille dans l'éducation d'Anita et de son frère Marcel, les laissant grandir comme ils pouvaient dans le dénuement et les négligences de toutes sortes. Cela faisait déjà presque deux ans que les petites sommes glanées dans les rues représentaient une fraction substantielle du misérable budget familial, et Emma ne posa aucune question pour s'assurer de la provenance des quelques 10 francs ramenés ce soir-là par sa petite-fille – alors même que tout aurait pu l'inciter à une légitime suspicion.

- *Mémé, j'ai gagné 10 francs en chantant à la fête foraine aujourd'hui.*
- *Ah ? C'est bien. Ecoute, vas régler la note du crémier... et ramène aussi deux baguettes de pain pour ce soir.*
- *Et maman, comment elle va ?*

- *Ben, saoule comme une barrique, comme toujours. Elle dort depuis ce matin.*

Et Anita ressortit pour faire les courses, emmenant avec elle son petit frère Marcel auquel elle avait bien l'intention de faire cadeau d'un bon gâteau et d'un sac de billes. Faut dire qu'il n'était pas trop gâté par la vie, ce fréro, avec ses jambes malingres, sa petite taille et ses vêtements rapiécés qui en faisaient le souffre-douleur de ses camarades d'école... Même que de temps en temps, elle devait faire le coup de poing avec eux dans la rue pour le défendre...

Du côté de la famille Rozenblum, les choses ne se passèrent pas tout à fait aussi bien. Les explications de Paul sur la provenance de l'argent se heurtèrent d'abord à l'incrédulité de sa mère, puis à son hostilité butée quand elle comprit qu'il avait passé la journée à la fête foraine au lieu d'aller prendre ses cours de menuiserie à l'école Ramponneau.

- *Comment ? tu as traîné à la fête foraine toute la journée au lieu d'aller à l'école ?*
- *Mais j'ai pas traîné, maman, j'ai gagné de l'argent en accompagnant Anita, regarde !!*, dit-il en montrant les 10 francs dans sa main.
- *Quoi ? Tu étais encore avec cette petite traînée ? Avec sa mère trop alcoolique pour continuer à faire la putain ? Tu veux finir en prison, c'est ça ?*
- *Ecoute, Leah, tenta Moïse, elle est gentille, cette fille, et puis elle chante bien tu, sais. Un jour je les ai écouté répéter tous les deux, c'est joli ce qu'ils font !!!*
- *Ah !! toi aussi, tu te mets à défendre ton fils !!! Tout ça parce que cette coureuse t'a tapé dans l'œil !!*
- *Maman, tu n'as pas le droit de parler comme ça d'Anita !!! C'est pas juste ce que tu dis sur elle !! Elle fait ce qu'elle peut !!* dit Paul, en élevant légèrement le ton pour défendre son amie.
- *Je dirai ce que je pense !!! Et toi, tu n'as pas le droit de parler comme ça à ta mère !!*
- *Ecoute, Leah, calme-toi, essaya Moïse.*
- *C'est ça, vous êtes tous ligués contre moi !!! Alors que je me sacrifie pour vous depuis 20 ans !! Ah, je suis bien bête de me tuer pour ces hommes idiots !!! Puisque c'est comme ça, je ne dirai plus un mot, voilà !!*

Et Leah s'enferma dans un silence buté en préparant le dîner. Sa bouderie se poursuivit durant tout le repas, au cours duquel elle servit une carpe farcie à ses trois hommes avec un air de martyre. Puis tout le monde alla se coucher, et le lendemain matin, la brouille de la veille était oubliée.

Dans les mois qui suivirent, le duo d'Anita et Paul devint l'un des plus appréciés de Belleville. Ils se produisirent à tous les coins de rue les plus vivants du quartier : au métro Couronnes, au rond-point de Belleville, à la place des Combats, à la place Sainte-Marthe... Quand ils commençaient à jouer, les

femmes ouvraient la fenêtre de leur appartement pour les écouter, les commerçants se mettaient à la porte de leur boutique, les gamins accourraient en criant de joie, les passants s'arrêtaient pour faire cercle autour d'eux. Partout, c'était la fête et l'enthousiasme à leur venue.

Fort de leur succès, ils entreprirent même des tournées en terre étrangère, en allant se produire sur la butte Montmartre, dont les vieilles rues ressemblaient tant à celles de Belleville : en un peu plus artiste et moins populaire, peut-être. C'était, comme là-bas, des petites rues en pente où les marchandes de quatre saisons hélaient le passant pour vanter les fruits et légumes disposés avec soin sur leur charrette à bras ; c'étaient les petites boutiques d'alimentation, les échoppes d'artisans où se pressaient les ménagères du quartier pour amener une bottine à ressemeler ou un livre à relier ; c'étaient les bistrotts où les poivrots s'attablaient dès 10 heures du matin ; c'étaient de vieux immeubles de 3 ou 4 étages, au façades enduites à la chaux, et dotés d'un confort à peine meilleur qu'à Ménilmontant ; c'était le vitrier qui passait avec ses glaces sur le dos, le rémouleur qui aiguisait les couteaux, les concierges qui sortaient de leur loge, bienveillantes ou hostiles selon les immeubles, quand ils se mettaient à chanter dans l'arrière-cour... C'étaient, tout en haut de la butte, quelques terrains vagues encore couverts de broussailles, qui n'avaient pas encore tous été lotis pour accueillir des immeubles de rapport...

Là aussi, Paul et Anita avaient rapidement trouvé leurs lieux de prédilection. En sortant du métro Blanche, ils commençaient à s'installer sur le terre-plein du boulevard de Clichy, où les cinémas comme le Gaumont-Palace, les music-halls comme le Moulin-Rouge et les cafés comme la Brasserie Graff accueillaient une clientèle un peu plus cossue qu'à Belleville. Puis ils remontaient la rue Lepic, l'une des plus actives artères commerçantes de la butte, et tournaient à droite dans la rue des Abbesses. Ils s'arrêtaient quelques instants sur la place des Abbesses pour se produire en face de la Grande église Saint-Jean de Montmartre, étrange et haut bâtiment « modern'style » en béton armé recouvert de briques et de mosaïques. Puis ils pénétraient en passant sous une grande arche dans le passage des Abbesses, sorte de longue cour pavée ouverte sur la rue, bordée sur tous les côtés d'assez hauts immeubles, où l'excellent écho et le nombre élevé de logements leur permettait habituellement de réaliser une bonne recette grâce aux pièces que leur jetaient les habitants depuis leurs fenêtres. Puis, montant l'un de ces escaliers très raides dont les pentes de la butte sont semées, ils débouchaient par des ruelles tortueuses - rue des Trois-Frères, rue Androuet, rue Garreau -, sur la petite place Emile Goudeau, sorte de parallépipède irrégulier et pentu au sol pavé, auquel on accédait depuis la rue Ravignan par les quelques marches d'un large escalier. Ils s'installaient alors sur un banc, à l'ombre de l'un des marronniers dont les feuillages recouvraient entièrement, à la belle saison, la placette d'une épaisse coupole de verdure.

Là, le public n'était pas, comme dans le passage des Abbesses, composé des habitants des immeubles. Il y avait bien en haut de la place, dans la direction où la rue Ravignan conduit à la place du Tertre, quelques immeubles de rapport de construction récente. Mais pour le reste, peu de choses : quelques petites maisonnettes ou villas avec un bout de jardin, le mur nu du bateau-lavoir où habitaient des artistes, en face un immeuble assez haut mais à la façade en partie aveugle... Il ne fallait donc pas compter ici sur les pièces jetées des fenêtres, mais plutôt sur le flot incessant des passants montant et descendant la butte, où quelques touristes se dirigeant vers le Sacré-cœur se mêlaient déjà à l'époque aux ménagères du quartier allant faire leurs courses au marché de la rue Lepic. Mais la configuration des lieux, l'espace disponible, le charme de l'endroit, la présence de bancs où les badauds pouvaient

s'asseoir pour reposer leurs jambes fatiguées, assuraient rapidement le succès à nos deux musiciens en herbe.

Ceux-ci remontaient ensuite vers la place du Tertre, où ils achevaient leur tour de chant, au milieu de leurs amis les peintres de rues, en face de l'Église Saint-Pierre de Montmartre. Puis, après avoir bu un vin chaud ou un café-crème dans l'une des vieilles tavernes aux merveilleux jardins secrets qui bordaient la place, ils redescendaient, par le square Willette, vers le métro Anvers, pour rejoindre leurs pénates bellevilloises, les poches bourrées de quelques dizaines de francs honnêtement gagnés grâce à leur talent.

Au fil des jours, leur succès devenait de plus en plus encourageant. Comme lorsqu'en 1937, un directeur d'orchestre leur demanda de se joindre à eux pour animer un bal du 14 juillet sur la place de l'Ermitage. Jusqu'à quatre heures du matin, ils animèrent les évolutions de centaines de danseurs, à la lumière des lampions disposés à la terrasse des cafés. Eux-mêmes, portés par l'enthousiasme de la foule, dansèrent ensemble entre deux sessions, s'étreignant de plus en plus fort au fil des chansons. Et, c'est même cette nuit-là, qu'en redescendant vers Belleville par la rue des Envierges, ils s'embrassèrent pour la première fois sur le belvédère de la rue Piat, émus par le spectacle féérique du Paris nocturne qui s'étendait, scintillant, à leurs pieds.

Puis, quelques jours après, ils devinrent amants, abritant leur petit secret dans un hôtel borgne du quai de Jemmapes, dont les fenêtres donnaient sur les escaliers de l'un des hauts ponts métalliques qui enjambent le canal.

Entre deux baisers, ils évoquaient l'avenir, désormais prometteur, de leur duo.

- *On pourrait même essayer de se présenter à un music-hall !!*
- *Oui, mais pour cela, il faudrait qu'on ait des chansons à nous.*
- *Moi, j'ai déjà des airs dans la tête, dit Anita. Ecoute ça : Pamdam, padam, padam,...*

Et elle commença à chanter son étrange mélodie.

- *Oui, c'est joli, dit Paul, je pourrais essayer de la mettre en musique.*
- *Mais on n'a pas de paroles !!*
- *Ah, zut, c'est vrai, on n'a pas de paroles ! comment on va faire ?*

Pour ces gamins au bagage littéraire plus que sommaire, l'absence de paroles semblait un obstacle si insurmontable qu'ils mirent pendant quelques temps en suspend leur projet de répertoire.

Mais cela n'allait pas durer.

Un jour, alors qu'ils étaient attablés devant deux grosses parts de gâteau au chocolat, à la Vielleuse, ils virent arriver Berthe, toute essoufflée et très excitée.

- *Regardez Ce que je viens d'écrire !! J'ai fait une chanson !! peut-être qu'on pourrait la mettre en musique !!*
- *Mais comment t'as fait ?*
- *Ben hier soir, chez moi, mon oncle m'a raconté une histoire très triste d'un musicien de Belleville qui était amoureux d'une chanteuse et qui est mort à la guerre. Alors, ça m'a fait de la peine, et quand il est parti, le poème m'est venu tout seul. Vous voulez voir ?*
- *Oui, bien sûr, allez, dis-le nous, dit Anita en se trémoussant d'intérêt sur sa chaise.*
- *Voilà, ça s'appelle « Quand donc reviendras-tu ? »*

Tu vois cette fille perdue ?  
Toute même, à Belleville  
Elle chantait dans les rues  
Pour faire danser la ville

Quand donc reviendras-tu  
Mon ami, mon amour ?  
Seule, au coin de la rue  
Je t'attendrai toujours

Elle aimait un p'tit gars  
Né rue de la Tourtille  
Qui jouait valse et javas  
De ses longs doigts agiles

Quand donc reviendras-tu...

Quand il l'accompagnait  
Au coin d'la rue Bisson  
Les passants s'arrêtaient  
Au bruit de leurs chansons

Quand donc reviendras-tu...

Puis le soir, fatigués  
Ils aillaient boire un verre  
Avant d'aller danser  
Dans un bal populaire

Quand donc reviendras-tu...

Ils aimaient tant valser !!  
Et puis ce fut la guerre  
Qu'est-ce qu'il a dérouillé !!  
Il dort six pieds sous terre...

Tu ne reviendras plus  
Mon ami, mon amour  
Triste, au coin de la rue  
Je pleure nos beaux jours.

- *Ouha, c'est super !!! Je vais essayer de la mettre en musique !!* dit Paul.
- *Je vais réfléchir à une idée de mélodie,* dit Anita.

Et quelques jours plus tard, la première chanson du trio, *Quand reviendras-tu ?*, fut étrennée au coin de la rue Civiale. Les réactions enthousiastes du public incitèrent nos compères à en inventer d'autres, quelques semaines plus tard, une dizaine de chansons avaient vu le jour : *J'm en se souviens d'la rue Bisson, Palikai-Palikao, La nuit tous les chats sont gris, La môme de Belleville, Marli-Marlou, La complainte du pauvre Pierre, On danse à Ménilmucho, etc.*

Le trio était maintenant bien connu des gens du quartier. Lorsqu'ils s'installaient quelque part – déjà rejoints pendant leur trajet de quelques auditeurs fidèles – ils n'avaient même plus besoin de se mettre à jouer pour que la foule s'agglutine autour d'eux. Et leur répertoire commençait même à être connu :

- *Vous voulez pas nous jouer La java du belvédère ?*
- *Est-ce que vous avez la partition d'Amours d'une nuit ? Ma sœur voudrait l'apprendre au piano !!*
- *Vous avez écrit des nouvelles chansons depuis la semaine dernière ?*
- *Quand est-ce que vous enregistrez un disque ?*

Cet enthousiasme populaire ne passait pas inaperçu aux yeux d'une autre catégorie de public : les directeurs des music-halls et des cinémas des environs, toujours à la recherche de jeunes talents pour renouveler leurs revues et animer entractes et premières parties des spectacles. Et, un beau jour du printemps 1938, alors qu'ils se produisaient sur le terre-plein du boulevard de Belleville, à deux pas de la Vielleuse, entre les music-halls le Cococoro et le Bellevue, ils virent se glisser au premier rang un gros monsieur rubicond et moustachu, suant et soufflant très fort dans son costume de flanelle bleue marine à fines rayures craies :

- *Bonjour, je me présente : Paul Dupuis. je suis le directeur artistique des Folies Belleville. Ça vous intéresserait de venir jouer en première partie d'Edith Piaf le mois prochain ? je vous propose 100 francs par jour pour commencer.*

Les Folies Belleville, le caf'conc le plus connu du quartier, celui où tous les jeunes chanteurs du coin rêvaient faire leurs débuts ? 100 francs par jour, trois fois plus qu'ils n'avaient jamais gagné jusqu'ici ? Et en plus en première partie de Piaf, la nouvelle coqueluche de Paris, elle aussi née à Belleville, déjà promise à une grande carrière à la fin des années 1930 ? Presque muets de surprise, ils ne firent aucune difficulté pour accepter.

- *Allez, tope-la, venez me voir ce soir, qu'on signe le contrat.*
- *Mais, m'sieur, on n'est pas majeurs, on n'a pas le droit de signer sans l'autorisation de nos parents !!*
- *Eh !! bien !! alors, faites venir vos parents !!*

Du côté d'Anita, les choses se passèrent sans problème, la grand-mère Emma étant au fond heureuse de voir sa petite fille poursuivre la tradition familiale tout en alimentant d'un petit pactole le maigre budget du foyer. Mais Paul et son père durent s'y reprendre à plusieurs fois avant de vaincre les réticences de Leah, qui, après avoir vu avec désespoir son fils désertier progressivement les cours de menuiserie, voyait d'évanouir ses dernières espérances de le voir entreprendre une honnête carrière d'artisan.

Au bout de compte, les contrats furent signés. Mais une autre difficulté se présenta immédiatement. C'était une chose en effet, de susciter l'enthousiasme spontané de la rue avec les ressources brutes d'un talent sans apprêts. C'en était une autre de maîtriser les codes de la scène afin de répondre aux attentes d'un public exigeant, qui avait payé d'avance une place trop chère son goût pour jouir d'un spectacle de qualité. Paul et Anita durent apprendre à sa maquiller, à se costumer, à bouger, à agrémenter leurs chansons de petits jeux de scène. Leur manière de jouer et de chanter devait elle-même s'adapter aux conventions d'une salle où le public était assis en face des interprètes au lieu de les entourer, debout, de tous côtés, dans l'espace libre de la rue. C'étaient pour eux beaucoup de contraintes nouvelles, difficiles à intégrer, et qui dans les premiers temps inhibèrent la liberté de leur talent au lieu de mettre celui-ci en valeur.

D'autant qu'ils comprenaient aussi que le public du Folies-Belleville serait tout sauf bienveillant à leur endroit. Dans la rue, on pouvait sans trop de conséquences faire une fausse note ou oublier les paroles d'un couplet : le public qui s'était arrêté autour d'eux était déjà conquis et faisait preuve d'indulgence ; les bougons, par contre, avaient depuis longtemps poursuivi leur chemin. Et c'est d'ailleurs justement pour cette raison que les artistes de rue se trompaient rarement et en éprouvaient peu de gêne quand cela se produisait. Mais face à ce public de music-hall qui les écoutait en silence, guettant chacun de leurs mouvements, relevant avec minutie leur moindre erreur, et prêt à manifester de manière bruyante son mécontentement si leur prestation lui déplaisait, Paul et Anita commencèrent à éprouver une angoisse permanente qui, au début au moins, leur fit perdre une partie de leurs moyens. La chanteuse devait forcer sa voix pour remplir l'immense espace de la salle, s'aventurant parfois

dangereusement jusqu'aux limites du couac ; les doigts de l'accordéoniste devenaient gourds lorsqu'il fallait s'élaner dans une variation un peu rapide qui ne posait aucun problème au coin de la rue Civiale. Ce titi parisien et cette gosse des rues se sentaient mal à l'aise dans leur costume de scène, inhabituel pour eux bien qu'il les représentât sous les traits... d'un titi parisien et d'une gosse des rues.

Et puis, il y avait aussi la concurrence redoutable de la vedette principale, qui interprétait un répertoire proche du leur, et dont le talent et l'expérience risquaient, par contraste de mettre en lumière leur propres insuffisances. C'est vrai, Piaf avait été plutôt gentille avec eux, elle les avait encouragés, rassurés, elle leur avait donné quelques conseils, mais cela ne les empêcha pas, le premier soir, d'être plus morts que vifs en rentrant sur scène, pour interpréter 3 ou 4 chansons intercalées entre des numéros de prestidigitateur et d'acrobates-jongleurs.

D'ailleurs, la première représentation ne se passa pas très bien : Anita oublia soudain quelques paroles de sa deuxième chanson, qu'elle avait toujours interprété sans faillir sur le boulevard. Paul fit, ici et là, quelques fausses notes inhabituelles ; et les réactions du public, sans être hostiles, furent assez froides. A chaque chanson, le même scénario terrifiant se répétait : au bout de 3 minutes d'un silence lugubre, le public se fendait d'applaudissements chichement mesurés. Ceux-ci, à la fin du tour de chant, s'arrêtèrent avant même que les artistes soient sortis de scène. Quel contraste avec la chaleur du public de la rue, qui les apostrophait, les encourageait, les applaudissait, reprenait en chœur les refrains connus, réclamait une chanson supplémentaire !

A la fin la première représentation, Paul et Anita sortirent ainsi de scène désespérés, convaincus que jamais ils ne seraient capables de mener à bien une carrière d'artistes professionnels. Et les encouragements de leurs nouveaux collègues ne les empêchèrent pas de passer la plus mauvaise nuit de leur vie. Ils entrèrent donc le lendemain sur scène épuisés par l'insomnie et littéralement morts de trac.

Et pourtant, les choses se passèrent mieux le deuxième soir. Le silence du public leur sembla plus bienveillant, les applaudissements plus chaleureux. Et, de jour en jour, cette évolution favorable se confirma. Au bout d'un mois, sans aller encore jusqu'à susciter une ferveur immodérée, le duo était parvenu à nouer avec la salle une relation presque aussi satisfaisante qu'autrefois avec la rue. Ils étaient même devenus, dans leur quartier, des sortes de petites vedettes, suscitant des manifestations d'admiration parfois naïves. Comme cette petite voisine de la rue Bisson, Odette Leclair, qui s'était entichée de Paul jusqu'à le guetter à la sortie de sa maison :

- *Bonjour Paul !!*
- *Salut Odette !!*
- *Tu veux bien qu'on aille prendre un café ensemble à la Vielleuse ?*
- *Là, je ne peux pas, il faut que j'aille répéter aux Folies Belleville.*
- *Mais je peux t'attendre, après on ira danser à la Taverne.*

- *Mais, je ne peux pas, je joue ce soir.*
- *Ah ! Bon !! Alors dimanche si tu veux ?*
- *Ecoute, je t'aime bien, mais tu sais que je suis avec Anita.*
- *Ben, c'est pas grave, je serai discrète, si tu veux on peut aller danser vers Charonne. Comme ça, elle saura pas.*

Et cinq fois, dix fois, Odette répéta ses invites, au point que Paul commençait à appréhender le moment où il devrait sortir dans la rue, de peur d'avoir à affronter une nouvelle fois les avances d'Odette. Lassé, il finit même par se faire désagréable et cassant avec elle. La fille poursuivit alors encore quelques temps son harcèlement, sur ton de plus en plus dramatique :

- *Mais pourquoi tu ne veux pas me parler ?*
- *Parce que tu m'embêtes à force de me poursuivre sans arrêt dans la rue, voilà.*
- *Tu n'es pas gentil, hein !!*

Puis, un beau jour, Odette, au grand soulagement de Paul, cessa de l'importuner. Les rares fois où il la croisait maintenant, elle détournait la tête d'un air maussade, faisant mine de ne même pas l'avoir aperçu.

Cependant, la carrière du duo se développa, cahin-caha, jusqu'à la guerre. Ils furent embauchés pour de petits contrats dans d'autres music halls parisiens, comme le casino de Paris ou les Folies Bergères. Ils prirent un impresario qui leur dégota quelques engagements dans des casinos de province, souvent dans des villes d'eau, comme Vichy, Vittel ou Aix-les Bains. Ils enregistrèrent même en microsillon, sans grand succès d'ailleurs, quelques-unes de leurs chansons. A l'été 1939, ils jouissaient désormais de revenus suffisamment confortables – 5000 francs à eux deux, soit quatre fois le salaire d'un ouvrier métallo - pour envisager de se mettre en ménage dans un appartement coquet.

La déclaration de guerre affecta Paul beaucoup moins que ses parents. Ceux-ci avaient encore de la famille en Pologne, et avaient été atterrés par les nouvelles de l'invasion, prenant à juste titre au pied de la lettre les éruptions antisémites d'Hitler et de ses nazis. Arrivé tout jeune en France, Paul avait été par contre contaminé par le sentiment de confiance et de sécurité qui prévalait dans ce pays, encore tout fier de sa victoire contre l'Allemagne à l'issue de la première guerre mondiale. Et, du haut de sa jeunesse inexpérimentée, il traitait avec désinvolture les angoisses de ses parents :

- *Cet horrible Hitler, il a dit qu'il voulait brûler tous les juifs !!!*
- *Mais Maman, comment tu peux croire de pareilles sornettes !!!*
- *Mais il l'a dit, c'était dans le journal !!!*

- *Mais enfin, réfléchis cinq minutes !! C'est pas parce qu'il l'a dit une fois dans une réunion qu'il va vraiment le faire !!!*
- *Mais pourquoi il fabrique tellement d'armes ?*
- *Oh !! Alors, je suis bien tranquille !!! La France a la plus forte armée du monde, c'est pas demain qu'ils oseront nous attaquer !!! Et puis on a la ligne Maginot !! J'ai vu ça au cinéma l'autre jour !! D'ici qu'ils la franchissent, il s'en écoulera, de l'eau sous les ponts !!!*
- *Mais tous les juifs s'enfuient d'Allemagne !! ils disent que les nazis sont terribles !!*
- *Eh ben, ils viendront s'installer en France, comme vous avez fait !!!*

Et c'est pourquoi, en dépit des angoisses de ses parents, l'été 1939 fut pour Paul un des plus beaux de sa vie. Engagés pour un mois avec Anita à l'Alhambra de Marseille, ils en avaient profité pour louer, pour le reste de l'été, une grande villa blanche avec vue sur la mer, du côté de Cassis, où Paul avait fait venir toute sa famille – partageant ainsi avec eux, sans le savoir, un ultime moment de bonheur avant l'apocalypse. Puis, jusqu'en mai 1940, pendant la drôle de guerre, ils avaient alterné tournées en province et engagements dans de petits music-halls parisiens, sans oublier de contribuer à l'effort patriotique en participant à des spectacles de music-halls aux armées, qui les avaient conduit des plaines de l'Artois jusqu'aux casemates de Thionville et du Hochwald.

A la reprise des hostilités, en mai 1940, Paul dut calmer quotidiennement les angoisses de sa mère :

- *Ça, y est, ils ont attaqué !!! Ils vont faire comme en Pologne, ils vont tout détruire avec leurs avions, ensuite ils envieront leurs tanks !!!*
- *Mais maman, tu n'y connais rien, voyons !! On a beaucoup plus de tanks qu'eux !! Jamais ils n'oseront faire une chose pareille !! Et puis, à la radio, le général Gamelin a dit que la ligne Maginot était calme.*
- *Mais s'ils passent ailleurs ?*
- *Arrête de dire des bêtises, Leah !! Tu te crois plus forte que tout l'état-major français, peut-être !! dit Moïse, d'un ton agacé.*

Mais malheureusement, Leah était effectivement plus clairvoyante que le glorieux général Gamelin. Et les allemands attaquèrent là où on ne les attendait pas, dans les Ardennes, perçant le front français dès la mi-mai et fonçant vers l'ouest pour enfermer les troupes alliées dans la nasse de Dunkerque.

A Paris, la confiance régna encore quelques jours pendant la seconde quinzaine du mois de mai, alimenté par les informations optimistes de la radio française. Pour les Rozenblum, ces illusions se dissipèrent vers le 25 mai, lorsque monsieur Hatem sonna un soir chez eux.

- *Ah, monsieur Hatem, quelle bonne surprise. C'est un plaisir de vous voir !! Mais vous auriez pu attendre demain.*
- *Non, justement, je ne peux pas attendre. Je reviens d'une tournée à Château-Thierry. Les allemands ont percé à Sedan. Ils sont en train d'envahir la France. Je suis venu pour vous payer ce que je vous dois et pour vous conseiller de partir tout de suite.*
- *Mais la radio dit que tout va bien, que l'armée française est en train de colmater la poche de Sedan.*
- *On n'a rien colmaté du tout. Les allemands sont déjà à Reims. Dans trois jours, ils peuvent être à Paris, il n'y plus un seul soldat français entre eux et nous !!! Partez tout de suite si vous ne voulez pas être pris !!!*
- *Mais où est-ce qu'on peut aller ?*
- *Vous ne connaissez personne dans le Sud ? Moi, j'emmène ma famille à Vichy. On part demain. Je vous assure, faites comme moi !!!*

Et, après avoir payé les 500 francs qu'il devait à Moïse et embrassé - pour la dernière fois – tous les membres de la famille Rozenblum, monsieur Hatem rentra en hâte dans son appartement de la rue Caulaincourt pour préparer son départ pour Vichy avec sa femme et ses deux filles.

Le lendemain, avant de partir pour la gare de Lyon avec ses parents, l'aîné des filles Hatem, Renée, écrivit au rouge à lèvres, sur le miroir de la salle de bains : *A bas Hitler !*

Et puis, une fois descendue jusqu'au rez-de-chaussée, elle réfléchit et remonta pour effacer l'inscription.

C'était plus prudent, on ne savait pas qui pourrait lire ça.

Au cours des quinze jours qui suivirent, Paris se vida des deux-tiers de sa population, partis se réfugier à l'abri de la guerre de l'occupant. Et le 14 juin, lorsque les troupes allemandes entrèrent à Paris, il n'y restait plus qu'un million d'habitants.

Et parmi, eux, au milieu des autres juifs polonais de Belleville majoritairement restés sur place, la famille Rozenblum. De toute façon, ils ne connaissaient personne ailleurs en France et ils n'avaient pas un sou devant eux. Alors, où auraient-ils bien pu aller ?

Au bout d'une journée de terreur, où cloîtrés chez eux, ils craignirent à tout moment d'être arrêtés et exécutés, ils se résignèrent à sortir de chez eux, constatant que les allemands n'avaient fusillé personne. Ils furent alors pris d'un haut-le-cœur en voyant les premiers uniformes vert-de-gris sur le boulevard de Belleville. Mais les soldats patrouillaient l'air débonnaire sans faire mine de s'en prendre aux civils. Une sorte de vague soulagement les envahit alors, nourrie par le constat que la catastrophe collective ne les avait pas personnellement touchés dans leur chair et par l'espoir que leur petite vie,

peut-être, pourrait continuer presque comme avant. Un espoir nourri par les grandes affiches placardées sur les murs de la ville par les autorités militaires, et représentant un beau soldat allemand en uniforme prenant soin, tout sourire, d'enfants dépenaillés, avec la légende : « Populations abandonnées, faites confiance au soldat allemand ».

Pour Paul, ce sentiment de soulagement un peu lâche fut encore renforcé, deux jours plus tard, par un incident qui se produisit la Vielleuse. Alors qu'il était attablé avec Anita et Berthe, commentant avec inquiétude les derniers événements et les dernières rumeurs, il virent arriver sur le coup de onze heures du soir un groupe de soldats allemands, dont le chef, un lieutenant tiré à quatre épingles, à l'air plutôt sympathique malgré son élégance rigide, leur tint à peu près ce discours, dans un mauvais français, mais en français tout de même :

- *Vous voyez, on vous avait dit que nous être des monstres, mais là nous sommes, et est-ce nous des monstres ? Non, nous pas méchants avec français. On avait dit allemands vont tuer les juifs. Est-ce nous tuer les juifs ? Non. Alors, il faut calme, tranquille, pas problèmes. Maintenant, café et restaurants fermeront à minuit pour couvre-feu. Alors, dans une heure, tous à la couche !!! Allez, à la couche !!*

Puis ils partirent tranquillement, sans contrôler aucun papier ni arrêter personne.

- *Boh, ils n'ont l'air si méchants que ça, dit Anita.*
- *Oui, au fond, on s'est peut-être trop inquiétés, dit Berthe.*
- *Bon, on reste encore un quart d'heure et on va se coucher comme ils ont dit, dit Paul.*

Bref, ils n'étaient pas encore devenus des héros. Ils étaient au contraire tout disposés à obéir aux nouvelles autorités en espérant en échange pouvoir continuer à mener tranquillement leur vie.

Mais il n'en fut pas ainsi. A partir du mois de juillet 1940, les mesures anti-juives commencèrent à se multiplier. En zone occupée, les autorités allemandes décrètent dès septembre le recensement obligatoire, la pose d'affiche signalant les commerces juifs, la mise sous séquestre des biens des juifs absents. Début octobre, le gouvernement de Vichy promulgua un premier « statut des juifs » prévoyant l'internement administratif des juifs étranger, remettant en cause les naturalisations et interdisant l'accès des juifs français à la fonction publique, à la presse, à l'enseignement, à la direction d'entreprise... Et, de mois en mois, ce fut une pluie incessante d'interdictions, d'obligation nouvelles – et bientôt d'arrestations – qui frappèrent les juifs de France, enserrant la vie de ces pauvres gens apeurés dans un mortel noeud coulant.

Et pendant ce temps, une partie de la population, adhérant activement aux idées des nouvelles autorités ou manifestant tout simplement un instinct grégaire, voire un esprit de rapacité, exprimait de plus en plus ouvertement, par les paroles et par les actes, son antisémitisme. Et cela s'ajoutait pour les juifs aux tracasseries rencontrés par l'ensemble de la population française, comme la disette, le couvre-feu, la censure et la répression.

Dans ces conditions, la situation de la famille Rozenblum, comme de celle de la quasi-totalité des juifs pauvres de Belleville, empira très rapidement. Naturalisés de fraîche date, le père et la mère étaient désormais sous la menace d'une possible mesure de déchéance de nationalité, suivi d'une arrestation et d'un internement à Gurs ou à Rivesaltes. Quant à l'argent, c'était bien simple : avec l'impossibilité de se procurer du cuir et la désorganisation de tous les réseaux de grossistes – souvent animés par des coreligionnaires - monsieur Rozenblum se retrouvait pratiquement au chômage.

- *Tu as vu ? ils ont mis des panneaux « entreprise juive » sur tous les magasins du quartier !!*
- *Et ils ont retiré leur nationalité française à Goldberg et à Bensoussan !!*
- *Monsieur Kahn est convoqué au commissariat demain. Il a peur d'être déporté.*
- *Hier, Joseph s'est fait traiter de « sale juif » par le cordonnier de la rue du Sénégal.*
- *Le père Jacquot a mis un grand portrait de Pétain dans sa boulangerie. Et quand les juifs entrent pour acheter du pain dans sa boulangerie, il les regarde d'un sale œil. L'autre jour, il a même refusé de servir Tennenbaum.*
- *Oui, il dit qu'il fait du trafic avec les tickets de rationnement.*
- *C'est plutôt lui qui fait du trafic, avec ses copains de la légion.*

Dès le début de l'année 1941, la famille Rozenblum aurait ainsi été totalement privée de ressources si Paul n'avait pu continuer à travailler comme artiste dans les music-halls et les cafés-concerts, à Paris mais aussi dans le reste de la France, zone libre comme zone occupée. Alors que les lois de Vichy lui interdisaient, en tant que juif, de franchir la ligne de démarcation, Anita avait réussi à lui obtenir par l'intermédiaire de l'un de ses admirateurs, employé à la mairie du XXème, des faux papiers d'état-civil et une fausse carte d'identité au nom de Paul Rozet. Cela lui permit de continuer à travailler sans problèmes en duo avec elle, sillonnant la France en tous sens pour gagner de quoi faire vivre sa famille et même quelques voisins. Il éprouvait bien un haut-le cœur quand il voyait, aux premiers rangs du public, d'élégants officiers allemands en uniforme, mais il se disait que la survie de sa famille était à ce prix...

A Belleville cependant, la situation des siens ne cessait de se dégrader. Paul constatait à chacune de ses visites que le climat d'angoisse qui étreignait sa famille – désormais entièrement réduite au désœuvrement et terrée dans l'appartement – ne cessait de s'aggraver. Les discussions se réduisaient désormais à de longues lamentations sur l'impossibilité de vivre :

- *On n'a même plus le droit d'être commerçants, maintenant. Et ils ont même bloqué les comptes bancaires !!!*
- *Monsieur Rozenberg a dû laisser son magasin de tissu à un administrateur aryen. Il est en train de tout lui voler, ce salaud !!*

- *On n'a même plus le droit d'avoir un récepteur radio. Et il paraît qu'on va bientôt être obligés de porter une étoile jaune.*
- *Ils ont rafilé 50 hommes la semaine dernière pour les envoyer à Pithiviers.*

De semaine en semaine, l'étau se refermait ainsi sur les Rozenblum, désormais placés sous la menace directe d'une arrestation et d'un internement.

Les casinos et les music-halls, alimentés par les dépenses des occupants allemands, des collaborateurs et des trafiquants de tous acabit, continuaient cependant à prospérer dans toute la France. Paul put ainsi assurer, vaille que vaille, la survie de sa famille jusqu'au printemps 1942.

Mais, à partir de cette époque, la situation commença à devenir intenable pour les juifs. Ce fut le couvre-feu imposé dès 20 heures, l'obligation de ne prendre que le dernier wagon des métros, l'interdiction de déménager, d'utiliser le téléphone, de fréquenter les salles de spectacle ou d'entrer dans un magasin sauf entre 15 heures et 16 heures, la mise en oeuvre d'une politique de spoliation systématique, l'obligation de porter l'étoile jaune, la multiplication des rafles et des envois en camp d'internement - bientôt, de concentration -, et finalement la mise en place d'une politique d'arrestation systématique à partir de juillet 1942...

C'était maintenant une chape de terreur et de désespoir qui s'était abattue sur les pauvres juifs polonais de Belleville, dont certains, instruits par l'expérience, commençaient à se douter du sort funeste qui les attendait. Paul était ravagé au plus profond de lui-même lors de ses visites, lorsqu'après avoir traversé les rues désertes et endeuillées du quartier, il découvrait sa mère les yeux empués de larmes et son père prostré sur sa chaise, débitant sur un ton angoissé la longue litanie des arrestations, des vexations et des nouvelles interdictions des dernières semaines. Leur vie n'était désormais plus qu'un long cauchemar éveillé, une longue terreur : terreur des moteurs de voiture circulant la nuit, qui ne pouvaient qu'être celles de la Gestapo ; terreur des bruits de pas dans l'escalier et des coups brutaux portés à la porte de voisins par la police ; terreur des lourds regards des français dans la rue ou dans les magasins, qui faisaient craindre à tout moment une dénonciation... Cette fois, Paul se rendait bien compte que sa mère avait vu juste trois ans plus tôt, et que les nazis finiraient par exterminer sa famille s'il ne parvenait pas à la cacher dans un trou perdu, loin de Belleville, de la Gestapo et des dénonciateurs pressés de récupérer les biens de leurs victimes.

Mais comment faire ? Sa propre situation se dégradait. Les visites à Belleville pour aider sa famille étaient de plus en plus dangereuses : il était connu sous son vrai nom là-bas ; et en cas d'arrestation, il ne serait pas longtemps protégé de l'internement par ses faux papiers. Et puis, même son travail, maintenant, était menacé, avec ce décret qui, depuis début juin, interdisait aux juifs les professions artistiques. Et il y avait plein de gens dans le milieu du music-hall qui connaissaient sa vraie identité... Obsédé par ces enjeux de survie, il en parlait sans cesse avec Anita, qui crut pouvoir lui offrir quelques solutions :

- *Ecoute, le directeur du casino de Poitiers m'aime beaucoup. C'est un résistant. Il m'a dit qu'il pouvait cacher tes parents dans une vieille grange isolée. Il irait leur apporter à manger une fois par semaine en attendant que ça se calme.*

- *Mais comment on les ferait partir là-bas ? Les gares sont surveillées, on n'a pas de voitures.*
- *Ben, on pourrait les emmener un à un dans le coffre de la Citroën des Folies Belleville que monsieur Dupuis nous prête de temps en temps porter le matériel et les instruments.*
- *Mais tu crois qu'il acceptera ? Et puis, où est-ce qu'on trouvera l'essence ?*

N'ayant pas de réponse très claire à ces embarrassantes questions pratiques, Anita, nettement plus doué pour le chant que pour la logistique, préféra aborder un autre sujet qui lui tenait également beaucoup à cœur : son mariage avec Paul, dont elle était profondément amoureuse.

- *Et pour régler ton problème, on pourrait se marier.*
- *Mais Anita, moi aussi je t'aime. Je veux bien me marier avec toi. Mais en quoi est-ce que ça va régler mon problème de papiers ?*
- *Ben, comme ça tu pourrais prendre mon nom. Et puis, ça te protégerait peut-être, d'être marié à un chrétienne...*
- *Mais enfin, Anita...*

Il était clair que les propositions généreuses d'Anita n'étaient pas vraiment de nature à régler les problèmes de Paul. Il pouvait changer dix fois de noms, cela ne l'empêcherait jamais d'être reconnu par les centaines et les milliers de gens qu'il avait côtoyés, depuis des années, sous sa véritable identité. Et en se mariant avec un juif, Anita ne le protégeait en rien. C'était plutôt elle qui prenait des risques ...

Mais au fond, tout cela, Anita le savait bien elle-même. Et sa véritable motivation, tout à fait noble d'ailleurs, était différente : elle aimait Paul, elle voulait l'épouser et fonder une famille avec lui, elle et elle était prête pour cela à prendre tous les risques et à affronter la Gestapo et l'armée allemande toutes entières.

Ils se marièrent donc, au début du mois de juillet, presque en catimini, à la mairie de Poitiers, avec pour témoins le directeur et quelques employés du casino de la ville. Un vrai mariage d'amour, mais qui, compte tenu de la fausse identité de Paul, n'avait absolument aucune valeur juridique et pouvait même attirer à tous les participants, plus au moins complices de fait d'une usurpation d'identité, de graves ennuis...

Mais ce n'était rien à côté de ce qui allait se passer à Belleville, ce maudit 16 juillet.

Depuis le début du mois, plusieurs réunions s'étaient tenues entre les chefs de la police parisienne et les responsables nazis chargés d'appliquer la nouvelle politique d'arrestation et de déportation systématique des juifs de France. L'idée était de préparer des rafles massives dans les grandes villes

de France, exécutées par la police française, afin de déporter d'un seul coup plusieurs dizaines de milliers de Juifs. La date du 16 juillet fut retenue pour Paris.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, de très nombreux policiers commencèrent donc à quadriller les rues de Belleville. Affiches et hauts-parleurs annonçaient aux juifs du quartier qu'ils devaient se présenter à différents points de regroupement afin d'être conduits, par des autobus réquisitionnés à cet effet, vers leurs lieux d'internement. Pour les plus récalcitrants, la police française, munie de listes détaillées, se présentait dans les immeubles et sonnait aux portes des appartements occupés par les juifs. Et c'est ainsi que, munis d'un maigre balluchon préparé depuis déjà longtemps en vue d'une possible arrestation, les parents et la sœur de Paul furent conduits au Vel'hiv. Ils y demeurèrent pendant 5 jours sans nourriture, avec un seul point d'eau pour des milliers de prisonniers, dans une chaleur étouffante, une odeur épouvantable, un bruit infernal, ... avant de partir, via Drancy, pour un voyage sans retour vers les camps de la mort.

François, le frère cadet de Paul, échappa cependant à la rafle. Depuis quelques jours, les bruits les plus sinistres courraient dans le quartier, et les pauvres juifs apeurés tentaient par tous les moyens de mettre leurs enfants à l'abri. Et c'est alors que se révéla tout l'arc-en-ciel de la bonté et de la scélératesse humaine.

La fille Emilie n'eut pas de chance. Sa mère essaya de convaincre la famille de sa meilleure amie, Yvette, celle avec qui elle jouait à la marelle et au cerceau presque tous les jours dans la cour de l'immeuble avant la guerre, de la cacher pendant quelques temps dans leur appartement de la rue de l'Atlas. Mais elle se vit claquer la porte au nez par les parents, qui lui signifièrent que les youpins n'avaient que ce qu'ils méritaient et que les bons français n'avaient pas à prendre des risques pour les protéger.

Mais François, par contre, fut sauvé par son copain, ce chenapan de Mimille avec qui il avait tant de fois dévalé en charriot la rue du Sénégal. Sans qu'on lui ait rien demandé, celui-ci se présenta de lui-même à la porte des Rozenblum, le matin de la rafle, pour leur dire que ses parents étaient d'accord pour cacher François le temps qu'il faudrait. Et François embrassa une dernière fois ses parents en larmes pour partir avec Mimille.

C'est le soir du 17 juillet, alors qu'il se préparait à rentrer en scène avec Anita dans un café-concert de Bordeaux bourré de soldats allemands, que Paul apprit la nouvelle de la rafle. Quelle situation odieuse que d'avoir à accompagner les chansons comiques de sa femme, pour le plaisir des bourreaux de sa famille, alors qu'il était rongé d'inquiétude en pensant au sort des siens !!! Avaient-ils pu échapper à la rafle ? Avaient été arrêtées ? Ou se trouvaient-ils maintenant ? Sans doute avaient-ils besoin de lui, sans nourriture, sans couvertures, sans argent ? Mais comment leur faire parvenir le nécessaire ? Et avec ce contrat d'une semaine, il ne pouvait même pas revenir tout de suite sur Paris !!! Il tenta d'appeler quelques connaissances pour demander des nouvelles, mais aucun des numéros de ses amis juifs ne répondait. Quant aux autres, ils ne savaient pas ce qui était arrivé à sa famille. Mais son copain Philippe lui proposa d'aller faire un tour à l'appartement de la Rue Bisson. Il ne dit pas à Paul qu'il y avait trouvé des voisins en train de piller les maigres effets de la famille. Mais il dut tout de même lui annoncer que celle-ci avait bel et bien été arrêtée.

Dévoré par l'angoisse, Paul trouva alors moyen de se faire remplacer par un accordéoniste bordelais pour pouvoir remonter sur Paris et tenter d'en savoir davantage. De toutes manières, il ne pouvait plus supporter l'idée de jouer pour ces affreux nazis et pour leurs amis collabos, entre deux numéros comiques d'un antisémitisme écoeurant. Il aurait plutôt voulu leur lancer une grenade ou leur tirer une balle entre les deux yeux, à ces sales boches en vert-de-gris, avec leurs grosses figures rougeaudes et hilares.

Lorsqu'il arriva dans le bas-Belleville, Paul fut consterné par l'atmosphère lugubre qui y régnait. Des rues entières, comme justement celle de ses parents, la rue Bisson, avaient presque entièrement été vidée de leurs habitants. Quasiment désertes, elles étaient enveloppées d'un morne silence, quoi n'était troublé que par le bruit des déménageurs en train de piller le maigre mobilier des juifs déportés. Toutes les boutiques de ses coreligionnaires, volets clos, portaient une affiche mentionnant que les biens des propriétaires absents étaient mis sous séquestre en attendant une prochaine liquidation. Et le pire, c'est que, dans la rue de Belleville tout proche, régnait une animation coutumière, dont les échos presque joyeux témoignait amèrement de l'indifférence du reste du quartier au sort de leur voisins. Et, en passant rue Lesage, il frémit en voyant le Père Jacquot, sur le seuil de sa boutique, qui le regardait d'un œil mauvais. Que ferait Paul, si celui-ci s'avisait de le dénoncer à l'un des policiers qui patrouillait dans le secteur ?

Déconcerté et terrifié devant l'anéantissement de son monde familial, le cœur battant, tremblant de peur, ne sachant pas à qui demander des nouvelles de ses proches, Paul s'enfuit à vive allure - en évitant de courir, tout de même, pour ne pas attirer l'attention de la police et des indicateurs - vers la rue des Couronnes. Partir, partir pour toujours de cet endroit maudit, oublier ce lieu de malheur : voilà maintenant les pensées qui cognaient dans sa tête, y chassant même le désir de revoir sa famille !!!

Mais, alors qu'il traversait, éperdu, la rue de Palikao, il entendit un petit sifflement :

- *Pss, pss, Paul !!*

Il se retourna, et vit Maurice, un ancien copain de la bande de Mimille, qui lui faisait signe d'approcher.

Il hésita. Et si c'était un piège pour le faire arrêter ?

Mais l'autre, sans bouger, insista discrètement. Paul, alors, s'approcha.

- *Ecoute, je sais où est ton frère. Mais je ne peux pas te parler, là, rendez-vous derrière l'usine de chaussures à 6 heures, d'ac ? Je te conduirai. Mais sois prudent, il y a des indics partout, ici.*

Pendant toute la journée, caché dans des cafés du quai de la Villette - il préférait s'éloigner de Belleville où il était trop connu -, Paul pesa nerveusement le pour et le contre. Et si c'était un piège pour le faire arrêter ? Oui, mais il connaissait Maurice depuis longtemps, son oncle était au PC, il ne ferait jamais une chose pareille !! Oui, mais on en avait vu de pire, depuis 2 ans, des amis et des voisins de longue date se transformant sans crier gare en dénonciateurs !!! Mais si Maurice avait voulu le dénoncer, il n'aurait pas besoin de lui donner un rendez-vous discret, il l'aurait tout de suite livré aux agents au maraude sur le boulevard de Belleville !! Oui, mais si quelqu'un le reconnaissait pendant qu'il allait au

rendez-vous ? Mais si son frère était vivant et qu'il pouvait le retrouver, avoir des nouvelles de leurs parents peut-être, ce serait un tel soulagement !!

Finalement, Paul se rendit au rendez-vous. Mais il prit un luxe de précautions extraordinaire, évitant le quartier du bas-Belleville pour arriver vers le terrain vague par le haut de la butte, en passant, depuis les rues des Pyrénées par la rue des Envierges et la rue Piat. La vue de Paris à ses pieds, depuis le belvédère, fit déchira son cœur d'une violente bouffée de nostalgie : dire que c'était là que, le 14 juillet 1937, il avait embrassé Anita pour la première fois !!! Comment, tout à son bonheur d'alors, aurait-il pu imaginer qu'il reviendrait là, 4 années plus tard, comme un naufragé, pour tenter de recueillir les débris de sa famille détruite par le malheur !!!

Il arriva au rendez-vous, le cœur battant de terreur, en se glissant le long des façades comme un comploteur, avec un tel luxe de précaution et tant de regards inquiets qu'il aurait pu susciter la méfiance du policier le plus novice. Mais, au lieu-dit, il ne trouva que Maurice et Mimille.

- *Ah Paul !! Je suis tellement heureux de te voir !! Quel malheur, hein quel malheur !!* Dit celui-ci, en le serrant affectueusement dans ses bras.
- *Et François ?*
- *Il est chez moi, en sécurité. Enfin, pour le moment...*
- *Et mes parents ? Ma sœur ?*
- *On n'a aucune nouvelle. Un policier nous a dit qu'ils avaient été envoyés au camp de Drancy. On parle aussi de convois vers l'Allemagne.*
- *Oh, la la !!* dit Paul, le cœur fendu. *Et mon frère, je peux aller le voir ??*

*Mimille prit un air gêné.*

- *Ecoute, moi je voudrais bien mais c'est pas prudent, y'a des indic et des patrouilles partout. En plus, mon père commence à râler...*
- *Vous avez besoin d'argent pour lui ?*
- *Ecoute, non, on peut se débrouiller... Enfin, bon, si ça ne te gêne pas, tu peux laisser quelque chose pour la nourriture... Ça calmera mon père.. Tu sais c'est hors de prix le marché noir...*
- *Tiens, voilà déjà 200 francs que j'ai sur moi. Je t'en amènerai plus demain...*
- *Merci, dit Mimille d'un air gêné. Tu sais, on fait pas ça pour l'argent...*

Paul était bien conscient des risques que prenait la famille de Mimille en cachant son frère : ils pouvaient être tous arrêtés et emprisonnés pour complicité. Très ému, il le prit dans ses bras et le serra très fort contre lui :

- *Je sais, dit-il, je te remercie de tout mon cœur.*
- *Ecoute, dit Mimille, très ému lui aussi. On va attendre que ça se calme un peu, et puis je vais m'arranger pour que tu voies ton frère de temps en temps.*
- *Merci. Dis-lui que je l'aime très fort.*
- *On se voit dans deux jours à la même heure au même endroit, d'accord ?*
- *D'accord.*

Mais deux jours après, l'atmosphère de la rencontre avait déjà changé. Mimille arriva, l'air sombre et nerveux.

- *Comment ça va, chez vous ?*
- *Ben, pas très bien. Tu sais, c'est très petit mon appartement, juste deux pièces. Et mon père fait toute une histoire parce qu'il dit qu'on va se faire arrêter, nous aussi. T'as pas une autre solution, pour ton frère ?*
- *Ecoute, je vais essayer de louer quelque chose pour le cacher, d'accord ? En attendant, vous pouvez encore garder quelques jours ?*
- *Oui, bien sûr, mais pas trop longtemps. Tu sais, mon père...*
- *Oui, oui, je sais. T'inquiète pas. Je t'appelle demain.*

Paul et Anita – revenue de Bordeaux quelques jours après lui - se mirent alors fiévreusement à la recherche d'une location. Fort heureusement, avec une capitale vidée de plus de la moitié de ses habitants, ce n'était pas ce qui manquait, les logements vacants, pourvu que l'on dispose des ressources nécessaires. En deux jours, après quelques recherches et quelques appels à des amis du monde du spectacle, ils réussirent à dénicher un petit appartement discret rue des Vinagriers, situé suffisamment près de Belleville pour permettre des aller-retour rapides, mais suffisamment éloigné pour limiter les risques d'être embarqué dans une nouvelle rafle. Il était même convenu que dès le surlendemain, le concierge leur donnerait la clé pour qu'ils puissent emménager. Paul appela Mimille pour lui faire part de la bonne nouvelle, tout en restant suffisamment discret pour éviter d'en dire trop au téléphone –il était de notoriété publique que la police écoutait les conversations.

- *C'est bon, j'ai trouvé une solution. On se voit pour en parler demain à 10 heures, d'accord ?*
- *D'accord, comme d'habitude.*

Le lendemain à 10 heures, ils se rencontrèrent à nouveau derrière l'usine à chaussures.

- *J'ai trouvé un appartement au 37, rue des Vinaigriers. Tu peux dire à mon frère de venir demain matin.*
- *D'accord.*
- *Vraiment Mimille, Merci pour ton aide. J'oublierai pas ce que tu as fait.*

Mais Mimille n'était pas fier du tout de chasser ainsi son copain.

- *Non, excuse-moi. C'est moi qui ai honte de ne pas le garder plus.*
- *T'en as déjà fait assez. Et puis j'ai trouvé une solution. C'est bon.*

Mais alors qu'ils remontaient par la rue de la Mare, leur cœur se glaça d'effroi en voyant le Père Jacquot qui s'approchait d'eux, l'air sombre. Le Père Jacquot, ce pétiniste notoire, qui avait refusé du pain à madame Tennenbaum !! Il allait les dénoncer, c'est sûr !! Ils regardèrent autour d'eux, s'attendant à être encerclés par la police. Mais la rue était calme, presque déserte.

- *Attendez, les gars, il faut que je vous parle !!*
- *Qu'est-ce que vous voulez ? On n'a rien à vous dire !!*
- *Ecoutez-moi !! C'est très important !! C'est pour ton frère !!!*
- *Quoi mon frère !! Je sais pas où il est, mon frère !!*
- *Arrête, me prends pas pour un idiot, je sais bien qu'il est caché chez Mimille !! D'ailleurs la moitié du quartier le sait !! Il vient d'être dénoncé par un voisin, il faut qu'il parte tout de suite, ils vont venir le chercher vers six heures du soir !!!*
- *Mais comment tu sais tout ça ?*
- *Ben, tiens, par mes amis de la police !! Je voulais venir chez ton père pour le prévenir, quand je t'ai vu passer ce matin, je t'ai suivi, et voilà !! Bon, moi je vous aurai averti, il faut que François soit parti de chez vous avant quatre heures au plus tard, sinon ils vont coffrer tout le monde, compris ? Allez, j'espère que vous allez vous en sortir !! Et vous dites à personne qu'on s'est vus, d'accord ??*

Et le père Jacquot disparut aussi vite qu'il était arrivé. Paul ne le revit plus jamais. Et jamais il ne sut si, après la Libération, il fut décoré pour faits de résistance ou condamné pour collaboration.

- *Putain, mais comment on va faire ? j'aurai les clés de l'appartement que demain !!*

- *Tu peux pas les prendre avec un jour d'avance ?*
- *Je vais essayer. Je cours rue des Vinaigriers et je t'appelle dans une heure, d'accord ?*

Paul descendit en hâte la rue de Belleville et la rue du Faubourg du Temple, tourna à droite, longea le quai de Valmy, et s'engouffra dans la rue des Vinaigriers. Essayant de prendre un air calme, il frappa la fenêtre de la loge. La concierge ouvrit d'un air renfrogné, laissant échapper de son local exigu et sombre une bouffée d'air rance.

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- *Bonjour, madame, voilà, je suis le nouveau locataire du 3<sup>ème</sup>, monsieur Rozet. Je suis venu avant-hier avec ma femme pour visiter. Le propriétaire m'a dit que je devrais prendre la clé demain chez vous.*
- *Oui, c'est vrai, elle vient de l'apporter ce matin.*

Paul poussa un soupir de soulagement.

- *Eh bien voilà, je voudrais savoir s'il serait possible de les récupérer maintenant, parce qu'on aimerait bien commencer à emménager.*
- *Mais madame Duval a dit seulement demain.*
- *Oui, mais ça nous arrangerait vraiment beaucoup de les avoir pour ce soir ?*
- *Pourquoi vous êtes si pressés ?* dit la concierge d'un air soudain méfiant.
- *Vous comprenez, on est jeunes mariés, on aimerait bien être ensemble...*
- *Mais vous pouvez aller à l'hôtel.*
- *Oui, mais puisqu'on a l'appartement, on a pensé...*
- *Qu'est-ce que c'est ?* dit le concierge, un gros moustachu rougeaud, en pointant son nez fleuri derrière l'épaule de sa femme.

Patiemment, Paul répéta toute son histoire, sans oublier de s'empêtrer dans quelques naïves invraisemblances. Et, en désespoir de cause, il agita devant la trogne des pipelettes deux billets de vingt francs.

- *Vraiment, ça nous arrangerait beaucoup !!*

- *Allez, donne-leur la clé, dit le mari en prenant les deux billets.*

Soulagé, Paul prit la clé. Pendant qu'il sortait de l'immeuble pour aller téléphoner à Mimille depuis une cabine publique, les concierges refermèrent la porte de la loge.

- *Qu'est-ce t'en penses, de ce type ? Il a pas l'air un peu louche ?*
- *Boh, ça doit encore être des juifs qui se cachent. Faudra les prévenir de pas faire trop de bruit et d'être discrets, les salauds du quatrième pourraient les dénoncer. Tiens, essaye de capter radio-Londres sur la TSF, c'est l'heure du bulletin.*

Et c'est ainsi, qu'une heure plus tard, Paul entendit son frère frapper à la porte de l'appartement. Ces deux années d'épreuves et d'angoisses l'avaient profondément muri. Quoique pâle et amaigri, l'adolescent chétif s'était transformé en un jeune homme au corps noueux et au regard dur. Un homme dévoré aussi par la haine de l'occupant qui avait détruit sa famille. Après s'être longuement étreints, ils commencèrent à parler, longuement, très longuement. De leur malheur, bien sûr. Mais aussi de leur révolte et des moyens de résister.

- *Quel malheur !! tous ces gens déportés on ne sait où !!!*
- *Tu as vu comme les rues sont vides, à Belleville !!*
- *Oui, et puis les français ont l'air de s'en foutre complètement !!*
- *Tu ne peux pas dire ça, il y en a qui nous ont aidés !!*
- *Oui, mais il y en a aussi qui nous ont dénoncés !! Tiens, la voisine de madame Kahn, elle est allée dire à la police où elle s'était cachée !!!*
- *Tu as une idée où sont papa et maman ? et Emilie ?*
- *Non, je ne sais rien, certains disent qu'ils sont à Drancy, d'autres qu'ils sont partis en Allemagne.*
- *Il paraît qu'ils ne leur ont rien donné à manger, au Vel d'hiv.*
- *Oui, et ils ont fait pire : ils ont abattu des dizaines de gens qui essayaient de s'enfuir.*
- *C'est horrible, ils vont finir par tous nous tuer !!*
- *Oui c'est terrifiant. Tu sais que quand il a vu arriver la police rue Bisson, monsieur Finkelkraut s'est jeté par la fenêtre !!*
- *Pauvre vieux !! il est mort ?*

- *Oui, sur le coup. Il était désespéré, depuis que ses deux fils avaient été arrêtés en juin.*
- *Non peut pas laisser faire des choses pareilles !! On peut pas se laisser assassiner comme ça sans réagir !!!*
- *Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?*
- *Ben, on pourrait essayer de rejoindre la Résistance !!*
- *Oui, il paraît que les communistes organisent des groupes de partisans !!!*
- *Oui, mais comment les contacter ?*

Oui, comment les contacter, alors que la police française patrouillait partout dans les rues de Paris, que la Gestapo traquait désormais sans répit les juifs, qu'une partie de la population française collaborait sans honte à cette chasse à l'homme en dénonçant les fugitifs ? Au point que Paul dut, par prudence, ralentir beaucoup ses activités artistiques : il était trop connu sous sa véritable identité dans les cafés-concerts et les music-halls parisiens, et ne pouvait se produire sans risquer à chaque instant l'arrestation. Il continua encore quelques temps d'accompagner Anita dans ses tournées en province, mais ces déplacements trop fréquents, dans des gares constamment contrôlées par les allemands, s'avèrent bientôt trop dangereux. Il passait désormais la plus grande partie de son temps cloîtré dans le petit appartement avec son frère, attentifs à ne pas faire de bruit pour ne pas attirer les soupçons des voisins, n'osant même pas écouter la radio, attendant avec impatience les visites d'Anita, qui leur apportait, avec les provisions de la semaine, les nouvelles de l'extérieur. Des nouvelles en général déprimantes, même si elles se teintaient parfois d'une lueur d'espoir :

- *Maintenant que les allemands ont envahi la zone libre, toute la France est occupée !!! Y'a plus nulle part où se cacher !!*
- *Oui, mais, hier, à la radio de Londres, ils ont dit que les russes sont en train d'encercler toute une armée allemande à Stalingrad !!!*
- *Mon Dieu, quand est-ce que ce cauchemar va finir ?*
- *Ecoute, Anita, tu pourrais pas essayer de voir comment contacter les communistes à Belleville ? On voudrait faire quelque chose pour la Résistance.*
- *Bon, je vais essayer.*

Française et chrétienne, Anita pouvait sans trop de crainte se déplacer librement. Elle avait loué du côté de l'avenue Secrétan un bel appartement où elle logeait sa mère, son frère et sa grand-mère. Lorsqu'elle était à Paris, elle pouvait discrètement se renseigner sur l'activité des réseaux de résistance. Et c'est ainsi qu'un soir de décembre 1942, lors de l'une de ses visites à la rue des Vinaigriers, elle ramena avec elle sa vieille copine Ginette.

Ginette était serveuse dans un café de la rue de Meaux. Mais c'était surtout la fiancée de Léon Goldberg. Celui-ci était le neveu de l'ami de monsieur Rozenblum, secrétaire de la section Palikao-Bisson du PC. Il avait pu échapper à la rafle du Vel d'hiv en se cachant chez une voisine, alors que toute sa famille avait été arrêtée et déportée. Il avait alors rejoint la résistance, en l'occurrence les fameux FTP-MOI, demeurés dans l'histoire sous le nom de « groupe Manoukian ». Et il envoyait son amie Ginette pour proposer aux frères Rozenblum de rejoindre son réseau...

Ils le firent, et pendant les mois qui suivirent, ils participèrent avec Léon à plusieurs opérations dans Paris : incendies de véhicules, attentats à la grenade contre les soldats, dépôts d'engins explosifs devant des locaux occupés par les Allemands, actions de renseignement et de surveillance pour repérer les futures cibles... Quant à l'appartement de la rue des Vinaigriers, il se transforma progressivement en un lieu de stockage pour les armes et le matériel de propagande.

En même temps, quelques nouvelles heureuses venaient adoucir ce cauchemar de peur, de sang et de mort, comme lorsqu'Anita annonça à Paul, un jour de janvier 1943, qu'elle était enceinte de lui.

Mais la police française traquait les résistants du groupe, multipliant les arrestations dans leurs rangs ; Et c'est ainsi qu'un soir de février 1943, en rentrant d'une mission de surveillance près d'une caserne allemande, Paul vit que la police encerclait l'immeuble de la rue des Vinaigriers, tandis que son frère était conduit, menotté, dans un fourgon...

Le cœur battant, mais en marchant à pas mesurés pour ne pas attirer l'attention, il s'éloigna par le quai de Valmy. Mais où aller, maintenant ? Chez Anita, Bien sûr !! Pressant l'allure, il remonta la rue de la Grange au Belles. Alors qu'il s'apprêtait à traverser la place des Combats pour rejoindre l'avenue Secrétant par la rue de Meaux, il entendit derrière lui une voix aigüe de femme :

- *Arrêtez-le !!! Arrêtez-le !!! Police !!! C'est un juif, un terroriste !!!*

Il fit d'abord mine de conserver son calme, comme s'il ne sentait pas concerné par la dénonciation. Mais les cris reprirent de plus belle :

- *Arrêtez-le !!! Il s'appelle Paul Rozenblum !! C'est un juif, un poseur de bombes !!!*

Glacé d'effroi, il se retourna : C'était Odette, sa petite amoureuse transie d'avant-guerre, qui était en train de le dénoncer. Il vit aussi, un peu plus loin, quatre policiers qui se lançaient à sa poursuite. Il se mit à courir, vite, vite, traversant en droite ligne la chaussée de la place pour atteindre la rue de Meaux, où peut-être, il avait encore une chance de trouver une cachette dans l'entrelacement des ruelles et des cours intérieures qu'il connaissait bien.... Mais il tomba, se fit mal au genou, se remit à courir en boitillant. Derrière lui, les policiers se rapprochaient en faisant retentir leurs sifflets stridents... Il entendit une détonation... Ils lui tiraient dessus maintenant... Vite, vite, courir, courir pour échapper à la mort, pour voir naître et grandir son enfant, pour revoir Anita, pour serrer à nouveau ses parents dans ses bras, pour sortir de ce cauchemar...

Paul se réveilla en sueur. Autour de lui, tout était calme. Mais où était-il donc ? Qui était cette femme inconnue qui dormait à ses côtés ? Où étaient passés Anita, François, ses parents, ses amis de Belleville,

où était son enfant ? Soudain un poignant sentiment de solitude et de tristesse l'envahit lorsqu'il réalisa que ce bel amour, que cette famille aimante n'avaient été qu'un rêve, ou plutôt que tous ces gens qu'il avait tant aimés, l'espace d'un instant, dans son rêve, venaient de disparaître pour toujours, évaporés dans la lumière froide de la réalité.

Mais non, il lui restait tout de même sa petite boulangère, Annette, qui ressemblait tant à l'Anita de son rêve. Elle avait la même voix qu'elle, le même visage qu'elle, elle chantait les mêmes chansons...

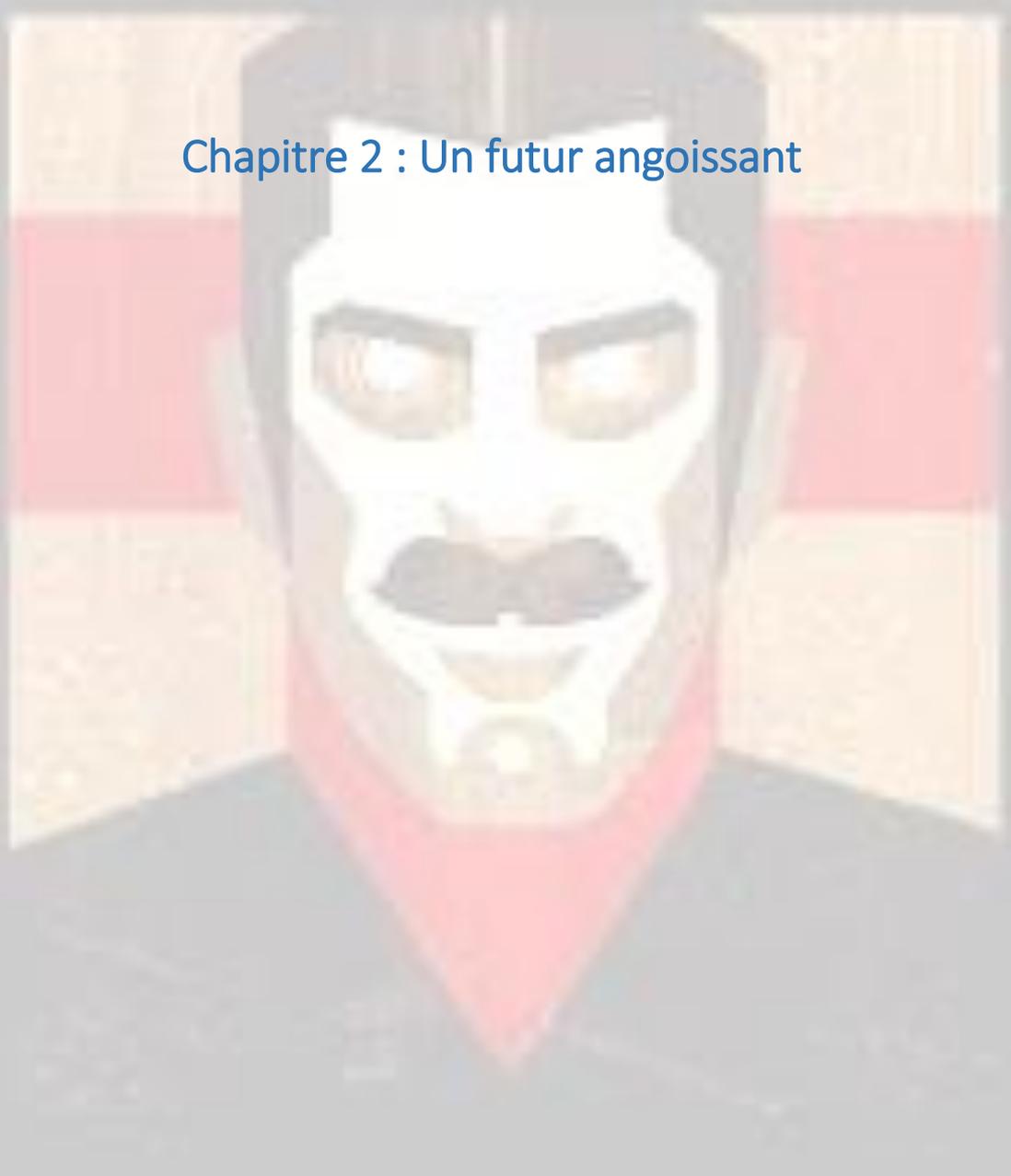
Demain, promis, il lui proposerait de l'accompagner au piano.

Et puis ce boulanger, ce Jacques, ce Jacquot, il n'était peut-être pas aussi méchant qu'il en avait l'air...

(A suivre)

BIG BROTHER  
IS WATCHING  
YOU!

## Chapitre 2 : Un futur angoissant



Comme tous les matins, Paul roula la poubelle jusqu'à l'entrée de son pavillon avant de partir travailler. Sur le seuil il aperçut sa voisine qui était en train s'ouvrir sa boîte aux lettres. C'était une jolie blonde aux yeux noirs, assez bien en chair, qu'il appréciait habituellement pour sa bonne humeur et son humour gouailleur. Mais ce matin-là, elle semblait maussade.

- *Bonjour, ça va ?*
- *Pfff, non ça ne va pas bien, j'ai des ennuis., dit Maryse.*
- *Qu'est-ce qui que passe ?*
- *J'ai reçu mon avis de taxe foncière. Il a pratiquement doublé par rapport à l'année dernière.*
- *Oui, pour nous aussi elle augmenté. Mais quand même pas doublé. !! Comment ça se fait ? vous êtes allée au centre des impôts ?*
- *Le percepteur m'a expliqué qu'avec mes travaux d'agrandissement et le cabanon que j'ai construit dans le jardin, ils avaient réévalué ma côte foncière. En plus les taux ont augmenté sur Bormeilles cette année.*
- *Oh !! La !! La !! C'est vraiment insupportable !!! Ils vont finir par nous lessiver complètement !!*
- *Oui, bientôt, il en restera juste assez pour manger des pommes de terre bouillies.*
- *Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? S'il encore n'y avait que les impôts !! Mais on a l'impression d'être de plus en plus contrôlés, surveillés, réglementés !! C'est comme un nœud coulant qui se resserre progressivement sur nos vies !!!*

Cette crainte d'une dérive totalitaire de l'Etat français constituait pour Paul la source d'une angoisse profonde, alimentant non seulement ses conversations quotidiennes mais également ses cauchemars nocturnes. Il s'imaginait déjà ruiné par la spoliation fiscale et bancaire, empêché par des réglementations absurdes de vivre à sa guise, traqué avec une efficacité redoutable par les moyens de contrôle et de surveillance issus des nouvelles technologies. L'actualité quotidienne, avec son lot de nouvelles déprimantes sur une nouvelle augmentation d'impôt, sur la suppression programmée de l'argent liquide, sur l'accroissement des moyens d'investigation de la police, sur l'installation de nouveaux dispositifs de surveillance vidéo, ou encore sur la mise en place d'une nouvelle interdiction absurde et intrusive comme celle de donner la fessée à ses enfants, venaient constamment alimenter sa douloureuse paranoïa.

La hausse continue des impôts et prélèvements de toutes sortes en constituait sans doute le principal élément déclencheur de cette situation de stress quasi-permanente. En moins de quarante ans, de 1978 à 2018, le poids des prélèvements obligatoires en France avait bondi de 10 points, passant de 37 % à 47 du PIB – soit une augmentation de près du tiers de la fiscalité pesant sur chaque contribuable. Toutes les raisons semblaient bonnes pour alimenter cette frénésie dévorante. Il fallait mettre en place de nouvelles formes d'intervention publique et renforcer celles déjà existantes pour remédier aux

maux de la société. Il fallait favoriser la redistribution entre les riches et les pauvres par la progressivité fiscale. Il fallait financer les nouvelles ambitions des collectivités locales nées des lois de décentralisation. Plus profondément, il semblait que la classe dirigeante du pays, tous partis confondus n'ait à la bouche qu'une seule solution pour affronter les problèmes de la société : toujours plus d'Etat, toujours plus de collectivités locales, et partant toujours plus de dépenses publiques et donc d'impôts – ou bien de déficits, c'est-à-dire d'impôts différés. C'était là une taxe sur l'électricité pour financer les énergies renouvelables au nom de l'écologie, ici une augmentation de CSG sur les revenus locatifs au nom de la priorité donnée au travail par rapport à la rente ; c'était un impôt sur le diesel au nom de la transition énergétique ; c'était un alourdissement de la fiscalité sur les revenus moyens et élevés au nom de la solidarité ; c'était une hausse des taxes locales pour permettre aux maires de lancer quelques projets d'aménagement supplémentaires leur tenant à cœur...

En conséquence, Paul, qui bénéficiait d'un salaire relativement convenable de cadre et était propriétaire – a crédit – de sa maison, et était de ce fait classé comme « ménage aisé » dans la novlangue de l'Etat-spoliateur (auto-désigné sous le nom d'Etat-Providence), était redevable de toute une série de taxes et prélèvements aux taux les plus élevés, tout se voyant dans le même temps privé d'une longue liste d'aides réservées aux ménages les plus démunis. Les impôts pesant tant sur son épargne financière que sur ses biens immobiliers faisaient que la valeur de son patrimoine avait tendance à stagner voire à décroître, le supplément annuel de valeur étant impitoyablement dévoré par des prélèvements de toutes sortes.

Pour Paul, l'effet de cette hausse continue de la pression fiscale n'était pas tant financière que psychologique. En effet, même si son revenu net s'en trouvait légèrement écorné, il lui en restait cependant assez pour vivre confortablement sans se priver de rien. Par contre, l'arrivée continuelle d'avis d'imposition en augmentation constante, les articles de presse et autres informations télévisées faisant état des foisonnants projets du gouvernement pour les accroître encore davantage, l'annonce concomitante d'une nouvelle suppression d'aide à laquelle il avait eu droit jusque-là, ou d'une nouvelle diminution de remboursement ou de pension pour les ménages dits « aisés », avaient sur lui un effet terriblement démoralisant : il avait vraiment le sentiment d'être le dindon de la farce, la victime désignée d'une opération de spoliation. Quand il voyait sa feuille de paye, amputée de plus deux-tiers par des dizaines de prélèvements divers – jusqu'à ce que son salaire net d'impôts ne représente qu'un peu moins de 30 % de ce qu'il coûtait à son employeur – c'étaient vraiment des bouffées mêlées d'agressivité et de découragement qu'il sentait monter en lui. Et il voyait poindre à l'horizon la sinistre perspective d'un déclassement social, lorsque ses revenus et son patrimoine de petit cadre supérieur auraient été suffisamment amputés pour le réduire au rang des cadres moyens ou d'employés - alors même que le sentiment d'appartenance à une catégorie sociale plus élevée constituait pour lui un motif de fierté et l'un des principaux moteurs de sa motivation professionnelle.

Le sentiment de rage et de révolte qu'il en concevait était encore accru par plusieurs facteurs supplémentaires.

Tout d'abord, personne ne pensait à même le remercier, ne serait-ce que de manière totalement formelle, pour l'effort énorme qu'il consacrait, par prélèvement fiscal interposé, au bénéfice de la collectivité. Au moins, quand il donnait de l'argent à un mendiant dans la rue ou qu'il payait sa femme de ménage, il avait droit à un « merci ». mais là, rien. Pas un mot, pas une marque de reconnaissance.

Il devait payer des sommes énormes, à date fixe, faute de que quoi c'était une lettre de rappel en recommandé assortie de toutes sortes de menaces de pénalités de retard. Et quand il ouvrait un journal, c'était régulièrement pour lire que la fiscalité n'était pas assez redistributive, qu'il fallait taxer davantage encore les revenus aisés et les patrimoines – bref que beaucoup de gens semblaient penser qu'il ne payait pas encore assez d'impôts. Mais enfin, cet argent, il ne l'avait pas volé, tout de même !! C'était le produit de ses études, de ces compétences accumulées, de son travail et de ses efforts – et, pour la partie hérité de son patrimoine, celui des efforts passés de ses parents. Et il trouvait particulièrement injuste et mal venue cette logorrhée égalitariste, qui, sous prétexte de redistribution, revenait à le spolier du fruit de son labeur. Qui plus est en l'assimilant à un « riche », alors qu'il n'était qu'un salarié bien payé qui avait réussi dans sa carrière parce qu'il avait cru à l'éthique du travail.

Ensuite, il avait le sentiment très net d'être l'objet d'une tentative de désinformation et de tromperie concernant la hausse de la pression fiscale et des prélèvements de toutes sortes. En effet, il lisait constamment dans la presse toutes sortes de déclarations officielles évoquant une hypothétique baisse de la pression fiscale. Or, il ne percevait rien de tel dans son vécu quotidien où les impôts, eux, continuaient bel et bien d'augmenter, sous une forme ou sous une autre. A y regarder de près, il s'apercevait qu'en fait toutes les baisses d'impôts annoncées à grands fracas de conférences de presse étaient subordonnées à des conditions de ressource qui conduisaient ipso facto, non seulement à l'en exclure, mais aussi, par la même occasion, à réduire la distance qui séparait son revenu net de celui d'un smicard. A cela s'ajoutaient aussi une pluie continue d'amendes nouvelles, liées à la criminalisation d'activités autrefois licites ou tolérées, et qui présentaient pour les gouvernements l'avantage de ne pas être classés dans la catégorie des prélèvements obligatoires, mais des punitions légitimées par la volonté affichée de rendre la population plus vertueuse, plus respectueuse de l'environnement, du code de la route, du droit des minorités, de l'égalité entre les sexes... La liste s'allongeait ainsi chaque jour un peu plus des interdictions arbitraires, aux justifications morales hautement affichées, mais n'ayant in fine, semblait-il, pour objectif réel que de faire rentrer davantage d'argent dans les caisses publiques. Ce langage mensonger et hypocrite renforçait encore la défiance et la révolte de Paul vis-à-vis de ce qu'il considérait désormais comme un système injuste et spoliateur.

Si au moins ces sommes colossales avaient été bien gérées !! Mais, non, elles étaient dépensées dans des projets aussi mal conçus qu'ambitieux, et qui échouaient régulièrement à atteindre des objectifs qui leur avaient été initialement fixés sans qu'aucune évaluation sérieuse ne vienne mettre un frein à ce gaspillage. C'étaient des politiques soi-disant culturelles qui profitaient en rien aux populations auxquelles elles étaient censées être destinées, mais qui par contre offraient de confortables rentes de situation à ceux qui étaient chargés de la mettre en œuvre ; c'étaient des éoliennes qui défiguraient les paysages pour des coûts prohibitifs sans produire l'électricité nécessaire au remplacement des centrales nucléaires fermées pour satisfaire de dogmatisme ignare des écologistes. C'étaient des aides sociales aux personnes sans emploi qui ne faisaient qu'enfermer celles-ci dans l'impasse du désœuvrement. C'étaient des dizaines de petits hôpitaux et de petites universités de province sans moyens que l'on n'osait pas fermer de peur de déplaire au maire de la ville moyenne où elles vivotaient. C'étaient des pistes cyclables sans cyclistes et des politiques d'égalité homme-femme qui servaient surtout de cache-misère à l'explosion de la marginalité sociale – tous sexes confondus. Des centaines de milliards d'euros ainsi dépensés en pure perte, sur la base d'une lubie politique, et qui auraient sans doute été bien mieux utilisés par les gens eux-mêmes si le fisc ne les avait pas spoliés sous prétexte d'égalité ou de solidarité.

Comble du comble, les dépenses atteignaient de tels niveaux qu'elles dépassaient de très loin le montant des recettes, pourtant gonflées par des prélèvements fiscaux prohibitif. Jamais économe d'un mensonge ou d'une déformation tendancieuse des faits, les gestionnaires des comptes publics aimaient à nous répéter que ce déficit représentait bon an, mal an, 3 % du PIB. 3 %, montant apparemment bénin donc, mais qui le devenait beaucoup moins si l'on considérait qu'il équivalait en fait à des niveaux de dépenses publiques supérieures de 20 % environ aux recettes – soit un déficit abyssal, qu'aucune entreprise ou aucun particulier n'auraient supporté plus de deux ans d'affilés, et qui conduisait inéluctablement le pays à une faillite certaine, à travers le surendettement de son Etat. Et la faillite souveraine, cela signifiait purement et simplement, pour Paul, la disparition de ses économies (déjà depuis longtemps réorientées par les banques dans le financement des Etats déficitaires), la perte de son emploi ou de sa retraite... Bref, non seulement il devait payer beaucoup d'impôts, non seulement il était constamment menacé d'en payer davantage, non seulement l'argent ainsi extorqué était gaspillé en dépenses inutiles, mais en plus ce n'était pas la fin de l'histoire, car son propre patrimoine -, et, plus simplement encore, son avenir, étaient menacés par la perspective d'une faillite d'Etat...

Et encore, s'il ne s'était agi que d'une affaire d'argent ! Etre ruiné, et alors, la belle affaire !!! Paul aurait toujours bien pu trouver une petite bicoque dans un coin perdu, où il aurait vécu de son jardin potager, en passant quelques soirées amicales avec ses voisins et en donnant enfin vie au roman qu'il rêvait d'écrire depuis des années !!! Mais cette prise de contrôle abusive de la vie des gens par un Etat autrefois protecteur, et désormais transformé en Moloch prédateur, n'était pas seulement financière. En voulant, de plus en plus, de mêler de tout – de solidarité, d'égalité entre les sexes, de lutte contre les discriminations, de protection de l'environnement, de lutte contre le terrorisme -, les politiques avaient ouvert une véritable boîte de Pandore qui justifiaient l'intervention, ou plus exactement, l'intrusion – de l'Etat, de la loi, et de la police censée la faire appliquer – dans les domaines relevant de la vie privée et du libre choix des personnes.

Par exemple, au nom de la protection de l'environnement, l'Etat s'attaquait de plus en plus violemment à la libre-circulation automobile, en multipliant règle, taxes et interdictions ; au de de l'égalité homme-femme, il s'introduisait dans les rapports amoureux, en pénalisant le recours à la prostitution ou en prétendant réprimer le harcèlement de rue ; au nom de la lutte contre le terrorisme, il autorisait la police à perquisitionner chez les gens sans commission rogatoire délivrée par le juge ou à espionner les réseaux sociaux ; au nom de la sécurité publique, il mettait en place des systèmes de vidéo-surveillance et de reconnaissance faciale qui permettaient de suivre à la trace les gens dans la rue et de savoir à chaque instant où ils se trouvaient. Au nom de la lutte contre les fake news, il introduisait de nouvelles formes de censure sur les medias.

Bref, sous toutes sortes de prétextes, c'était une régression insidieuse mais massive des libertés qui se mettait en place, par petites touches, sous les yeux atterrés de Paul. Et tout cela, sous le paravent idéologique d'un Etat supposément plus clairvoyant que les individus qu'il n'est pourtant en principe censé que servir et qu'il était trop souvent, désormais, tenté de supplanter ou d'orienter dans leurs choix les plus personnels et les plus intimes. C'était une sorte de « totalitarisme soft » qui était ainsi en train de s'instaurer. Un totalitarisme sans camps de concentration, sans terreur de masse, sans prisonniers politiques torturés, mais un totalitarisme quand même, au sens étymologique du terme :

une société ou l'Etat prétendait avoir réponse à tout, s'occuper de tout, tout réglementer et tout contrôler.

Et le pire, sans doute, c'est qu'il disposait désormais pour le faire de moyens de surveillance et de contrôle d'une efficacité inégalée dans l'histoire humaine. C'était le stockage et l'analyse informatique de masse des informations disponibles sur chaque individu ; c'étaient les outils de surveillance de l'espace publique, caméras vidéos, logiciels de reconnaissance faciale autres bornage des téléphones portables ; c'était la collecte, sur les réseaux sociaux, de masses considérables d'informations sur les habitudes et les opinions des individus ; c'était la disparition possible de l'argent liquide, qui permettrait de tracer en permanence les revenus et les dépenses des gens. Il était donc possible à la police, donc à l'Etat qu'elle servait, de savoir pratiquement en temps réel ce que faisait chacun, ce qu'il possédait, ce qu'il pensait, ce qu'il gagnait et ce qu'il faisait de son argent, où il se trouvait et avec qui, pour faire quoi. Bref, avec ces nouvelles technologies de surveillance et de fichage, la vision cauchemardesque de Georges Orwell, celle du Big Brother omniscient et omnipotent, était insidieusement en train de devenir réalité. Et la puissance de ces technologie, leur capacité invasive, constituaient en eux-mêmes une terrible tentation pour des dirigeants de s'affranchir des vieux principes de libertés publiques qui auraient pu et dû en réfréner l'utilisation : pourquoi, en effet, se priver de moyens aussi efficace s'ils permettaient de réduire de manière inespérée la délinquance de rue, le risque terroriste ou la fraude fiscale ? Que valaient au regard de progrès aussi sensible le respect de quelque principes archaïques de protection des libertés individuelles ?

Et si au moins ce recul terrifiant des libertés, ce contrôle omniprésent de l'Etat sur nos vies, cette spoliation fiscale érigée en dogme, avait permis un réel progrès de la sécurité et de la justice. Mais il semblait au contraire à Paul, qu'au et à mesure même que l'Etat se faisait plus intrusif au nom de ces beaux principes, les exemples se multipliaient autour de lui de cas où ceux-ci étaient bafoués de manière frontale et continue, dans une impunité totale et sans susciter aucune réaction de la part des pouvoirs publics. Ici, c'était une petite vieille qui vivait dans une profonde misère ; là c'était une chinoise sans papiers qui allait de galère en galère. L'insécurité, les violences gratuites, les agressions, les cambriolages progressaient d'année en année, signe d'une société en cours de délitement. Et que dire de ces angoissants signaux d'une crise environnementale majeure, causes potentielles d'une profonde régression des sociétés humaines et du bien-être de l'humanité : dérèglement climatique, extinction massive de la biodiversité, empoisonnement des milieux naturels par les déchets industriels...

Il n'en fallait pas plus à Paul pour qu'il échafaude les scénarios d'avenir les plus terrifiants.

Il y avait d'abord celui de la ruine financière. Les ingrédients en étaient toujours un peu les mêmes : krach boursier, faillite bancaire, crise des dettes souveraines, augmentation des impôts, liquidation contrainte du patrimoine immobilier pour payer ceux-ci, perte des économies par hyperinflation ou faillite bancaire, crise économique entraînant pour Paul la perte de son emploi. Seul changeait l'ordre de succession logique des événements qui conduisaient toujours inéluctablement au même résultat : Paul était ruiné, avait perdu sa maison et son travail, se retrouvait confronté sans ressources à la maladie, et sombrait dans la misère.

Cela pouvait commencer, par exemple, par la faillite d'une grande banque ou d'un pays surendetté, ou par l'explosion d'une bulle spéculative immobilière ou boursière, fragilisant les prêteurs de premier rang par l'explosion des créances douteuses et la perte de valeur des actifs. En très peu de temps, la contagion des mauvaises dettes ébranlait l'ensemble du système financier qui commençait à chanceler comme un château de cartes. Très concrètement, la dégradation des actifs bancaires signifiait que les avoirs financiers des épargnants – dépôts bancaires, assurances vie, etc. n'étaient plus gagés sur rien, tandis que la valeur de leurs placements boursiers s'effondrait. Un mouvement de panique les conduisait alors à se précipiter vers les banques pour retirer leurs économies ou vendre en masse leurs actions, alimentant encore le cercle vicieux de la crise financière : longues queues devant des banques insolubles, nouvelle chute des valeurs boursières...

Un autre scénario prenait plus spécifiquement pour point de départ une crise d'endettement de l'Etat français. Celui-ci malgré des hausses d'impôts successives ayant déjà, au nom de la solidarité profondément écorné le patrimoine de Paul, se trouvait un jour confronté à un tel niveau d'endettement qu'il est hors d'état d'assurer le paiement d'une échéance. L'augmentation subite des primes de risque entraînait alors une hausse massive et subite des charges d'intérêt, aggravant encore l'impécuniosité du débiteur et faisant planer le risque de faillite souveraine. Que celle-ci soit ou non évitée, cela se traduisait mécaniquement par une dépréciation de la valeur des actifs financiers, un gel des dépôts bancaires, une réduction massive des dépenses de l'Etat entraînant à son tour un licenciement massif de fonctionnaires, dégradation spectaculaire de la qualité des services publics et diminution de la valeur des retraites, et un profonde récession ayant elle-même pour conséquence une hausse du chômage de masse, une contraction spectaculaire des niveaux de vie et une progression rapide de la misère.

Dans tous les cas, Paul se s'imaginait ainsi ruiné. Mais ce qui le chagrinait le plus dans cette perspective, ce n'étaient pas les conséquences matérielles de cette débâcle financière. Au fond, il pourrait très bien continuer à vivre, même avec très peu d'argent – du moins tant que sa santé serait bonne – tout en travaillant avec bonheur au roman qu'il rêvait d'écrire. Non, ce qui le révoltait vraiment, c'était d'avoir à supporter, lui qui avait toujours géré avec prudence un patrimoine en partie issu du travail de ses parents, et en partie fruit de ses propres efforts, les conséquences de fautes, de lâchetés, de malhonnêtetés et de dérives auxquelles il n'avait strictement rien à voir. C'était tout de même une injustice révoltante que d'avoir à solder avec son propre argent, lui qui n'avait rien à se reprocher, les erreurs et les malversations commises par d'autres. Et ce qui le plongeait dans la colère la plus profonde, c'était, curieusement, qu'il serait peut-être contraint par le jeu de la logique financière et fiscale à vendre une petite ferme sans aucune valeur, situé au fond du Poitou, et où il allait rarement, mais qu'il avait héritée de sa mère et qui possédait à ses yeux une grande valeur affective.

Mais les angoisses de Paul étaient également alimentées par des images spectaculaires et terrifiantes de la dégradation de l'environnement. C'étaient les derniers grands mammifères sauvages d'Afrique exterminés par le braconnage; c'étaient les fonds marins des îles les plus reculées du Pacifique envahis par une marée nauséabonde de déchets plastiques ; c'étaient leurs îles marquises ou la ville de la Havane envahies par les vagues de l'Océan du fait du relèvement du niveau des eaux ; c'étaient les belles forêts de Californie dévastées par les incontrôlables incendies ; c'étaient les abeilles d'Europe décimées par les pesticides ; c'étaient l'Amazonie dévastée par la déforestation. Et ces fléaux provoquaient en lui un sentiment de douleur et de révolte d'autant plus insupportable qu'ils venaient

saccager, au plus profond de son âme, son imaginaire de bonheur et de liberté. Les éléphants, les girafes et les lions d'Afrique avaient bercés, avec le personnage chaleureux de Babar, ses rêves d'enfant ; les voyages à Cuba avaient été pour lui l'occasion de découvrir une musique et une danse libératrices, qui lui avaient permis de surmonter de profondes inhibitions ; les îles du Pacifique, les grandes forêts d'Amérique incarnaient pour lui le rêve d'espaces inviolés, féériques, échappant encore à la marchandisation du monde et à son désenchantement par une technologie destructrice. Et voilà que ces univers qu'il avait imaginé infiniment puissants, infiniment étendus, infiniment lointains, infiniment féériques, se trouvaient rétrécis, envahis, souillés et détruits par une modernité destructrice et mercantile. C'était à pleurer, à se suicider de désespoir !!!

Mais Paul comprenait aussi que cette agression massive contre la nature, en privant les sociétés humaines des bases mêmes de leur existence, allait se traduire par une dégradation spectaculaire des conditions de vie de l'Humanité. Une évolution tragique qui aurait nécessairement des conséquences directes et redoutables sur sa propre existence. Son imagination forgeait alors toutes sortes de scénarios, plus déprimants les uns que les autres, sur l'impact de l'effondrement des systèmes naturels.

Dans l'un d'entre eux, c'étaient l'eau et même l'air qui étaient devenus des denrées rares, objet de ce fait d'un commerce ou gérés de manière autoritaire par des Etats qui jouissaient désormais d'un quasi-pouvoir de vie et de mort sur la population. Un impôt sur l'air et sur l'eau était institué, avec bien sur toutes sortes de dérogations pour les plus faibles revenus, mais entraînant une baisse significative du niveau de vie pour la majeure partie de la population, tandis que la partie la plus pauvre d'entre elle était confrontée à une véritable pénurie de ces ressources pourtant indispensables. Il n'en suivait la mise en place de toutes sortes de dispositifs de rationnement, eux-mêmes sources de toutes sortes de marchés noirs, de fraudes et de trafics. Quant aux sanctions pénales, elles pouvaient désormais prendre la forme d'une réduction plus ou moins forte du droit d'accès à ces nécessités vitales désormais contrôlés, comptabilisés et distribués au compte-goutte. On pouvait alors imaginer toutes sortes de configurations romanesques : des inégalités terrifiantes créées par des différences d'accès aux ressources, et se traduisant in fine par la mise en place de rapports sociaux proches de l'esclavage ; un Etat hyper-totalitaire privant ses opposants d'air ou d'eau jusqu'à complète soumission ; des révoltes populaires désespérées contre l'accaparement de ces ressources par une oligarchie marchande ou bureaucratique ; et finalement des scénarios post-apocalyptiques où les sociétés humaines avancées, après s'être entre-détruites, laissant la place à une barbarie post-moderne à la Mad Max, où des hordes de pillards d'affrontent dans un monde contaminé et désertifié pour le contrôle des dernières ressources naturelles.

Dans un autre scénario, c'était la disparition des insectes pollinisateurs et l'empoisonnement des sols par les pesticides qui avaient pour conséquence un effondrement des productions agricoles entraînant des pénuries alimentaires, qui débouchaient elles-mêmes, soit sur des famines et des guerres, soit sur le recours généralisé à une alimentation artificielle fade et sans goût, d'où les produits simples et naturels, comme les fruits ou le pain frais, auraient disparu. Une société famélique et grise, où les hommes seraient réduits à ingurgiter une pâtée insipide bourrée de colorants chimiques, de saveurs artificielles, et sans doute de psychotropes destinés à contrôler leur humeur et prévenir les velléités de révolte.

Mais le scénario qui terrifiait le plus Paul, c'était celui où un gouvernement totalitaire mondial imposerait, sur fond d'idéologie écologiste, une dictature absolue sur le comportement des hommes, contrôlant l'ensemble de leurs activités, y compris les plus naturelles et les plus intimes, sous prétexte de protection de l'environnement. Les déplacements en voiture seraient ainsi sévèrement contrôlés, taxés, voire assortis d'une autorisation préalable contraignant les demandeurs à informer dans le détail les autorités de leurs allers et venues, avec risques de sanctions en cas de fausse déclaration et longs délais dans le traitement des demandes obligeant fréquemment les gens à se déplacer sans autorisation, infraction elle-même punie des sanctions des plus graves. Bien entendu, les transports collectifs proposés en alternative à la voiture seraient insuffisantes et inconfortables. Les usagers auraient alors le choix entre voyager plusieurs heures chaque jour, agglutinés dans les transports en commun, et rester confinés chez eux. Un repli d'ailleurs encouragé par des désordres climatiques de plus en plus fréquents (sécheresse, chaleur, inondations, tornades...) rendant incommode voire dangereuse toute sortie du domicile. La consommation de viande et de poissons serait sévèrement réglementée dans le but de préserver les ressources, réduisant la population à un régime alimentaire insipide à base de légumes secs. Les impôts augmenteraient de manière vertigineuse pour financer une hypothétique transition énergétique ne profitant qu'à quelles grosses entreprises chinoises fabricant des cellules photovoltaïques. De nouvelles infractions, comme jeter un papier par terre ou ne pas trier parfaitement ses ordures, seraient sévèrement punies. Et bien sûr, la loi réprimerait avec la plus grande vigueur l'expression d'opinions hostiles aux politiques de protection de l'environnement, désormais assimilées à des délits. In fine, les gens n'auraient plus le droit de faire ou de dire grand-chose, vivant quasi-reclus dans des appartements répondant à des normes environnementales et de sécurité extrêmement strictes, mais rendus exigus par la pénurie de matériaux de construction et la nécessité d'économiser par tous les moyens l'énergie de chauffage et de climatisation.

Un troisième cauchemar venait régulièrement hanter l'esprit de Paul. C'était celui d'une société à la fois soumise à la dictature d'un Etat pointilleux et totalitaire, et ravagée par une anarchie de fait du à l'incapacité de cet Etat à faire respecter l'ordre et la loi par une partie de la population en rébellion ouverte. Il s'imaginait alors sous les traits d'une contribuable écrasé d'impôts, d'un justiciable soumis à toutes sortes d'interdictions absurdes, régulièrement sanctionnées par des amendes, d'un citoyen constamment surveillé et épié, mais qui par contre ne serait en aucune façon protégé des insultes, des agressions, des vols et des violences de la part d'une fraction de la population bien décidée à s'affranchir de la règle commune. Il voyait son petit quartier pavillonnaire, dont les habitants, cadres et employés, seraient soumis à de gigantesques impôts fonciers et à une surveillance constante de leurs actes, tandis que les habitants des cités voisines, non assujettis aux impôts et bénéficiant de HLM quasi-gratuits, viendraient les cambrioler en toute impunité pendant leurs heures de travail.

Confronté à ces hantises récurrentes, Paul se mettait souvent à rêver des actes libérateurs qu'il pourrait accomplir pour desserrer le terrifiant étau de la sollicitude étatique et fiscale.

L'une de ses fantaisies récurrentes de conduisait souvent dans l'Amérique hispanophone, à l'époque des héroïques guerres d'indépendance contre le royaume d'Espagne. Il s'était ainsi rêvé, tour à tour, en une sorte de Zorro mexicain, luttant, dans une lointaine campagne, contre l'avidé percepteur espagnol et l'inepte chef de la gendarmerie locale, pour restituer aux petits propriétaires créoles, aux veuves éplorées, à aux communautés d'indiens misérables, l'argent dont ils avaient été spoliés par le

fisc. Ou bien il se voyait en lieutenant de Bolivar, luttant pour l'indépendance du Vénézuéla et de la Colombie. Ou bien un fils d'un riche propriétaire de champs de canne à sucre de l'est cubain, affranchissant ses esclaves et prenant avec eux les armes pour obtenir l'indépendance du pays.

Quel que soit le cadre historique, la trame et les personnages de l'histoire étaient toujours à près les mêmes : l'oppression espagnole était incarnée par les caractères, odieux, lâches ou corrompus, du percepteur de de l'officier de lanciers ; leur oppression s'exerçait particulièrement une sur jolie blonde du nom de Marisa, fille ou veuve d'un petit propriétaire de la région, et si écrasée d'impôts qu'elle allait être obligée de vendre son hacienda pour payer le fisc. Quant aux héros masculin, Pablo, fils d'un grand propriétaire de la région et secrètement amoureux de Marisa, il prenait les armes pour lutter contre la tyrannie et l'avidité des oppresseurs. Combattant avec honneur et courage, n'utilisant que des moyens loyaux, il parvenait finalement, après bien des souffrance et des mésaventures, à faire triompher sa juste cause, à libérer son pays du joug espagnol, à sauver la famille de Marisa de la ruine et, bien entendu, à conquérir le cœur de celle-ci.

Bien qu'il passât d'agréables moments à se conter ces histoires, celles-ci ne lui faisaient pas éprouver la même fascination visionnaire que par exemple, ses contes napoléoniens ou des nouvelles ayant pour toile de fond la naissance du tango dans l'arrabal portègne. L'épopée napoléonienne, l'univers du tango avaient en effet constitué pour lui, à différentes époques de sa vie, des sources inépuisables de rêve de passion, nourries par des lectures, des voyages et des amitiés. Il s'était tant identifié à ces univers, il en connaissait si parfaitement tous les détails concrets, qu'il n'avait aucune peine à rentrer dans la peau de l'un des personnages qui les avaient peuplés, coutumes, langues et costumes compris. Et en plus, il y prenait un infini plaisir, poursuivant ainsi un rêve d'enfance ou de jeunesse. Le Mexique, par contre, parlait peu à son imagination. Il n'avait jamais voyagé au Vénézuéla ou en Colombie. Il était de plus saisi d'un vague malaise en pensant que les indépendances ainsi obtenues par des luttes héroïques avaient souvent donné naissance à des dictatures sanglantes et corrompues dans lesquelles les personnages qu'il incarnait avaient nécessairement du jouer un rôle plus ou moins coupable.

Dans ces conditions, ces histoires de guerrilleros et de libertadores amoureux d'une belle hacendera ne le satisfaisaient qu'à moitié. Plus exactement, elles ne lui permettaient pas de compenser aussi aisément que d'autres, par les débordements de son imagination fertile les déboires qu'il éprouvait dans sa vie réelle. Et après quelques minutes de rêverie, son histoire se dissipait devant lui comme un nuage trop léger, alors que dans le cas de ses fantasmes les plus violents, il lui arrivait d'entrer dans un rêve hallucinée dont seul un brutal stimulus extérieur l'obligeait à sortir.

Il lui fallait donc trouver autre chose.

La crise des « gilets jaunes » lui avait ainsi fournit matière à quelques rêveries-romantico-héroïques. Comme eux, il s'imaginait brandissant des drapeaux français en chantant la marseillaise sur une barricade au Champs-Élysées, marchant sur l'Assemblée nationale pour réclamer que les droits du peuple cessent d'être bafoués. Comme eux, il voulait mettre un frein à la spoliation fiscale et à l'oppression étatico-policière dont il s'estimait victime. Et bien sûr, Il nouait à cette occasion une belle idylle amoureuse avec une belle manifestante, ressemblant comme deux gouttes d'eau à sa voisine Maryse.

Mais, là encore, le scénario tournait court assez rapidement. Paul était en fait profondément légaliste, attaché aux institutions aux procédures démocratiques, même si la dérive totalitaire de l'Etat français le choquait et l'effrayait. L'hétérogénéité du mouvement, son infiltration rapide par des éléments violents et extrémistes, le caractère désordonné de ses revendications et de ses slogans - dont certains, à caractère antisémite, lui déplaisaient particulièrement - et d'autre menaçaient ses intérêts par une revendication outrancière d'égalité -les tentatives de récupération dont il faisait l'objet par des partis populistes au discours souvent très éloigné de ses convictions, firent qu'il cessa rapidement d'exercer sa fascination sur l'esprit enfiévré de notre héros de banlieue.

Il ne restait donc plus celui-ci qu'un seul rêve insurrectionnel. C'était un rêve puissant, très enivrant, mais auquel il manquait cependant un élément majeur : une issue heureuse. Car ce rêve se déroulait dans un monde cauchemardesque de science-fiction où la mise en œuvre de terrifiantes technologies de contrôle avait tout simplement détruit la liberté humaine, vouant accessoirement à un échec quasi-certain toute tentative de soulèvement visant à restaurer celle-ci.

L'histoire pouvait prendre plusieurs formes. Dans l'une d'entre elles, Paul, devenu un résistant anti-totalitaire, assassinait dans la rue d'un pays imaginaire, soumis à une impitoyable dictature numérique un chef de la police ou un potentat local portant une responsabilité particulièrement lourde dans la destruction des libertés. Après l'avoir discrètement surveillé pendant plusieurs mois et repéré toutes ses habitudes, il passait à l'action alors que sa victime rentrait chez lui sans escorte. Il se glissait alors derrière lui et l'abattait de plusieurs coups de pistolet à silencieux, avant de s'enfuir à pieds dans la rue déserte.

Mais l'histoire qu'il se racontait ne s'arrêtait pas là. Elle se focalisait au contraire sur la longue traque du meurtrier, mise en œuvre en utilisant tous les recours de la police scientifique des outils de surveillance et de contrôle existants. Paul passait alors en revue tous les manières dont il pouvait se faire prendre et les contre-mesures qu'il pouvait envisager pour l'éviter. Se procurer un revolver, par exemple, laisserait des traces sur internet, ou exposait au risque d'une dénonciation par des indicateurs. Des caméras de surveillance pouvaient le pister durant sa fuite, des chiens policiers renifler son parcours à la trace. Son téléphone portable pouvait berner de manière inopportune. Toute recherche sur google concernant l'avancement de l'enquête pouvait le trahir, sans même mentionner d'éventuels échanges par e-mail ou par téléphone avec ses complices.

Paul imaginait alors toutes les mesures de prudence qu'il pourrait déployer pour passer au travers des mailles de l'enquête. Il pouvait se procurer l'arme à l'étranger, dans des pays voisin exposés à une anarchie chronique, puis la ramener discrètement vers le lieu de l'attentat par de petites routes de campagne peu contrôlées, bien cachée au fond de sa voiture. Il pouvait mettre hors-jeu les caméras de reconnaissance faciale en portant un masque, un foulard, une perruque, un maquillage. Il pouvait brouiller ses pistes en semant du poivre, en trempant ses chaussures dans un caniveau, en rentrant dans une bouche de métro très fréquenté, en montant dans la voiture ou la moto d'un complice. Et bien sûr, pas question de la moindre communication téléphonique, moindre portable branché, de la moindre recherche ciblée sur internet.

Mais, en y réfléchissant, il s'apercevait que ces précautions apparemment très strictes pouvaient s'avérer bien trop simplettes pour dérouter des outils de surveillance et de contrôle plus évolués. A

quoi serviraient ses naïfs déguisements, dont il devrait bien à un moment ou à un autre se défaire, si toutes les rues de la ville étaient quadrillées par un dense système de surveillance vidéo, muni de technologies de reconnaissance faciale ? Était-il absolument sûr de ne laisser aucune trace d'ADN sur les lieux de l'attentat, même en utilisant gants en plastique et outils de stérilisation pour réduire ce risque ? Sa longue surveillance de sa victime, dans les jours et les semaines précédant l'attentat, ne l'exposaient-elle pas au risque d'être rapidement démasqué à travers une exploitation massive des archives vidéos du quartier proche de la scène de crime ? Et il arrivait à cette conclusion quelque peu déprimante qu'avec les outils de surveillance technologique, la vieille résistance à la grand-papa devenait presque aussi désuète qu'un charge de guerriers zoulous devant des mitrailleuses anglaise ou que le combat désespéré d'une bête fauve contre une horde de chasseurs armés de fusil à lunette. Bred, si un Etat voulait vraiment mettre en place une dictature, il disposait désormais de la panoplie des outils technologiques lui permettant de faire face victorieusement à toute révolte populaire.

Alors, que restait-il à l'homme désarmé, réduit au rôle d'animal traqué face aux forces combinées du Moloch étatique et de l'intelligence artificielle ? Peut-être faire sécession, partir loin de cet univers totalitaire, hyper-contrôlé, pour se réfugier dans un dernier coin de nature hors d'atteinte des réseaux numériques, au cœur d'une forêt profonde, au flanc d'une montagne inaccessible. C'était le rêve ultime de Paul. Pourquoi au juste s'était-il caché dans cette cabane ou cette vieille ferme délabrée avec Maryse ? Pour échapper à un énième contrôle fiscal, à une énième augmentation de la taxe foncière, à une énième émeute urbaine, à une énième amende punissant abusivement un acte normal de l'existence, comme se garer 5 minutes en double-file pour aller faire une course urgente ? Pour préparer, loin de tout contrôle, un nouvel acte de résistance contre l'oppression totalitaire de l'Etat ?

Mais très vite, cet ultime rêve de Paul se vidait de son contenu comme une baudruche trouée. Il n'existerait bientôt plus en France d'espace inaccessible aux réseaux mobiles, à mesure que la G4 recouvrirait les dernières régions reculées des Alpes ou du Massif central. Et de toutes manières, il y avait aussi les drones, l'observation par satellite, pour les débusquer. Et même au fond de la Lozère, il faudrait tout de même payer une taxe foncière... Alors, où fuir pour avoir enfin la paix ? Dans un pays arriéré sans surveillance vidéo ? Dans l'Altaï ou la Kolyma en Sibérie ? Dans le Kamchatka ? Dans les montagnes Tarvagatai de Mongolie ? Ou bien l'être humain était-il désormais destiné à ne plus vivre que comme un semi-prisonnier, travaillant pour l'Etat-Moloch sous la surveillance de dispositifs électroniques, dans une planète retrécie, réduite à l'état de pourvoyeuse de ressources naturelles alimentant le système marchand globalisé jusqu'à épuisement total des ressources ?

- *Paul, Alice est là depuis 5 minutes !!! Qu'est-ce que tu attends pour sortir la voiture ?*

C'était sa femme, Hélène, qui le prévenait que, comme tous les matins, leur voisine Alice venait pour se faire covoturer vers la Défense, où elle travaillait comme Paul dans une des grandes tours de l'esplanade.

- *Oui, oui, j'arrive, je finis de sortir les poubelles et je suis là tout de suite !!!!*

*(A suivre)*



Chapitre 3 : Rêves invouables

Comme tous les matins, Paul prit sa voiture pour se rendre, avec sa passagère Aline, à son bureau de la Défense. A l'itinéraire plus rapide de la N 14 et de la A14, passant par la forêt de Sant-Germain-Laye et Carrière-Sur Seine, il préférait celui de la A15 et de la AB6 passant par Argenteuil et Colombes, qui avait l'avantage d'être gratuit et sans péages. Mais gare aux ralentissements au niveau du viaduc de Gennevilliers et des quais de Seine de Colombes, qui pouvaient certains jours, pour peu que l'on n'ait pas réussi à éviter les heures de pointe, transformer un banal déplacement de 40 minutes en un interminable chemin de croix de plus d'une heure et demi. Comme ce mardi matin, où Paul dut attendre près d'une heure, au niveau du tunnel de Nanterre à la Défense, que soient dégagés deux voitures victimes d'un accident, obligeant les autres véhicules à les dépasser sur une seule file.

Coincé dans sa Renault Clio, agacé de devoir décaler plusieurs rendez-vous de la matinée, Paul pestait contre cette vie stupide de banlieusard, contraint de se lever aux aurores pour gaspiller dans les encombrements les meilleurs moments de fraîcheur de sa matinée, avant d'achever de perdre le soir, dans le pénible déplacement du retour, ce que sa journée de travail lui avait laissé d'énergie. Bien que ne passant pas ce jour-là par Paris, sa rage se focalisait tout particulièrement sur la politique anti-automobile de la Maire de Paris, Anne Hidalgo, qui semblait prendre un malin plaisir à compliquer la vie des pauvres conducteurs. C'étaient des voies parisiennes sur berge fermées ; c'étaient des aménagements systématiques sur les grands axes, visant à réduire le nombre de files accessibles aux automobiles au profit des bus, des vélos et des piétons, et conduisant à transformer des axes de circulation autrefois fluides en goulets d'étranglement cauchemaresques ; c'étaient des travaux interminables qui créaient pendant des mois, voire pendant des années, des points de congestion inutiles ; c'étaient des rues barrées, piétonnisées ou mises en sens unique qui obligeaient à des détournements d'itinéraires compliqués et coûteux en temps ; et bien sûr, c'étaient des verbalisations souvent arbitraires et injustifiées, octroyées par des systèmes de vidéosurveillance automatiques contre lesquels il était presque impossible de faire valoir un recours, tant les méandres administratifs pour le faire étaient compliqués et rebutants. On pouvait parfois passer des heures, suspendu au téléphone, avant de s'entendre répondre enfin... qu'il fallait rappeler plus tard un composer un autre numéro...

Et tout était à l'avenant : au-delà de quelques bonnes paroles médiatisées sur la solidarité, la justice, ou la démocratie, la réalité quotidienne du pouvoir c'était l'arbitraire des décisions, l'absurdité des politiques, des administrations kafkaïennes, des amendes injustifiées, des impôts sans cesse croissants...

Et si ce sentiment de plus en plus insupportable d'oppression, d'arbitraire, de harcèlement institutionnel, n'avait tarauté Paul qu'en tant qu'automobiliste !!! Mais il avait tant d'autres petits sujets d'amertume et de révolte !!! C'étaient les impôts qui n'arrêtaient pas, quoique prétende le gouvernement, d'augmenter ; c'étaient les amendes qui se multipliaient sous toutes sortes de prétextes, un mégot jeté par terre, un mot inapproprié adressé à une femme dans la rue, un moment de tendresse avec une prostituée, que sais-je encore !!! Paul avait parfois l'impression d'être réduit par cet Etat prédateur, aux mains d'une petite caste de politiciens affairés à étendre chaque jour un peu davantage, sous toutes sortes de prétextes utopiques, au statut d'esclave corvéable et imposable à merci. Et gare à la moindre manifestation de révolte un peu affirmée devant cette situation de fait intolérable !! Cela pouvait lui valoir une arrestation, une inculpation et une condamnation pour

participation à une manifestation interdite, des insultes, des menaces ou des voies de faits qui n'étaient au fond que la légitime manifestation de sa révolte devant l'arbitraire de l'Etat-Moloch.

Oh !! Comme parfois il aurait voulu partir loin de cette France où il sentait chaque jour un peu plus se raréfier l'air de la liberté !!! Comme il aurait voulu partir de ce Paris qu'il avait tant aimé autrefois, et où il se sentait chaque jour un peu plus épié, contrôlé, réprimé !!! Comme il aurait voulu se retrouver loin d'ici, dans un pays tranquille, un peu arriéré si possible, sans vidéosurveillance généralisée, sans portes digicodées, avec des relations de voisinage chaleureuses, un coût de la vie pas trop élevé et des impôts raisonnables, et où la police, dépourvue de moyens technique de pointe et de toutes manières peu motivée pour effectuer son travail de répression du fait de la faiblesse de ses salaires, lui aurait laissé une paix royale. Il se serait installé là, dans une petite villa bon marché, à deux pas de la mer ou avec vue sur les collines, et aurait mené une vie tranquille, entre l'écriture de son roman, quelques moments de farniente à la plage, un mojito dégusté sur la terrasse avant le diner, et d'agréables soirées de danse dans les night-clubs et les milongas du coin.

Et puis, bien sûr, il y aurait eu des femmes : des femmes attirées à la fois par l'exotisme de ses origines, par sa gentillesse et ses prévenances et, pourquoi le nier, par le niveau élevé de son pouvoir d'achat tiré de ses revenus français, encore dopé par un taux de change particulièrement favorable. Jeunes et moins jeunes, femmes de ménage ou médecins, elles auraient été nombreuses à lui signifier leur disponibilité, n'attendant de lui qu'un signe pour s'installer, avec armes et bagages, dans sa villa et dans son lit, avides de partager avec lui les plaisirs d'un mode de vie à leurs yeux privilégié.

(Partie du texte non reproduite)

Ces petits rêves au fond inoffensifs permettaient à Paul d'affronter la grisaille de son existence sexuelle, en fait totalement dépourvue de variété et de fantaisie, et qui constituait dans les faits pour lui un grand motif de frustration.

Mais l'encombrement du tunnel de Nanterre s'était résorbé, et Paul pourrait bientôt arriver à son bureau pour commencer une nouvelle journée de travail, semblable aux milliers d'autres de son existence.

Mais ce qui lui faisait quand même plaisir, c'est qu'il allait pouvoir retrouver sa gentille secrétaire, Sylvie.

(A suivre)

CHE

PAPUSA

OI!...

TANGO  
CALEDO

Chapitre 4 : La copera et le chanteur

G. H. MATOS RODRIGUEZ



EDICIONES  
DEL  
MUSEO  
DE  
ARTES  
DE  
CUBA

1980

Comme tous les matins, Paul arriva une bonne demi-heure en retard à son travail. Il sortit nerveusement de l'ascenseur, en essayant de se faire aussi discret que possible en passant devant le bureau de son directeur, et rentra furtivement dans le sien, qu'il partageait avec un collègue ronchon en fin de carrière. Il eut à peine le temps de lui dire bonjour, de suspendre à la volée son anorak au porte-manteau, de s'asseoir à son bureau et d'allumer son ordinateur en prenant l'air affairé d'un cadre en pleine concentration, que la tête de son directeur, Jean Grassi, apparut dans l'encadrement de la porte. Se dirigeant rapidement vers lui, l'air à la fois courroucé et affairé, il lui dit :

- *Ah !!! Paul, cela fait bien vingt minutes que je vous attends. Où en est la note sur la stratégie de développement des réseaux de communication intelligents en milieu péri-urbain que vous m'aviez promise pour hier ? Vous savez bien pourtant que Duval doit la présenter en comité directeur lundi prochain et qu'il l'attend sur son bureau au plus tard jeudi soir.*

Claude Duval était le directeur-adjoint du marketing de la branche « clients particuliers » de la direction « réseaux » de la grande entreprise de télécommunications où travaillait Paul, Euronumériques. Et Jean Grassi, qui rêvait d'accéder à un poste de chef de département dans la même direction, était aux petits soins pour celui-ci, dont dépendait sa propre promotion. Il faisait donc suer sang et eau ses propres subordonnés pour bombarder son chef de notes et de rapports en général parfaitement inutiles, et essentiellement destinées à faire valoir auprès de lui ses qualités supposément éminentes. D'un naturel brouillon et hésitant, il leur faisait parfois réécrire ces textes des dizaines de fois, au gré des observations faites entre deux portes par d'autres grosses huiles de la direction, au demeurant fort nombreuses. Celles-ci prenaient rarement la peine de lire à fond cette littérature de bureau indigeste, et se contentaient dans leurs commentaires de faire écho aux modes managériales du moment, qui bien souvent n'avaient rien à voir avec le thème initial du rapport. Jean Grassi, après avoir recueilli comme une manne céleste ces commentaires plus ou moins hors sujet, se précipitait alors en hâte dans le bureau de l'un ou l'autre de ses collaborateurs pour les sommer d'introduire incessamment ce qu'il en avait compris – c'est-à-dire en général pas grand-chose – dans une nouvelle version du rapport. Celui-ci, né d'une idée en général oiseuse, mais simple et tenant initialement en quelques paragraphes, prenait alors progressivement de l'ampleur, pour se transformer en une sorte de monstrueuse usine à gaz de plusieurs dizaines voire centaines de pages, visant à apporter à l'organisation commerciale d'Euronumerics des améliorations radicales, et dont la seule et unique destinée serait d'être présentée un lundi matin en comité directeur par le directeur adjoint, pour ensuite sombrer dans un éternel oubli après que Jean Grassi ait reçu quelques compliments de sa hiérarchie pour la qualité du travail accompli. Ce qui le comblait de bonheur une fois par mois environ, le rendant agréable et souriant pour le reste de la journée – non sans qu'il ait fait cependant remarquer à ses collaborateurs excédés la présence de quelques coquilles inacceptables dans la 27<sup>ème</sup> et ultime version de leur texte.

Tous les autres jours du mois étaient cependant consacrés à la rédaction stressante d'un autre rapport, conduisant Jean Grassi à faire peser sur ses collaborateurs une pression teintée d'une agressivité d'autant plus forte que, ne sachant pas très bien ce qu'il voulait dire, il n'y parvenait évidemment pas, et faisait retomber sur leur pauvre tête la responsabilité de son échec programmé.

- *Je vous avais demandé d'introduire au troisième chapitre les remarques de Dufour sur les perspectives du Big Data en milieu rural. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?*
- *Mais on a déjà ajouté l'encadré de Guibert sur le même sujet au chapitre 2.*
- *Non, dans le chapitre 2, on parle du libre accès des municipalités aux données de réseau. Ce n'est pas la même chose. Il faut absolument réécrire le chapitre 3.*
- *Mais on a déjà réécrit 8 fois en 12 jours. Pourquoi ne pas attendre les remarques de Stéphane et de la direction « clients publics » avant de tout boucler ? ça éviterait de rajouter encore une version en urgence d'ici lundi.*
- *Non, non, il faut absolument que je montre à Duval la nouvelle version avec les observations de Dufour avant ce soir. Je compte sur vous !!*
- *Bon, je vous donnerai ça vers 16 heures.*
- *Non, 16 heures, c'est trop tard, il me la faut à 14 heures au plus tard.*
- *14 heures, c'est court, c'est un gros boulot, disons 15 heures.*
- *Bon, 15 heures dernier délai, mais sans faute, hein ? c'est très très important. Et d'ailleurs, je ne suis pas particulièrement à cheval sur les horaires, mais je vous fais quand même remarquer que si vous étiez arrivé à l'heure ce matin, on ne serait pas sous pression comme ça.*
- *Oui, oui, je m'y mets, dit Paul d'un ton gêné.*
- *Ah, oui, n'oubliez pas aussi de changer l'orientation des tableaux du chapitre 4 qui débordent un peu du cadre.*
- *Bon, d'accord, mais ça va encore rallonger les choses.*
- *Ecoutez, débrouillez-vous, c'est votre job, hein !! Quand je vous charge d'un dossier, il faut l'instruire à fond et sans délais !!*

Paul ne répondit rien à cette dernière pique. De toute manière, qu'il instruisse ou non les dossiers à fond, il en était toujours quitte pour un petit mot désagréable à la fin pendant que son patron recueillait les éloges de ses propres supérieurs. Alors, la meilleure stratégie était d'en faire le moins possible le plus vite possible et le plus tard possible. Son chef une fois sorti du bureau, il se replongea donc rageusement dans son ordinateur pour consulter ses messages sur Facebook.

Paul était en fait un virtuose de la rédaction de ce type de rapports. Il lui faudrait moins de trente minutes pour tout boucler, même en tenant compte de la nouvelle mise en page des tableaux. Il n'y mettait aucune mauvaise volonté, mais il savait par expérience que s'il terminait trop tôt son travail, il s'exposait avec une quasi-certitude à de nouvelles corrections, parfaitement inutiles, de dernière minute. Mieux valait donc attendre le dernier moment pour rendre la **nouvelle version demandée par son patron, de manière à ce que celui-ci n'ait pas le temps de revenir** vers lui afin de la communiquer à son supérieur. Il avait promis le texte pour 15 heures, il le livrerait donc à 15h30, ce qui supposait de commencer à travailler à 14h50. Il lui restait donc encore 5 heures pour se livrer à quelques tâches véritablement utiles.

Au bout d'une demi-heure il sortit prendre un café dans la salle de repos. En passant devant le bureau de son patron, il vit que Jean Grassi était en vive conversation avec sa secrétaire Sylvie. Cette jolie brunette aux longues nattes et aux beaux yeux verts pleins de rêve, sympathique et vive, était arrivée quelques mois auparavant dans la direction où elle enchaînait depuis lors les petits contrats en intérim. Depuis quelques années, la politique de l'entreprise en matière de ressources humaines se résumait en effet, d'une part à réduire au maximum la part des contrats à durée indéterminée, et d'autre part à dégraisser au maximum les effectifs, tout particulièrement ceux des services centraux. L'une des conséquences les plus notables – encore aggravée par la généralisation de l'ordinateur personnel avec leurs logiciels de traitement de texte – en était la disparition progressive, dans toutes les équipes, de la figure autrefois très répandue de la secrétaire sténodactylographe, dont les postes étaient peu à peu supprimés dans les organigrammes. Pour palier transitoirement à ce phénomène, et pour ménager la susceptibilité des cadres supérieurs de la vieille génération, qui ne se résignaient pas à la perte de statut que représentait la disparition de leur secrétaire et qui auraient été bien en peine de rédiger par eux-mêmes leur courrier et leurs notes, on embauchait donc des secrétaires intérimaires, dans une incessante succession de contrats de courte durée.

C'est ainsi que Sylvie, après plusieurs autres secrétaires de passage, se retrouvait depuis quelques mois secrétaire en titre de Jean Grassi, ce qui n'était pas une sinécure. Ce petit homme, au demeurant élégant et raffiné, faisait en effet un peu penser par son comportement aux personnages à double visage incarnés à l'écran par Louis de Funès : serviable jusqu'à l'obséquiosité vis-à-vis de ses supérieurs et plus généralement de tous ceux qui auraient pu l'aider à sortir du placard de fin de carrière dans lequel il avait été relégué, il

pouvait au contraire se comporter de manière arbitraire, cassante et même méprisante vis-à-vis de ses subordonnés. De plus, même s'il animait avec beaucoup de dynamisme et d'intelligence le réseau européens des conseillers commerciaux « fibre optique », organisant avec pour eux avec succès de très intéressantes réunions d'échange et d'information qui lui valait auprès d'eux une certaine popularité, il avait aussi tendance à lancer toutes sortes d'initiatives managériales baroques destinée selon lui à parfaire l'organisation du réseau, qui se traduisait pour ses collaborateurs par un harassant travail de rédaction de notes et de rapports. Des textes remis 20 fois sur l'ouvrage de manière à la fois frénétique et désordonnée avant d'être présentés à l'un des 20 comités directeurs qui donnaient vie au chaos bureaucratique de la direction, avant d'aller finir, après un délai de latence plus ou moins long, leurs jours au fond d'un placard. Dans le meilleur des cas, ces recommandations n'étaient suivies d'aucun effet, et la mise aux archives était alors immédiate. Dans le pire des cas, certaines recommandations étaient mises en application, et il en résultait alors pour toutes les équipes un surcroît transitoire de travail bureaucratique, sous forme de rédaction de notes et d'organisation de réunions liées à la nouvelle thématique, avant qu'au bout d'un an ou deux la poussière ne retombe sur ce dispositif, poussé dans l'oubli par une nouvelle innovation managériale parasitant à son tour le travail des équipes par son caractère de fausse bonne idée.

Le résultat c'est que la popularité de Jean Grassi auprès de ses pairs et de certains de ses supérieurs hiérarchiques n'avait d'égal que l'exaspération hostile qu'il suscitait auprès de sa propre équipe, et notamment de ses membres les plus chevronnés. Leur vindicte était d'autant plus vive qu'ils étaient eux-mêmes des cadres supérieurs placardisés, secrètement blessés d'avoir été rétrogradés du rang de responsables influents à celui de grouillots houspillés par un chef au comportement un peu ridicule et au pouvoir plus qu'incertain. Il régnait donc dans l'équipe de Jean Grassi un climat exécrationnel, où la hargne du petit chef ne faisait qu'alimenter le ressentiment et la mauvaise volonté de ses subordonnés, ceci provoquant en retour chez leur patron une attitude inquisitrice à la limite parfois du harcèlement.

Mais si les vieux cadres protégés par leur statut dans l'entreprise donnaient beaucoup de fil à retordre à Jean Grassi, il n'en était pas de même pour les jeunes secrétaires en contrat précaire, sur lesquels celui-ci pouvait déverser toute sa bile et ses frustrations sans avoir à craindre de réactions trop violentes de leur part. De plus, le machisme latent de cet homme d'un certain âge s'accommodait aisément d'une situation où il pouvait exercer sa domination et son arbitraire sur des femmes.

Bref, Jean Grassi avait une fâcheuse tendance à se comporter de manière très désagréable avec ses secrétaires intérimaires de passage. Et pour peu que celles-ci n'aient pas la force psychologique de lui résister, il pouvait même se transformer en un tyran odieux.

Et c'était justement ce qu'il était en train de faire avec la charmante et vulnérable Sylvie. Il avait en effet pris la mauvaise habitude de la houspiller en permanence, sous toutes sortes de prétextes en général mauvais. Avait-elle le malheur d'arriver 5 minutes en retard le matin ? Il la guettait depuis son bureau, tournant comme un lion en cage, pour ensuite se précipiter sur elle à son arrivée et la réprimander pour son retard. Rendait-elle une note dactylographiée née du pénible décryptage de son écriture raturée ? Il ne manquait jamais de lui reprocher, en termes acerbes et parfois insultants, ses inévitables erreurs de transcription :

- *Enfin, Sylvie, écrire « les réseaux numériques doivent être enveloppés dans les régions semi-rurales », ça n'a aucun sens. Il faut écrire « développés », pas « enveloppés ». Des fois, je me demande un peu ce que vous avez dans la tête...*
- *Mais vous aviez écrit « enveloppés ».*
- *Mais voyons, ma petite, je n'aurais jamais écrit une idiotie pareille. Il faut vraiment être sotté... Si vous avez un doute, venez me voir...*
- *Oui, mais vous m'aviez dit que la note était urgente, et vous étiez en réunion avec monsieur Duval...*
- *Oui, eh bien, vous auriez pu aller demander à Paul ou à François. Bon, allez faire les corrections, et n'oubliez pas de surligner en rouge tous les noms de communes, c'est très important. Et ramenez-moi le texte d'ici un quart d'heures, je dois absolument le montrer à Duval avant le déjeuner.*
- *Mais, monsieur, ça va prendre du temps de surligner tous les noms de communes en rouge. Il faut relire tout le texte pour ça.*
- *Mais, enfin ma petite, vous n'avez qu'à utiliser une fonction automatique, ça se fera tout seul.*

En fait, Jean Grassi ne comprenait rien à la bureautique et au traitement de texte. D'ailleurs, il ne comprenait rien non plus au développement des réseaux numériques en zone rurale, mais cela se voyait moins, parce qu'il répétait dans ses notes les idées à la mode chez ses supérieurs, qui auraient donc trouvé que ses écrits étaient de grande qualité s'ils avaient pris le temps de les lire. Mais ils étaient eux-mêmes trop absorbés pour cela par les réunions de toute sorte auxquels ils assistaient avec leurs propres supérieurs, dont dépendait leur nomination tant convoitée à un poste plus élevé.

Moyennant quoi, la pauvre Sylvie sortait souvent très déprimée et au bord des larmes de ses éprouvantes réunions avec son patron, dont dépendait le renouvellement de son contrat

d'intérim pour le mois prochain, et dont elle devait donc supporter avec constance l'agressivité et les harcèlements continuels. Jean en avait usées plus d'une, de ces secrétaires de passage, subitement parties après un ultime reproche injustifié, un ultime mot déplacé, et une ultime crise de larmes. L'une partait sans prévenir, l'autre se mettait en congés maladie, la troisième voyait son contrat non renouvelé après s'être rebellée et avoir dit son fait à son tourmenteur.

Mais Sylvie était une victime patiente et résignée. Elle ne se mettait pas en congés maladie sur un coup de tête. Elle ne répondait jamais aux avanies de son patron. Elle s'appliquait à respecter à la lettre ses instructions souvent arbitraires. Elle ne démissionna pas sans préavis. Simplement, quand Paul passait dans son bureau pour lui amener un petit travail à faire, il la trouvait souvent défaite et démoralisée. Et comme c'était un gentil garçon, elle se confiait souvent à lui :

- *Il a encore été désagréable avec moi ce matin. Pourtant, je lui avais rendu la note dans les délais.*
- *Qu'est-ce qu'il ta dit, encore ??*
- *Ben, que j'étais bête, que je ne savais pas travailler.*
- *Mais c'était pourquoi ?*
- *J'avais laissé des fautes dans le texte. Mais forcément, à force de le réécrire tout le temps, on ne sait pas plus ce qu'on tape.*
- *Il est vraiment insupportable, ce type. Avec nous, il essaye faire pareil. Mais nous on peut se défendre, alors que toi ...*
- *François m'a dit qu'avec la précédente, c'était encore pire. Même qu'elle était partie en claquant la porte.*
- *Tu veux qu'on aille voir les délégués du personnel ensemble pour parler de ça ? Tu sais, le harcèlement, c'est puni maintenant.*
- *Oui, mais si je fais ça, j'ai peur qu'il ne renouvelle pas mon contrat dans un mois.*

*Elle était maintenant au bord des larmes.*

- *Ecoute, si tu as encore des problèmes avec lui, on est là, François et moi. On est de ton côté, on te défendra.*

- *Merci, c'est gentil, ça va aller*, dit Sylvie qui visiblement n'en menait pas large.

Le déjeuner, pris en commun avec son collègue François, fut presque entièrement consacré à médire de leur chef commun et à évoquer les moyens de limiter sa malfaisance. Puis François, prenant une demi-journée de congés, rentra chez lui l'après-midi, laissant Paul remonter seul dans leur bureau partagé. Il s'assit pesamment à son poste, l'estomac un peu alourdi par la cuisse de poulet à la crème, suivie d'un large assortiment de fromage et d'une tarte tatin, qui avaient constitué son repas. Avant de commencer son travail, il se remémora les événements de la matinée.

Quelle sale ordure, vraiment, ce patron !!! C'était vraiment dégoûtant de profiter ainsi de la faiblesse des gens pour les exploiter de cette manière !!! Pour qui il se prenait, ce vieux Giano !!! Sous prétexte qu'il donnait du travail aux filles pauvres du barrio, il se permettait de les exploiter de façon éhontée dans son atelier de couture !! Tout de même, payer 10 centavos le corsage et 15 centavos la chemise de percale, avec toutes les heures de travail que cela représentait, c'était vraiment se moquer de la tête des gens !!! Et encore heureux s'il ne réduisait pas le prix ou même refusait carrément le vêtement sous le prétexte d'une couture mal faite !!! Combien de fois Pablo avait-il ainsi vu revenir sa cousine Silvia en larmes au conventillo, rapportant moitié moins d'argent que sa paie hebdomadaire ordinaire, dûment amputée d'amendes infligées de manière complètement injuste par la chef d'atelier !! Et pas moyen de discuter, de contester : au moindre signe de résistance, et c'était la porte, et avec elle la perte du maigre salaire dont parfois dépendait la survie d'une famille entière !!!

Le cœur empli de rage et de révolte, Pablo saisit sa guitare et descendit dans la cour du conventillo pour chanter quelques chansons. Jouer de la musique lui permettait d'oublier sa peine, et, comme il avait une jolie voix, les voisins et surtout les jeunes voisines ne manquaient jamais, au bout de quelques instants, de se regrouper autour de lui pour l'entendre égrener son répertoire d'airs italiens et de tangos argentins. C'était la grande consolation de sa vie, qui lui permettait d'oublier les frustrations de son existence d'ouvrier maçon promis à un avenir de pauvreté sans issue.

Car la population qui s'entassait dans ces bâtisses insalubres, bâties à la va-vite dans les faubourgs du sud de ville pour loger les vagues massives d'immigrants italiens qui débarquaient régulièrement, depuis une quarantaine d'années, dans le port de Buenos Aires, n'avait que peu d'espoir de sortir un jour de la misère. Chassées par la faim et des villages de Lombardie et des Pouilles, attirée en Argentine par l'espérance d'une vie meilleure, ces populations composées en majorité de jeunes hommes n'avaient en général trouvé là que d'autres motifs de déception : un travail rare et mal payé, une solitude affective due au faible nombre de jeunes femmes... Et, pour ceux qui parvenaient tout de même à se marier, une vie misérable dans une chambre sordide, étouffante l'été et mal chauffée l'hiver au poêle à

kérosène, où un réchaud branlant posé dans un coin tenant lieu de cuisine, où il fallait aller faire ses besoins dans les puantes latrines communes, où trois générations se côtoyaient dans une désolante promiscuité et où quatre malheureux robinets tenaient lieu dans la cour de salle de bains collective pour les 200 habitants des deux longues bâtisses de deux étages qui se faisaient face. Tout cela sans compter les incessants bruits nocturnes qui venaient troubler le mauvais sommeil des dormeurs dont les chambres n'étaient séparées que par de faibles cloisons, et le passage redouté du propriétaire qui venait une fois par semaine pour récolter l'argent des loyers, n'hésitant pas, avec si nécessaire l'aide de ses hommes de mains, à mettre à porte sans délais les familles insolubles.

Et pour le budget familial, c'était très simple : même en mettant bout à bout les salaires de manoeuvre du père, celui de maçon du fils aîné, le travail de lingère de la mère et l'argent que rapportait la fille de son atelier de confection où elle se crevait les yeux à coudre des ourlets 10 heures par jours, il restait à peine assez pour acheter, une fois payé le loyer et le kérosène pour l'éclairage, de quoi faire un pot-au-feu une fois par semaine et manger des pâtes le reste du temps. Et gare si par malheur, un des membres de la famille tombait malade : alors, c'était la banqueroute assurée, le loyer de la chambre qu'on n'arrivait plus à payer, les enfants trop mal habillés pour qu'on ose même les envoyer à l'école, le médecin prescrivant des médicaments trop chers pour qu'on puisse les acheter et sauver le père ... Il y avait bien les aumônes de la paroisse et des associations de bienfaisance, mais c'était trop peu, bien trop peu pour parvenir à surnager... Et le cycle maudit de la misère s'alimentait de lui-même...

Et puis, cette misère, elle ne se traduisait pas seulement par un mal-être du corps. Elle salissait aussi les âmes. Les mères de famille, usées par les privations et les déceptions de la vie, finissaient souvent par devenir méchantes et acariâtres, houspillant sans cesse leur pauvre mari. Les hommes, pour échapper aux criailleries des femmes et à l'ennui de leur chambre sordide, se réfugiaient au café où beaucoup d'eux entre eux semblaient peu à peu dans l'alcool. Les jeunes hommes étaient tentés de rejoindre la bande d'un taïta local pour aller commettre quelques mauvais coups chez les rupins, tandis que les filles rêvaient de rencontrer un riche bacan qui les entretiendrait dans une coquette bonbonnière du centre-ville. Bien entendu, tout cela se passait rarement comme prévu : les garçons finissaient en taule après une mauvaise bagarre au couteau tandis que les filles allaient se vendre au plus offrant dans les cafés de la Boca ou les cabarets de l'avenue Corrientes.

Mais la vie du conventillo avait aussi ses bons côtés, qui avaient nom solidarité, camaraderie, chaleur humaine. Comme ces bandes de gamins allant faire les quatre cents coups dans le terrain vague derrière l'atelier du ferronnier ; comme cette bonne assiette de choux au lard apportée par sa voisine au vieillard malade de la chambre d'à côté ; ou comme ces soirées à la belle étoile dans la cour du conventillo, autour d'une guitare, d'un bandonéon et d'un chanteur, où s'esquissaient entre les jeunes de timides idylles sous la surveillance attentive de leurs parents.

Pablo aimait ces gens qui lui ressemblaient : les parents étaient arrivés d'Italie, s'installant dans les faubourgs pauvres de la ville, Boedo, San Juan ou Pompeya. Les enfants, qui étaient nés là, tentaient tant bien que mal de se faire une place dans ce pays qui continuait à les traiter comme des citoyens de seconde zone, des « coccoliche » encore mal débarrassés des stigmates de leurs origines immigrées. Il aimait, les nuits d'été, soulager leur amertume de sa guitare et de sa voix. Il aimait les entendre reprendre en chœur les refrains de ses chansons. Il aimait les voir esquisser quelques pas de danse sur sa musique, y compris de ce tango autrefois honni dans ces milieux populaires très attachés à la morale religieuse et qui, peu à peu, cessait d'y être proscrit. Mais il n'aimait pas voir ses amis exploités par des patrons avides, ses cousines perverties par des richards sans scrupules. Il était révolté de voir leurs vies avilies, parfois brisées, par cette société dure et égoïste. Comme son copain d'enfance Emilio « patte folle », qui ne dessoûlait plus depuis qu'une mauvaise chute l'avait privé de son travail d'ouvrier-couvreur ; ou comme sa voisine Maria, disparue un beau jour du conventillo pour aller jouer les coperas dans un cabaret du centre, et qui depuis tentait de racheter sa honte en couvrant ses parents de cadeaux.

Et voilà maintenant que cette déchéance, cette pourriture, risquaient de salir l'une des personnes qu'il aimait le plus au monde !! Silvia, oui, Silvia, sa petite cousine adorée, avec ses jolies nattes noires encadrant son visage mutin, son petit nez retroussé, ses yeux verts qui semblaient considérer le spectacle du monde comme une perpétuelle source d'amusement. Ils avaient couru ensemble dans les coursives du conventillo quand ils étaient enfants. Plus tard, ils avaient poussé quelques aventures avec leur bande de copains au-delà des terrains vagues et des marais, jusqu'au commencement de la Pampa. Et puis, devenus adolescents, ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre : Pablo aimait les yeux et le rire de Silvia, celle-ci aimait la musique et la voix de Pablo. Ils s'étaient pris pas la main, il lui avait écrit quelques chansons qu'elle écoutait religieusement, ils avaient dansé ensemble dans la cour. Un jour même, ils s'étaient embrassés, et Silvia s'était vaguement promise à Pablo dès qu'il aurait une situation convenable. Parce que n'était pas avec son maigre salaire d'apprenti-maçon qu'il arriverait à lui acheter les jolies robes et les parfums français dont elle rêvait.

En attendant, ils trimaient dur tous les deux pour un salaire étriqué et incertain, lui sur ses chantiers de construction, elle dans l'atelier du vieux Giano. Et, depuis quelques temps, Pablo avait remarqué que le neveu du patron, Juan, tournait de plus en plus autour de Silvia. Il était vraiment agaçant, ce petit fifi à la gomina, quand il venait à l'atelier pour régler quelques affaires commerciales avec son oncle. D'abord, il commençait par arriver comme un fanfaron avec sa petite traction-avant Panhard-Levassor, une rareté pour l'époque !!! C'était presque tout le conventillo qui se pressait pour le voir passer sur le chemin de terre, lorsque le bruit du moteur annonçait de loin sa venue. Les femmes lui faisaient des signes de la main, les gamins suivaient sa voiture en criant de joie. Puis, il s'arrêtait dans un nuage de poussière, et sortait du véhicule pour saluer son oncle qui l'attendait à la porte de l'atelier. C'était presque

une caricature de compadrito, ce Juan, avec ses petites bottines à talons et à bouts pointus, ses pantalons aux pattes évasées, son gilet noir recouvrant une chemise de soie, sa longue écharpe nouée autour du cou, sa chevalière en or, sa petite moustache délicatement taillée, ses cheveux gominés, son chapeau mou à larges bords. Et le pire, c'est que tout le monde se laissait avoir par ce pitre : les enfants qu'il emmenait faire un tour dans son automobile, les ouvrières auxquelles il offrait des échantillons de parfum apportés du centre-ville, les hommes auxquels il payait des tournées dans les cafés et les almacén du coin... et jusqu'aux vieux et aux malades, auxquels il faisait apporter de temps à autres de petits cadeaux.

Ce n'était pas par une générosité désintéressée qu'il cultivait ainsi sa popularité dans le conventillo la Paloma. Ses grands-parents étaient arrivés là, quarante ans plus tôt de leur village du Piémont, aussi misérables que leurs congénères. Mais, plus habiles, plus entreprenants, plus durs à la tâche que les autres, ils avaient réussi, eux, à acquérir du bien. Comme le grand-père Lorenzo, qui avait ferré les chevaux de tous les gauchos venus de la pampa pour amener le bétail aux abattoirs tous proches, avant d'ouvrir un almacén où les pauvres gens du barrio venaient dépenser leur maigre salaire pour acheter de quoi survivre pour la semaine, quémandant à l'occasion un crédit lorsque l'argent venait à manquer. Comme son fils aîné Enrique, le moins honnête de la fratrie, qui avait fait fortune dans de louches affaires de viande en gros avariées à destination de l'Europe en guerre ; ou comme le cadet, Giano, qui avait ouvert à deux pas du conventillo un gros atelier de confection qui fournissait en corsets et en chemises la moitié des merceries de Palermo tout en donnant du travail – un travail mal payé, mais qui les aidait à nourrir leur famille – aux femmes de La Paloma... Bref, la famille Grassi était devenue, à force de travail et de dureté en affaire, celle « qui avait réussi », au point qu'Enrique était même allé habiter avec femmes et enfants dans le quartier chic de la Recoleta.

Le vieux Giano, par contre, était resté parmi les siens, pour veiller, après la mort de son père Lorenzo, sur les derniers jours de sa mère Virginia, qui pour rien au monde n'aurait quitté le conventillo de sa jeunesse, où elle avait trimé dur avec son mari pour faire de leurs enfants ce qu'ils étaient devenus. Et qui exerçait maintenant sur le conventillo une sorte de pouvoir moral occulte, la porte toujours ouverte aux femmes miséreuses qui venaient la supplier, qui de leur donner quelques pesos, qui d'obtenir un délai à une expulsion, qui de trouver un travail dans l'une des florissantes entreprises de ses fils. Requêtes qu'elle parvenait toujours à satisfaire grâce à l'autorité maternelle incontestée qu'elle continuait d'exercer sur ses rejetons, contribuant ainsi de manière décisive à asseoir le respect général voué par les habitants du conventillo à la famille Grassi.

Et Juan, justement, voulait mettre à profit cette popularité pour faire avancer ses affaires. Membre du parti conservateur d'Ángel Rojas, bras droit d'un député du Once très en vue, il avait besoin d'hommes de main pour l'appuyer lors des campagnes électorales, où il fallait parfois affronter de manière très virile dans d'épiques bagarres de rue les partisans du parti

radical d'Yrigoyen, ces sales révolutionnaires qui voulaient instaurer le salaire minimal et l'interdiction du travail de nuit pour les enfants. Et les hommes de la Paloma, dévoués à la famille Grassi, constituaient pour cela des recrues de choix auxquels il suffisait de distribuer quelques pesos, après une tournée bien arrosée dans un café du coin, pour asseoir fermement les convictions conservatrices.

Mais les hommes aux larges épaules et aux mains calleuses n'étaient pas la seule population qui attirait Juan vers la Paloma. Il y avait aussi leurs sœurs et leurs filles à la poitrine généreuse et aux beaux cheveux noirs. Pour celles-ci, Juan envisageait des rôles un peu différents : il pouvait mettre les plus jolies d'entre elles dans son lit en échange d'un joli collier de nacre, puis les présenter à l'un de ses amis quand il en serait lassé, enfin leur trouver un travail d'entraîneuse dans un des nombreux cabarets de tango qui étaient en train de s'ouvrir au coin de l'avenue Corrientes et de la rue Esmeralda. Comme Maria. Comme Francesca, dont on chuchotait dans le conventillo qu'elle était devenue une véritable reine du cabaret Armenonville, couverte de bijoux et de fourrures précieuses par les riches protecteurs auxquels elle distribuait ses faveurs.

Bref, les habitants du conventillo La Paloma constituaient à la fois pour la famille Grassi la source de leur richesse, le socle de leur pouvoir et le vivier où les mâles venaient puiser à l'occasion leur plaisir. Une situation dont finalement, la plupart des gens s'accommodaient, chacun y trouvant un petit avantage, et qui ne suscitait de mauvaise humeur que de la part de quelques grincheux : des vieilles femmes très pieuses qui s'offusquaient de voir les jeunes filles poussées au péché, des petits commerçants exposés à la concurrence triomphante des cafés et des almacén contrôlés par la famille Grassi, et aussi quelques jeunes ouvriers aux idées révolutionnaires, que révoltait l'oppression de fait exercée par celle-ci sur le reste de la population.

Parmi ceux-ci, se trouvait Pablo, dont l'hostilité politique aux Grassi se doublait maintenant d'une rivalité amoureuse. Il était en effet depuis longtemps un fervent sympathisant du parti radical, rival direct du parti conservateur, dont les Grassi étaient d'importants notables. Et voilà maintenant que ce sale Juan, avec sa traction avant et sa moustache sculptée à la cire, commençait à tourner autour de Silvia. Quel pingouin, ce type, avec ses airs prétentieux de politicien mondain !!! Ses copains du syndicat des dockers lui avaient dit un jour qu'il n'était même pas pris au sérieux dans son propre parti de corrompus : trop attaché à sa vie de débauches nocturnes pour mener le jour une existence régulière, il n'était même pas capable de se rendre ponctuellement aux réunions des huiles de son parti, qu'il loupait une fois sur deux. Aussi ses compères se contentaient-ils de lui confier quelques tâches très secondaires, comme de recruter des hommes de main à l'occasion des campagnes électorales. Et puis, sous ses airs un peu bravache, c'était un fieffé poltron, pas même capable de régler par lui-même une affaire d'honneur, comme le jour où il avait fait tabasser par quelques brutes un ouvrier

qui avait osé le défier lors d'une réunion électorale, au lieu de régler lui-même la question à coups de poings ou de couteau, comme c'était la coutume dans le barrio en de pareils cas.

Même dans les affaires, il ne valait pas son père ni son oncle : ceux-là, au moins, avaient amassé leur fortune par eux-mêmes, à force de travail et de persévérance ; mais lui se contentait de profiter de l'argent de son père, en attendant peut-être un jour de le dilapider complètement : il perdrait régulièrement d'importants sommes au jeu, et la seule entreprise commerciale qu'il avait tenté de monter, une société d'importation de produits de mode parisiens, aurait depuis longtemps fait faillite, disait-on, si elle n'était pas régulièrement renflouée par son père Enrique. Bref, c'était un chien fou, un fils prodigue juste bon à impressionner et suborner de petites et ouvrières grâce à l'argent de papa. Et voilà maintenant qu'après en avoir déjà envoyés 4 ou 5 au centre-ville pour y faire on ne savait quoi, il commençait à emmener de temps à autres Silvia se balader dans son automobile. Et même qu'il lui avait offert l'autre jour une petite croix d'or avec sa chaîne dorée !!! Un bijou qui représentait l'équivalent d'un mois de salaire de Pablo, et que Silvia portait maintenant fièrement à son cou, suscitant l'admiration jalouse de toutes les filles du quartier !!!!

- *T'as vu, la Silvia, elle s'est fait offrir une chaîne en or par le neveu du patron !*
- *Non, c'est pas du vrai or, c'est juste du plaqué, y'a que la croix qu'est du vrai or !*
- *Tu crois qu'elle lui a donné le gros cadeau pour ça ?*
- *Elle en serait bien capable, j'ai toujours dit que sous ses airs de godiche, c'était une vraie trainée dans l'âme !!*
- *Ouais, je les ai encore vus se promener au bord du marais, il y a deux jours, à côté de la voiture. Ils se tenaient par la main.*
- *Non, elle m'a dit qu'elle avait rien fait de mal encore, elle s'est juste laissée embrasser.*
- *Ben y'a qu'à attendre, quand elle ramènera un diamant, c'est qu'elle aura enlevé sa culotte pour de bon.*

Les parents de Silvia avaient été mis au courant de ces ragots. Son père, un vieil ouvrier ferblantier atteint d'abestose, était trop occupé à cracher ses poumons dans son fauteuil, toujours au bord de l'unique fenêtre à la recherche d'une bouffée d'air frais, pour intervenir en quoi que ce soit. Et, étant désormais totalement à charge des femmes de la famille, il avait de ce fait perdu auprès d'elles toute autorité. La mère de Silvia tenta par contre de raisonner sa fille sur sa méconduite. Mais elle se rendit compte alors que celle-ci n'avait plus rien de la gamine innocente et naïve d'autrefois.

- *Tu sais, ce Juan qui t'a offert le collier, si tu ne fais pas attention avec lui, il te fera faire de grosses bêtises.*
- *Quelles grosses bêtises ? On se promène simplement de temps en temps le long du canal.*
- *Oui, mais tu sais bien ce qui est arrivé à Francesca ?*
- *Bien qu'est-ce qui lui est arrivé de mal, à Francesca ?*
- *Et quoi donc ?*
- *C'est devenue une femme de mauvaise vie. Elle se fait entretenir par des vieux riches et elle passe ses nuits à danser et à boire du Champagne.*
- *Ben où est le problème si ça lui chante ? ça vaut mieux que s'user les yeux à coudre des chemises 10 heures par jour pour un salaire de misère, non ??*
- *Mais, ça c'est un travail honnête, pas quelque chose qui ne plait pas au Bon Dieu !!*
- *Non, mais tu me fais rire, avec ton Bon Dieu !!! C'est lui qui va acheter les médicaments à papa, peut-être, le Bon dieu !!! Mais regarde dans quelle misère on vit !! A six, serrés dans une seule pièce comme des sardines dans leur boîte, avec un malade qui tousse toute la nuit en plus !! Mais, moi, j'en veux pas de cette vie !! Je veux des jolies robes, un grand appartement avec des fleurs, de parfums de Paris !! je veux aller me promener au parc en calèche, faire des voyages en paquebot !! Pas gâcher ma vie dans ce barrio pourri avec un ouvrier maçon à 5 pesos la semaine !!!*
- *Ne dis pas du mal de Pablo !! tu sais qu'il t'aime beaucoup !!*
- *Mais moi aussi je l'aime beaucoup !! Mais il a pas un sou vaillant, Pablo !! Fauché comme les blés, qu'il est, le gentil Pablo !! Moi je suis mignonne, j'ai de jolis yeux, de jolies jambes. C'est un capital ça, non ? J'ai envie de le faire valoir, moi, plutôt que de l'user à la couture ou à la lessive !! Regarde-toi, maman, t'as été honnête toute ta vie, et maintenant t'a même pas de quoi soigner papa.*

A ces mots, Elisa détourna la tête et se mit à sangloter à gros bouillons.

- *Tu es méchante de me dire des choses pareilles. Moi, je veux pas que ma fille devienne une putain comme Francesca.*

Sylva, elle-même très émue, pris alors sa mère dans ses bras.

- *Mais je suis pas méchante, maman, je t'aime énormément, tu sais comme j'aime papa et tous mes frères et sœurs, Rocco, Emilio, Clara. Mais tu sais bien comment est la vie. Pour nous les femmes, dans ce conventillo de malheur, il n'y a pas trop le choix : c'est l'atelier, la blanchisserie, bonniche à Palermo. Rien que des vies de misère... Alors, à tout prendre, pourquoi pas jeter les principes aux orties et me trouver deux ou trois riches pour m'entretenir ? Et puis, comme ça je pourrai vous aider tous : papa aura ses pilules, toi tu arrêteras de te tuer au lavoir, Rocca et Emilio auront un manteau neuf pour aller à l'école...*
- *Jamais, tu m'entends, jamais je n'accepterai cet argent !!!*
- *Ben tu auras bien tort, parce que c'est peut-être la seule chance qu'on a de s'en sortir !!!*
- *Ma fille, j'espère qu'un jour que n'aurai pas à avoir honte de toi !!*
- *Mais c'est pas une honte, de faire passer des soirées agréable à des gens dans des cabarets !!!*
- *Tu sais très bien ce que je veux dire !!!*

Tout cela n'empêchait pas Silvia de continuer à fréquenter Juan de plus en plus assidûment. Elle était sensible à son élégance, à ses petits cadeaux, à ses compliments bien tournés, à l'agrément des balades en traction-avant dans la campagne... Et elle croyait même tomber peu à peu amoureuse de lui, alors qu'en fait elle était simplement fascinée par le rêve d'opulence et de facilité, bien éloigné du déprimant quotidien du conventillo, qu'il lui faisait ainsi miroiter.

Lui, de son côté, avait pour première boussole son désir immédiat, à savoir faire entrer la fille dans son lit. Mais il pensait aussi qu'elle pourrait faire, après usage, une excellente « copera » dans un futur cabaret dans lequel il avait pris de grosses parts. L'ouverture en était maintenant proche, et il fallait d'urgence trouver une douzaine de jolies filles présentant bien, sachant danser le tango et capables de tenir une conversation, pour inciter les riches clients à consommer pendant la soirée. Il avait d'ailleurs la conscience tout à fait tranquille en agissant ainsi, pensant, avec un sens des réalités qui rejoignait celui de Silvia, qu'il lui rendrait en fait un bon service en l'aidant à s'échapper de la misère de conventillo pour entreprendre une honnête et lucrative carrière de femme galante au centre-ville.

Finalement, l'affaire se conclut entre eux près une soirée bien arrosée au champagne à l'Armenonville, l'un des plus beaux cabarets de la ville, situé dans le parc Palermo. Elle avait été éblouie par la beauté extérieure du bâtiment aux allures de petit pavillon de chasse, par la clinquante décoration art déco de l'intérieur, par le luxe de la grande salle avec ses murs couverts de bas-reliefs en plâtres, de grands miroirs, et de verrières ouvrant largement sur le parc arboré. Elle avait dû tordre la tête pour contempler son haut plafond décoré de fresques, où étaient accrochés de grands lustres de cristal. Elle était si vaste, cette salle, qu'elle pouvait accueillir pas moins d'une cinquantaine de tables superbement ornées, devant la grande scène où se succédaient saynètes, petits spectacles de danse, tours de chant, numéros de prestidigitation, d'acrobatie et de lutte gréco-romaine. Il y avait aussi une belle piste de danse, où Silvia avait adoré danser le tango aux bras de Juan, lui vêtu d'un superbe tuxedo, elle étrennant la nouvelle robe à la dernière mode parisienne qu'il venait de lui offrir. Bien sûr, il l'avait aussi un peu enivrée au Champagne pour parvenir à ses fins, mais Silvia conservait néanmoins l'esprit parfaitement clair lorsqu'elle accepta de le suivre pour un dernier verre dans sa garçonnière plutôt que d'être raccompagnée jusqu'à la chambre familiale de la Paloma.

En agissant ainsi, elle avait conscience de brûler ses vaisseaux : elle serait immédiatement considérée comme une fille perdue par la majorité des habitants, aux opinions teintées d'un moralisme étroit ; elle perdrait ainsi le seul refuge protecteur qu'elle connaissait, et se retrouverait seule, livrée à elle-même en cas de revers de fortune. Mais d'un autre côté, elle pouvait espérer rencontrer un ou plusieurs hommes riches qui la prendraient en affection, la protégeraient, et l'aideraient, en échange de quelques faveurs, à accéder à l'aisance financière que toute une vie de couturière honnête ne lui permettrait jamais d'atteindre.

C'est donc en toute connaissance de cause que Silvia accepta de monter dans la garçonnière de Juan, de boire un dernier verre, de danser un dernier tango au son du gramophone, de se laisser embrasser, puis de se déshabiller pour rejoindre son amant dans le grand lit parfumé qui les attendait. Et après l'accomplissement complet de ce rite amoureux, ce fut une véritable discussion d'affaires qui s'engagea entre eux :

- *Ça va ? je ne t'ai pas fait trop mal ?*
- *Non, il fallait bien que ça passe. Tu m'aimes ?*
- *Bien sûr que je t'aime. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?*
- *J'ai pas envie de retourner là-bas. Je peux pas rester ici, dans le quartier ?*
- *Chez moi, c'est pas possible. Mais tu pourrais louer quelque chose...*

- *Mais j'ai pas d'argent.*
- *Si tu viens travailler dans mon cabaret, t'en auras, de l'argent.*
- *Qu'est-ce qu'il faut faire ?*
- *Ben, accueillir les clients, danser avec eux, leurs parler, te faire inviter à leur table, leur faire boire du Champagne...*
- *Et c'est payé comment ?*
- *Ben, t'as un pourcentage sur les bouteilles. Ça peut aller jusqu'à cinq pesos pour une bouteille chère.*
- *C'est pas beaucoup quand même.*
- *Oui, mais tas aussi les pourboires si le client t'a appréciée, et puis les extras...*
- *C'est quoi les extras ?*
- *Ben, si tu pars avec le client... et puis s'il tombe amoureux et que vous faites affaire, alors là s'il est riche, ça peut être le pactole...*
- *Oui, mais faut coucher pour ça ?*
- *Ecoute, t'es gourde ou quoi ? Faut bien leur donner quelque chose en échange...*
- *Je sais pas si j'ai envie de faire ça...*
- *Ben essaye, tu verras bien si ça te plaît. Tiens, pour te mettre le pied à l'étrier, je veux bien te payer trois mois de loyer d'avance.*
- *Merci, c'est gentil, je veux bien. Mais quand est-ce que j'aurai la chambre ?*
- *Je vais m'en occuper ce matin. Tu pourras emménager ce soir...*
- *Comme ça, sans mes affaires ?*
- *Arrêtes, tu vas pas amener tes hardes de la Paloma. Je vais te payer une ou deux robes pour commencer, et puis après tu me rembourseras.*

- *Mais où je vais travailler ? Il est pas encore ouvert, ton cabaret...*
- *Ben ici, à l'Armenonville. Je connais le patron, c'est un ami, il a aussi des parts dans mon cabaret. Il va nous aider.*
- *Merci, c'est gentil. Comment je peux te remercier ?*
- *Ben, tu sais bien comment. Et puis, de toute façon, tu me remercieras aussi en me faisant gagner de l'argent avec les rupins.*
- *Bon allez, c'est dit. Tope-la.*

Et c'est ainsi qu'en toute connaissance de cause, Silvia commença sa carrière de copera et de cocotte. Elle s'installa d'abord dans un coquet petit appartement, au premier étage d'une maison discrète aux allures de villa, lovée dans une rue arborée de Chico Palermo. Après un rapide tour d'essai à l'Armenonville, qui lui permit de perfectionner son tango tout en commençant à se constituer un fond de clientèle, elle commença à travailler dans le nouveau cabaret de Juan, le Sultan, situé au bas de l'avenue Corrientes, à la limite du quartier de Recoleta. C'était une grande salle en sous-sol, aux décorations d'inspiration mauresque, et entourée d'un vaste balcon en mezzanine sur lequel s'ouvraient de petits salons particuliers avec une table pour le diner, un beau lustre en faux cristal, de grands miroirs aux cadres de bois sculpté et un confortable divan de soie, couvert de coussins multicolores. Le travail consistait à attirer l'attention d'un client, à danser avec lui, puis à se faire inviter pour le diner-spectacle à une table du rez-de-chaussée, ou pour les plus fortunés, dans un salon particulier de la mezzanine. Il était très mal vu par la direction de quitter en sa compagnie le cabaret avant minuit, heure à partir de laquelle le prix des bouteilles de champagne augmentait sensiblement. Par contre, une fois cette formalité accomplie, la copera était libre, si rien ne s'était déjà passé derrière les lourdes tentures refermées du salon particulier, de partir finir la nuit avec son riche « bacan ».

Dans les premiers temps, Silvia dut se plier à la cérémonie un peu humiliante du choix. Assises sur les divans d'un boudoir aux reflets roses, situé un peu avant l'entrée de la grande salle, les femmes attendaient là qu'un client passe la tête afin de choisir la fille qui lui tiendrait compagnie ce soir-là. Mais elle n'eut pas subir trop longtemps ce rituel qui la ravalait quelque peu au rang de fille de joie de bas étage. Son minois frais et souriant, sa conversation vive, sa gentillesse naturelle et ses talents de danseuse et d'amante lui assurèrent rapidement une clientèle fidèle d'une dizaine de riches viveurs qui remplissait parfois des semaines à l'avance son carnet de rendez-vous. Elle allait donc maintenant s'installer directement, en arrivant le soir au cabaret, à la table ou dans le salon particulier réservé pour la soirée par son client. Sur le coup de 10 ou 11 heures du soir, celui-ci arrivait en la saluant amicalement. Commençait alors une longue cérémonie de séduction qui se concluait généralement, après une soirée de

coûteux et compliqués préliminaires, sur le divan de soie du salon particulier ou dans la garçonnière aménagée à cet usage par le riche viveur.

Il y avait de tout dans la clientèle de Silvia : des fils de famille prodigues que l'argent de papa rendait très imbus d'eux-mêmes : des romantiques qui tombaient amoureux d'elle et lui écrivaient des poèmes enflammés ; de vieux obsédés qui payaient très cher pour se livrer à des pratiques dégoûtantes ; des maris malheureux en ménage qui avaient surtout envie de se confier à une oreille amie ; des messieurs tristes qui répétaient toujours très exactement, lors de leur régulière visite mensuelle, les mêmes rites et les mêmes gestes, sans jamais rien changer à leurs assommantes habitudes ; des originaux pleins de fantaisie qui la faisaient rire aux larmes et dont elle espérait les visites avec impatience ; des vieux et des jeunes, des beaux et des laids, des marrants et des rabat-joie, des hommes qu'il fallait écouter pendant des heures et d'autres auxquels elle aimait se confier. Ses talents de courtisane lui valurent même d'être l'objet, de la part de quelques clients riches, d'une proposition qui d'habitude suscitait une enthousiaste acceptation de la part de ses collègues : devenir la maîtresse attirée d'un homme très fortuné, qui lui garantirait, en échange de la quasi-exclusivité de ses faveurs, une existence oisive dans l'agréable bonbonnière d'amour mise par lui à sa disposition, avec meubles de prix, bonne à tout faire et vue sur le parc de Palermo. Mais l'esprit d'indépendance de Silvia, le plaisir aussi qu'elle éprouvait d'entretenir des relations si diverses avec tant d'hommes différents, et dont beaucoup étaient loin d'être repoussants, lui fit préférer le statut de simple copera à celui de femme entretenue.

Celui-ci, n'était d'ailleurs dans son cas pas si éloigné de celle d'une « Papusa », autrement dit d'une reine de cabaret. Il fallait la voir arriver le soir, attirant comme un aimant le regard de tous les hommes avec son fin visage artistiquement maquillé, entouré de la superbe crinière noire qui avait pris la place de ses nattes de jeune fille rangée ; il fallait la voir dénouer d'un geste princier sa cape d'hermine pour laisser apparaître un magnifique robe de soie moulante gris perle à la dernière mode de Paris ; il fallait la voir recevoir les hommages empressés des bacans des tables voisines, souvent accompagnés d'une discrète demande de rendez-vous ; il fallait la voir interpréter un tango avec le meilleur danseur du cabaret, devant un cercle d'yeux admiratifs ou envieux ; il fallait voir briller à son cou un nouveau et superbe collier de diamants, évident hommage d'un homme richissime à ses talents de courtisane... Bref, Silvia fut, au moins au début, heureuse dans sa nouvelle vie, d'autant que son compte en banque, soigneusement géré selon les sains principes de prudence paysanne dont elle avait hérité de ses parents, et dont sa vie dissolue ne l'avait pas détournée, s'arrondissait un peu plus de mois en mois.

Son succès, d'ailleurs, ne lui avait non plus gâté le cœur. Si elle avait choisi, en pleine conscience, de devenir une femme de mauvaise vie, ce n'était pas seulement, en effet, par vénalité. Son projet, en fait, était à la fois plus simple et plus généreux : elle voulait d'abord sauver sa peau. Mais elle souhaitait également - et c'était tout aussi important pour elle - tirer

sa famille de la misère. Elle consacra donc une partie non négligeable de ses revenus à trouver un logement décent pour ses parents, à permettre à son père de mourir sans trop de souffrance, et à payer des vêtements chauds et de bonnes études à ses frères.

Mais ce projet généreux se heurta tout d'abord à un obstacle bien prévisible : le refus initial de sa mère, catholique pratiquante et très attachée aux valeurs morales traditionnelles, d'accepter une quelconque aide de sa fille dépravée. Le départ brutal de Silvia avait d'ailleurs fait beaucoup jaser dans la conventillo, et il avait fallu inventer une histoire peu crédible d'emploi de bonne à tout faire dans une riche famille du centre pour calmer un peu des rumeurs qui ne demandaient d'ailleurs qu'à se ranimer à tout moment. Mais la famille de Silvia étant aimée et respectée dans le quartier, et une chape de silence plus ou moins bienveillante avait cependant rapidement succédé au scandale initial, d'autant que Silvia n'était tout de même pas la première fille du quartier à prendre ainsi la poudre d'escampette pour échapper à la misère avec les moyens que la nature lui avait donné.

Deux mois après la fuite de celle-ci, l'affaire connut cependant un notable rebondissement. Silvia avait en effet écrit plusieurs lettres à sa mère, pour tenter de se justifier, demander des nouvelles de son père et envoyer un peu d'argent à sa famille. Elle n'avait jamais reçu aucune réponse, et ce silence la rongait d'autant plus qu'elle était dévorée d'inquiétude pour son père. Une fin d'après-midi, n'y tenant plus, elle revêtit la jupe et la chemise les plus modestes de sa garde-robe et prit un tranvia en direction de Pompeya, faubourg à l'extrémité sud duquel se trouvait, en bordure des lagunes, le conventillo La Paloma. Une fois descendue au terminus, elle dut relever sa jupe pour éviter de la souiller sur le chemin boueux qui conduisait aux bâtisses. Puis, un peu encombrée par le cabas où elle avait rangé les cadeaux, elle monta les marches qui conduisaient à coursive du premier étage, où se trouvait la chambre de sa famille.

Même si elle avait tenté d'être la plus discrète possible, son arrivée n'était pas demeurée inaperçue. Même la plus modeste de ses robes en faisait ici une femme distinguée, dont la silhouette élégante tranchait vivement avec les tabliers tâchés des ménagères et les chemises de percale usées des ouvrières revenant épuisées de l'atelier. Mais les réactions de ses voisins ne furent pas aussi hostiles qu'elle l'avait craint. Certes, deux gamins la poursuivirent un moment en criant « *Silvia la putain ! Silvia la putain !* ». Mais ils furent rapidement réduits au silence et ramenés manu militari dans la chambre familiale par leur mère courroucée. Certes, une ancienne voisine rencontrée dans la coursive détourna la tête d'un air méprisant sans répondre à son salut. Mais beaucoup d'autres rencontres furent plus heureuses. Une ancienne camarade d'atelier s'extasia sur la robe, pourtant fort simple, de Silvia, et lui posa ensuite quelques questions témoignant d'un intérêt très marqué pour les moyens qui lui avaient permis de se la procurer. Plusieurs hommes la saluèrent amicalement, comme s'ils exprimaient une sorte d'approbation tacite vis-à-vis de sa conduite. Une voisine de sa mère la prit carrément dans ses bras, les larmes aux yeux, en lui disant : « *Silvia, comme je suis contente que tu sois là !!! Tu nous as beaucoup manqué tu sais !!!* ». Bref, en frappant à la

porte de ses parents, elle avait l'impression très nette que sa conduite ne l'avait pas totalement mise au ban de son ancien quartier, et qu'elle bénéficiait de la part de beaucoup de ses voisins d'une certaine indulgence.

- *Bonjour, maman !!*

Sa mère la regarda d'abord sans rien dire, le visage gris, vieilli, ridé, figé. Puis elle lui dit sèchement :

- *Rentre, va embrasser ton père, il n'était pas bien aujourd'hui.*

Silvia déposa un gros baiser sur le front de son père, qui somnolait, affalé, près de la fenêtre.

- *Ah ! C'est toi ma petite fille, où étais-tu passée depuis tout ce temps ?*

Son père était visiblement très diminué, perdu, confus. Silvia éclata en sanglots.

- *Mais tu vois, je suis là, papa !! J'avais tellement envie de te voir !!!*

Sa mère pleurait aussi. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

- *Il ne va pas bien du tout. Le docteur m'a dit qu'il n'en n'avait plus que pour quelques semaines.*

- *Mais pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? Tu n'as pas reçu mes lettres ? Et l'argent pour les médicaments ?*

La mère passa alors, de manière incohérente, de la tendresse à la colère et inversement. Elle alla chercher une pile de lettres dans le buffet, et revint vers sa fille :

- *L'argent d'une putain ? Jamais je n'accepterai ça, tu m'entends ? Alors, reprend ton sale argent et vas-t'en !!! Ici, c'est une famille honnête, tu nous as déshonorés !!*

Sans transition, elle se jeta alors dans les bras de Silvia :

- *Oh, ma fille, ma fille !!! Quel malheur d'être aussi misérables !! J'aurais tant voulu que tu fasses un mariage honnête, que tu me fabrique de jolis petits-enfants !! Pourquoi tu n'es pas restée ici, bien tranquillement, avec Pablo !!!*

Silvia se rebiffa :

- *Je ne suis pas restée ici parce que je n'avais pas envie de vivre dans la misère toute ma vie !!! Et aussi, figure-toi pour vous aider, vous aussi !! Mais si tu les prends comme ça, alors je vais m'en aller et je ne reviendrai jamais, tu entends, jamais !! Jamais tu ne reverras ta sale putain de fille, puisque c'est ce que tu veux !!!*
- *Oh, Silvia, Silvia, ne me parle pas comme ça !! Si ton père comprenait, ça le tuerai !!! Je ne lui ai rien dit, tu sais !!*
- *Mais prends au moins l'argent pour le soigner !!!*
- *C'est trop tard, ma fille !! C'est trop tard !!!*

Elles restèrent, un long moment, immobiles dans les bras l'une de l'autre, en pleurant silencieusement, jusqu'à ce que la porte s'ouvre pour laisser le passage aux deux frères de Silvia. Ils se précipitèrent vers elles, fous de joie de retrouver leur soeur aînée. Ils reçurent avec de grandes démonstrations de gratitude les cadeaux apportés par Silvia – un pantalon neuf et deux chemises solides pour Emilio et Rocco, une jupe en laine et des bottines pour Clara – sans que leur mère s'oppose à la distribution des présents. C'est que les enfants avaient tant besoin de vêtements neufs !!

- *Enfilez donc les habits, qu'on voie s'ils vous vont bien.*
- *Bon, comme ça au moins, ils n'auront plus l'air de va-nu-pieds !!*

Silvia et sa mère rayonnaient de plaisir en voyant les deux garçons presque vêtus comme des petits messieurs.

- *Il faudra raccourcir les ourlets des pantalons.*
- *Je m'en charge, dit la mère.*

Ce simple mot projeta une onde de de bonheur dans le cœur de Silvia. Il signifiait en effet l'acceptation tacite de son aide, et, à travers elle, la possibilité de sortir sa famille de la misère, donnant ainsi un sens et une justification morale et à son propre sacrifice. Elle dit à sa mère :

- *La semaine prochaine, je reviendrai avec d'autres vêtements. En attendant, prends l'argent que je t'ai envoyé et vas acheter les médicaments à papa.*

La mère ne répondit rien, perdue dans ses pensées. Lorsque sa fille fut partie, après forces embrassades, elle mit son châle et courut à l'église voisine où officiait son confesseur, le père Salvini. C'était un homme au grand cœur, qui considérait avec une indulgence attristée les

faiblesses de ses ouailles. Il avait déjà vu défiler dans son confessionnal beaucoup de mères éplorées et de jeunes pécheresses, et il comprenait parfaitement que la nécessité d'échapper à la misère contraigne parfois ses pénitentes à de gros raccourcis avec la morale. Du moment qu'elles aidaient leurs familles et pourvu qu'elles expriment tout de même un peu de honte, il était tout à fait enclin à leur accorder son absolution. Elles auraient tout le temps, pensait-il, de se racheter plus tard par une vie exemplaire quand leurs frères auraient passé leur brevet. Il parla longuement avec la mère de Silvia, qui sortit de l'entretien, un peu rassérénée, pour aller acheter à la pharmacie de Boedo, avec l'argent de Silvia, les médicaments – désormais bien inutiles au demeurant – prescrits deux mois auparavant par le docteur à son mari. Elle promit aussi au père Salvini de lui envoyer sa fille pour qu'il la confesse et la raisonne un peu. Ce dont celui-ci n'avait pas en fait vraiment l'intention, voulant simplement poser quelques garde-fous à la conduite de Silvia et ménager l'avenir pour le jour où, sa famille une fois tirée d'affaire, elle déciderait de rentrer dans le giron de la morale catholique.

Quelques semaines plus tard, la famille de Silvia déménagea pour s'installer, à quelques centaines de mètres de la Paloma, dans une petite maison de Pompeya, dont l'aménagement fort simple leur parut digne d'un conte des mille et une nuits : une vraie cuisine avec un lavabo pour se laver, deux chambres séparées pour les enfants et pour les parents, un minuscule salon-salle à manger et même un petit coin de jardin où le père put passer ses derniers jours assis sur un fauteuil aux pieds d'un grand arbre. La fille revenait régulièrement, une voire deux fois par semaine, pour apporter des cadeaux ou plus exactement l'ensemble des objets nécessaires à l'organisation d'une vie décente, donner de l'argent à sa mère pour lui permettre de régler le loyer et de faire ses courses, embrasser son père et se tenir au courant des études des garçons. Elle parlait aussi de longues heures avec sa mère, évoquant ensemble la vie de leur ancien quartier et de ses habitants. C'est ainsi que, dès sa troisième visite, la conversation se mit à porter sur Pablo.

- *Et Pablo, qu'est-ce qu'il devient ?* demanda Silvia, d'une voix légèrement tremblante.
- *Oh ! Il ne va pas très bien. Il a eu un accident il a y quinze jours.*
- *Qu'est-ce qu'il s'est passé ?*
- *Il était en train de construire un mur sur un chantier, à San Juan. Il est tombé et il s'est fait mal.*
- *C'est grave ?*
- *Ben, il s'est cassé la jambe. Il ne peut plus travailler.*
- *Mais, alors, de quoi il vit ?*

Les ouvriers du bâtiment étaient alors payés à la journée. Et, comme vous l'imaginez, ils ne bénéficiaient à l'époque d'aucune assurance sociale en cas d'accident ou de maladie.

- *Ses amis se sont cotisés et lui ont donné un peu d'argent pour le médecin. Mais tu sais ce que c'est, je ne sais pas comment il va arriver à payer son loyer.*

Silvia pensa immédiatement que les cinq pesos de son loyer mensuel, qui représentaient pour lui une somme énorme, n'étaient pour elle qu'en dépense infime. Elle l'aimait toujours beaucoup, elle se sentait coupable de l'avoir abandonné brutalement, et elle aurait tant voulu l'aider pour se faire pardonner.

- *Tu crois que je pourrais aller le voir ?*
- *Mais enfin, tu n'y penses pas ma fille, il te mettra dehors immédiatement. Jamais il n'acceptera un sou de toi. Et en plus, ça vous fera de la peine à tous les deux.*
- *Mais vous, vous l'avez bien accepté, mon argent.*
- *Nous, c'est pas pareil. On est ta famille. Ton père avait besoin du docteur. Tes frères doivent aller à l'école. Mais lui, c'était presque ton fiancé. Il se sentirait humilié d'accepter quelque chose de toi.*

Silvia était plus agacée qu'émue par les propos de sa mère. Quelle bande d'imbéciles, quand même, ces gens de la Paloma !! Pas un sou vaillant, des problèmes jusqu'au cou, incapables de se sortir de leur misère, et avec ça, stupidement fiers quand elle proposait de leur donner un coup de main. Elle n'était pas une lépreuse, quand même !! Son argent, elle ne le volait pas, elle le gagnait honnêtement en faisant passer des moments agréables à des messieurs riches !!! Ça ne valait vraiment pas la peine d'en faire tout un plat !!! S'ils étaient aussi bêtes, ben elle le garderait pour elle, cet argent, ils n'avaient qu'à les manger en salade, leurs principes !!!

Mais, de retour dans sa jolie bonbonnière, elle ne put chasser de son esprit cette image d'un Pablo souffrant, misérable, angoissé par l'approche du terme. Et, pendant que sa bonne lui servait un thé parfumé en attendant la visite d'un riche chirurgien de ses clients, elle résolut d'aller voir Pablo le lendemain. Au moins, elle aurait essayé de l'aider. Et s'il la chassait, tant pis pour lui au fond... Elle n'aurait rien à se reprocher s'il lui arrivait malheur. Elle aurait fait son devoir pour l'aider.

Pour Pablo, en effet, les choses n'allaient pas fort. Le docteur, l'avait prévenu : sa double fracture avait un mauvais aspect. Il mettrait au moins deux mois à pouvoir remarcher

normalement, et conserverait peut-être des séquelles qui l'empêcheraient de reprendre son ancien travail. Le départ subit de Silvia, l'idée que cette femme qu'il avait tant aimée et désirée se vautrait maintenant sur commande dans lit de n'importe quel rupin, le torturait et l'humiliait. Il était empli de révolte contre ce monde injuste, qui n'offrait que la misère en partage aux honnêtes gens, tandis que leurs filles allaient donner du plaisir aux richards qui les exploitaient. Il aurait bien voulu les pendre, tous ces salopards, comme on venait de leur faire en Russie !! Et ensuite, on partagerait les richesses pour que tout le monde puisse enfin vivre dignement !

En attendant ce moment rêvé, Pablo passait des heures, assis sur le petit lit de sa chambrette, à jouer de la guitare et à chanter. Il avait fait de sacré progrès, au point que le cotorro ne désemplassait pas, le soir, de copains et de petites pebetas venant pour écouter des tangos. Il avait même commencé à composer lui-même des chansons, où il versait toutes ses rancoeurs, ses espoirs, ses souvenirs nostalgiques de la petite Silvia, sa rage de penser à ce qu'elle était devenue. Ses textes parlaient de jeunes hommes pauvres et abandonnés par la fille qu'ils aimaient, de petites ouvrières parties au centre-ville pour jouer les entraîneuses de cabarets avec des rupins, de vieilles mères malheureuses accordant leur pardon à leur fille perdue, de bagarres au couteau dans des quartiers dévorés par la misère, d'anciennes cocottes triomphantes tombées dans la maladie et dans la dèche... Bref, ils parlaient de lui, de Silvia, et de leur histoire d'amour salie par la dureté de la vie. C'étaient de très beaux poèmes, auxquels il ne manquait qu'une chose pour devenir de magnifiques chroniques sociales du Buenos-Aires des années 1920 : une vraie connaissance de l'atmosphère nocturne du centre-ville et de ses cabarets. Une lacune que la vie allait bientôt lui permettre de combler.

Un après-midi qu'il composait, seul, une nouvelle chanson sur une petite « pebeta » de quartier devenue une « papusa » entretenue, il entendit frapper à sa porte. C'était le personnage principal de ses poèmes qui venait lui rendre visite. Silvia rentra dans sa chambrette mal rangée avec la petite robe modeste qu'elle mettait toujours lors de ses visites dans le barrio, et qui lui donnait aux yeux de ses habitants des allures de reine. Pablo fut lui aussi impressionné par la prestance nouvelle, l'assurance qu'avait donnée à cette femme la fréquentation des hommes installés de la bonne société. Quant à Silvia, elle trouva à Pablo, malgré la douleur qui creusait ses traits, un air de noblesse virile qui lui remua le cœur. Bref, ils s'étaient quittés, amoureux, à la fin de leur adolescence. Et voici que, parvenus à l'âge adulte, ils retrouvaient, l'un pour l'autre des sentiments d'autant plus forts que la personnalité de chacun s'était affirmée, murie par la dureté de la vie.

- *Bonjour.*

- *Bonjour, Silvia.*

- *On m'a dit que tu avais eu un accident, alors que suis venue te voir pour prendre de tes nouvelles.*
- *Ben, tu vois, ça va pas si mal, je me remets un peu.*
- *Mais tu en as encore pour longtemps à rester dans ta chambre ?*
- *Deux, trois mois.*
- *Mais comment tu fais pour l'argent ?*
- *Je me débrouille.*

En fait, il ne se débrouillait pas du tout ; il lui restait en poche, en tout pour tout, 10 pesos, et il ne savait pas très bien comment il allait régler son prochain loyer.

- *Si tu as besoin d'aide, je suis là.*
- *Non, merci, ça ira, j'aurai pas besoin de ton argent, dit-il d'un ton allusif.*

Une nouvelle fois, Silvia sentit la colère monter en elle.

- *Ecoute, tu vas pas faire comme ma mère, à me donner des leçons de morale et à faire le fier pendant des semaines avant d'accepter mon aide. Je suis pas une femme malhonnête, je travaille pour gagner ma vie correctement, même si ça ne vous plaît pas. Je t'ai proposé de t'aider parce que je t'aime beaucoup, ça ne fera pas de toi un gigolo ou un cafishio. Ce fric, il est à ta disposition quand tu veux. Maintenant, je ne vais pas te supplier à genoux. Si je te dégoûte, je m'en vais pour te laisser respirer l'air pur. J'en ai assez, de cette bande de miséreux qui font les fiers et donnent des leçons de morale alors qu'ils n'ont même pas un pantalon correct à se mettre.*

Pablo fut un peu décontenancé par cette tirade. 10 fois, 20 fois, il avait imaginé cette scène, où il déverserait sur Silvia, repentante et honteuse, la bile de son légitime ressentiment. Et voilà qu'elle refusait de jouer le rôle qu'il lui avait assigné, assumant ses actes, tête haute :

- *Mais enfin, quand même, tu nous as tous abandonné pour te rouler dans le lit des rupins. Moi, je t'aimais beaucoup, tu sais !!! Ça m'est resté dans la gorge, ce que t'a fait !!*

- *T'aurais préféré que je continue à coudre des chemises 10 heures par jours pour un salaire de misère, peut-être ? Comme ça tu m'aurais gardé près de toi, bien disponible, bien obéissante, c'est ça ?*
- *Mais ne te mets pas en colère comme ça !! C'est quand même un peu honteux, ce que t'as fait !!*
- *Ah oui !! Honteux !!! Gagner de quoi nourrir toute sa famille en faisant plaisir aux gens, c'est honteux, peut-être ? Plus que de jouer de la guitare tout seul sur son lit ?*
- *Je fais ça parce que je suis malade. Sinon je serai au travail. Je suis pas un paresseux un vicieux, moi, dit Pablo, blessé par l'allusion de Silvia.*
- *Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tiens, tu veux pas me jouer un peu de guitare ?*

Pablo, sans se l'avouer, n'attendait que cela. Toutes ces chansons, il les avait composées en pensant à Silvia, il les interprétait en rêvant qu'il s'adressait à elle. Alors, il commença son tour de chant privé, comme un substitut poétique à l'amère litanie de reproches qu'elle avait refusé d'entendre. C'était la chanson où il l'accusait d'avoir trahi son quartier d'origine en se transformant en cocotte de luxe imitant les manières des filles françaises ; c'était celle où il promettait à cette reine des nuits tangueras le futur amer d'une vieille femme déchuée ; c'était surtout celui, où, se mettant dans la peau de l'amant abandonné, il lui reprochait en des mots insultants une trahison dictée par la vénalité, tout en l'assurant à demi-mots de sa tendresse toujours vivante. Et, tout en égrenant ces chansons, il la regardait droit dans les yeux, comme pour lui dire : « *écoute bien ce que j'ai à te dire ; cette chanson, elle parle de toi ; les reproches qu'elles contiennent, c'est à toi qu'elles sont adressées.* »

Silvia écouta attentivement, sans baisser les yeux, le visage impassible. A la fin de la dernière chanson, elle battit des mains, et dit, d'un air à la fois enthousiaste et un peu détachée, comme si elle n'avait pas été personnellement concernée par ce qu'elle venait d'entendre :

- *C'est bien, ce que tu écris, c'est très bien. Je suis sûre que ça aurait beaucoup de succès au cabaret.*
- *Oh, tu sais, tout ça, je l'écris pour moi, pas pour avoir du succès, comme tu dis.*

C'était largement faux : comme tous les artistes, il lui arrivait, à lui aussi, de rêver aux succès triomphants qu'il rencontrerait un jour sur les scènes de la grande ville. Surtout que la musique qu'il composait, le tango, était alors en pleine phase d'ascension.

- *Ils sont en train de préparer la revue d'automne au Sultan. Si tu veux, je peux essayer de t'avoir un rendez-vous avec Juan pour que tu lui montres ce que tu as composé.*
- *Avec Juan ? Ce sale type qui t'a perverti, qui ne vient ici que pour recruter des hommes de main et transformer nos filles honnêtes en putains ? Et puis quoi, encore ? Baisser mon froc, peut-être ? Oui, c'est ça, baisser mon froc, comme t'as enlevé ta jupe !!!*

Silvia ne releva pas l'insulte. Elle était plus agacée par la bêtise obtuse de Pablo que blessée par ses gesticulations verbales.

- *Mais, écoute, je te propose pas de te vendre au marché aux esclaves, j'essaie de te trouver un endroit où tu pourras chanter tes chanson devant un vrai public, pas seulement devant les copains fauchés du quartier, d'accord ?*
- *Oui, mais ce Juan, il me dégoûte.*
- *Si tu veux tout savoir, moi aussi il me dégoûte avec sa prétention, sa vanité, ses petits airs autoritaires avec les employés du cabaret, et toutes les flatteries qu'il fait aux politiciens qu'il admire tant !!! Mais il m'a donné du travail, c'est grâce à lui que je suis sortie de la misère, alors je fais avec. Alors, si tu veux t'en sortir toi aussi, t'as qu'à te boucher le nez un bon coup et faire comme j'ai fait. C'est pas une honte de chercher du travail pour un artiste, non ? Et puis, si tu veux, on peut aussi passer directement par le chef d'orchestre, Francesco. C'est lui qui choisit les musiciens, en fait.*
- *Francesco Cannito, le grand musicien de tango ?*

Pablo était un grand admirateur de Cannito, dont il écoutait souvent les 78 tours sur les gramophones des cafés du quartier.

- *Oui, Cannito lui-même, en personne. Je te connais très bien, il m'aime beaucoup et je peux te le présenter si tu veux.*
- *Bon, d'accord, je veux bien.*
- *Je te tiens au courant. Allez, lui faut que je file, maintenant, dit Silvia, toute heureuse, en laissant, l'air de rien, une petite liasse de billets de dix pesos sur la table de bois bancale.*
- *Merci Silvia.*

Quelques semaines plus tard, Pablo, encore légèrement boitillant, faisait ses débuts au Sultan dans l'orchestre de Francisco Cannito. Il salua affectueusement Silvia, qui dansait sur la piste avec un vieux monsieur très distingué à la moustache encore conquérante. Bientôt, certaines de ces chansons furent inscrites au répertoire de l'orchestre. On lui demanda de temps à autres de les interpréter lui-même, ce qu'il fit avec un succès croissant, enregistrant même quelques microsillons au succès prometteur. Et ses revenus de plus en plus conséquents lui permirent d'abandonner sa chambrette de la Paloma pour un petit appartement dans le quartier du Congresso.

Du côté de Silvia, par contre, les choses commençaient à se gâter. Après la griserie des premiers temps, la découverte émerveillée de son pouvoir de séductrice, l'accession inespérée à une situation d'aisance financière, les inconvénients de sa situation lui apparaissent chaque jour un peu plus clairement. Quoiqu'elle n'en n'ait rien laissé paraître, le mépris exprimé envers elle par certains de ses anciens voisins l'avait cruellement affectée. Elle-même éprouvait parfois un sentiment de honte et de dégoût en accordant ses faveurs à des hommes qui, pour diverses raisons, lui déplaisaient profondément. Elle était aussi très consciente, malgré le statut d'icône des nuits portègues auquel elle avait rapidement accédé, du caractère fragile et éphémère de sa situation : sa beauté pouvait se faner, ses riches amants pouvaient se lasser, et une nouvelle venue plus jeune pouvait, du jour au lendemain, menacer sa prééminence. Quant aux nuits de fête dans les cabarets, qui dans les premiers temps avaient suscité dans son jeune cœur un grand sentiment d'excitation, elles lui paraissaient maintenant de plus en plus souvent sous l'aspect d'une longue et ennuyeuse corvée dont elle ressortait, au petit matin, épuisée, le maquillage défait, la bouche pâteuse et la tête bourdonnante d'une insupportable migraine.

Mais ce qui la mettait le plus au supplice, c'était sa relation avec Juan. Celui-ci avait en effet rapidement abandonné son rôle de mentor bienveillant pour se transformer en un patron autoritaire, exigeant et inquisiteur. C'étaient sans cesse des réflexions sur le nombre insuffisant de bouteilles de Champagne consommées, sur un vêtement mal choisi, sur un comportement désinvolte avec un client, sur un départ du cabaret à une heure trop précoce. Réflexions qui agaçaient d'autant plus Silvia qu'elles témoignaient d'une profonde méconnaissance des règles du jeu de la séduction, et, partant, d'un déni des talents que Silvia y déployait. Et qui l'inquiétaient aussi, lorsqu'elles étaient accompagnées d'allusions à peine voilées à la précarité de sa situation et au fait qu'elle pouvait être renvoyée à tout moment du cabaret si elle ne se pliait pas aux injonctions de son patron. Parfois, elle se cabrait et lui répondait vertement, mais, de plus en plus souvent, elle subissait ses remontrances sans rien dire, secrètement effrayée à la perspective d'être privée de son travail. Jusqu'à cette maudite nuit de novembre où la coupe d'amertume finit par déborder.

Comme je vous l'ai dit, Juan s'était mis dans la tête d'entreprendre une carrière politique au sein du parti conservateur. Dépourvu des qualités qui auraient pu en faire un politicien de

premier plan, il essayait d'exploiter pour pousser sa carrière la concupiscence des caciques qui fréquentaient son établissement en jetant dans leur bras ses plus belles coperas. Or, le vieux sénateur Roberto Celù, un des hommes les plus influents du parti, qui fréquentait avec assiduité le Sultan, avait jeté depuis quelques temps son dévolu sur Silvia et la poursuivait de sa convoitise. Mais celle-ci, qui menait alors de front plusieurs relations avec de riches amants, n'avait ni le temps ni l'envie de répondre aux avances de cet homme gras, chauve et cacochyme qui provoquait en elle un sentiment de répugnance. Elle l'avait donc rembarré à plusieurs reprises sans ménagements, ce qui, dans sa situation, constituait l'équivalent d'une faute professionnelle. Et, ce soir-là, elle venait justement de refuser une invitation à le rejoindre dans son cabinet particulier. Juan, furieux, la fit donc appeler dans son bureau des coulisses, et sans même prendre la peine de fermer la porte, l'assomma de ses aigres remontrances.

- *Tu as encore refuse l'invitation de Celù, ce soir ?*
- *Mais il me dégoûte, ce vieux débris, et puis j'attends Ponzo qui doit arriver à une heure du matin.*
- *Ce n'est pas une raison. Il n'est que onze heure du soir, et tu aurais eu tout le temps d'être gentille avec Celù avant que ton gros industriel n'arrive. Allez, redescends tout de suite et va lui dire que tu voudrais bien boire un verre avec lui. Tu sais que c'est important pour moi.*
- *Mais tu m'embêtes à la fin, je fais ce que je veux. Celù, j'ai pas envie qu'il ne touche avec ses grosses patounes grasses. Et puis, il sent mauvais de la bouche.*
- *Mais pour qui tu te prends, à la fin ? T'oublies pas d'où je t'ai sortie ? Tu te crois la reine de la nuit parce que mes clients aiment bien s'amuser avec toi, mais en fait, t'est qu'une petite ouvrière déguisée en madame !! Tu vas faire ce que je te dis, sinon, je te vire à coups de pieds au cul, et t'iras faire la pierreuse à Barracas.*
- *Tu me fais pas peur avec tes menaces, espèce de gros connard !!! Toujours à lécher les bottes des députés pour te faire ton trou !!! Mais ils se foutent de toi, les députés !!! Tu sais ce qu'il m'a dit, l'autre, jour, Lorenzi ? Que t'étais qu'un incapable juste bon à les fournir en jolies filles et en gros bras !! Jamais ils te donneront l'investiture de leur parti pour le Once !!! Jamais, t'entends, espèce de minable !!!*
- *Qu'est-ce que t'as dis ?*

Et Juan, furieux, se précipita sur elle, le bras levé, pour la gifler.

Ce fut justement à ce moment que Pablo passa devant la porte. La scène réveilla en lui toutes ses frustrations, toutes ses rancœurs, toute sa haine contre Juan. Il se précipita dans le bureau.

- *La touche pas, salaud, ou je t'envoie à l'hôpital.*
- *Toi, le chanteur de charme, va gratter ta guitare et mêle toi de tes affaires.*

La suite fut un pugilat confus entre les deux hommes, dont Juan sortit vaincu, l'arcade sourcilière ensanglantée.

- *Tirez-vous tout de suite de mon cabaret si vous voulez pas que j'envoie les videurs vous mettre dehors.*
- *T'inquiète, on s'en va, dit Pablo. Tu viens Silvia ?*

Il la raccompagna chez elle, hélant un des derniers fiacres encore en activité dans cette ville où le trafic automobile se faisait chaque jour un peu plus dense.

- *Je suis contente que t'ais remis cette ordure à sa place, dit Silvia. Mais qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?*
- *Ecoute, y'a un impresario français qui m'a proposé de venir faire un tour de chant à Paris. Tu veux venir avec moi ?*
- *Oui, je veux bien ? En fait, c'est toi que j'aime.*
- *Oui, moi aussi, je t'aime.*

Et ils échangèrent un long et prometteur baiser avant de se quitter devant la porte de Silvia.

- *Tu m'appelles demain à 3 heures, d'accord ? J'en saurai plus sur le contrat.*
- *D'accord, à trois heures, dit Silvia.*

Et Pablo, rentré chez lui, s'endormit, bercé par une promesse d'amour et de liberté. Il rêva de l'existence heureuse et digne qu'il pourrait mener avec cette femme si longtemps aimée et désirée.

Et, à trois heures, le téléphone sonna comme promis. C'était Sylvie.

- *Jean m'a demandé où en était ta note sur les réseaux numériques. Il commence à s'énerver.*

Merde !! Il avait laissé passé l'heure fatidique, et maintenant, il allait avoir son patron sur le dos !!!

- *Dis-lui qu'elle sera prête dans un quart-heure. Je finis les tableaux, là.*

Et Paul se mit frénétiquement à terminer la note, en espérant encore éviter une nouvelle engueulade.

Mais ce fut peine perdue, car, vingt minutes plus tard, son chef furieux déboula dans son bureau.

- *Alors, Paul ? ça fait un quart d'heure que j'attends ta note !!!*
- *Oui, oui, ne t'inquiète pas, elle est presque terminée.*
- *Bon, je compte sur toi. Sans faute, dans cinq minutes dans mon bureau. Après, je pars en réunion chez Duval.*
- *Oui, oui, ça sera prêt. Excuse-moi, j'ai eu du mal avec la mise en page.*

(A suivre)



Chapitre 5 : Un baiser sur les barricades

Comme tous les jours, aux environs de 13 heures, Paul sortit de son bureau, situé au 13<sup>ème</sup> étage de la tour AXE10, sur le parvis de la Défense. Il emprunta l'ascenseur avec quelques collègues pour aller déjeuner au restaurant d'entreprise, situé au sous-sol du gratte-ciel. Arrivés au rez-de-chaussée, ils traversèrent le grand hall entièrement dallé de marbre, dont les murs étaient constitués de très hautes verrières permettant d'apercevoir les tours environnantes. Puis ils descendirent un premier escalier, parcoururent un long couloir, et débouchèrent sur un second escalier incurvé permettant d'accéder au restaurant situé en contrebas. C'était une salle immense, haute d'au moins deux étages, éclairée elle aussi par des verrières donnant sur les sous-sols de l'esplanade, et qui pouvait accueillir simultanément des centaines de convives.

Après avoir fait la queue pour choisir son menu - il raffolait de l'andouillette grillée et du poulet rôti qui constituaient la base presque immuable de son déjeuner – il rejoint ses 6 collègues à une grande table où ils s'étaient regroupés, tout au fond de la salle, juste à côté de l'une des verrières. C'était un moment de sociabilité obligée, une détente assez terne entre deux demi-journées de travail. On parlait des petites rumeurs du bureau et des grandes rumeurs de l'entreprise, du dernier film ou de la dernière émission de télé que l'on avait vues, de ses futures vacances de Noël à la montagne ou de ses dernières vacances d'été à la mer. On confiait ses états d'âmes sur son supérieur hiérarchique et on écoutait son voisin se plaindre du sien. On évoquait aussi l'actualité politique et sociale du moment, mais en évitant de faire trop état de ses convictions personnelles et en se contentant de quelques généralités prudentes, compatibles avec l'opinion moyenne.

Ses collègues du département voisin lui présentèrent ce jour-là une nouvelle recrue. Sonia était une jeune femme brune, très élégamment vêtue, et dont le visage fin, d'aspect vaguement méditerranéen, était délicieusement mis en valeur par une casquette en cuir à la gavroche.

Était-ce par un vain désir de briller, ou simplement parce que cette femme lui semblait sympathique et attentive ? Toujours est-il que sa présence à table incita Paul, en général assez réservé lors de ces repas entre collègues, à faire preuve d'une loquacité inhabituelle. Il parla quelques instants, avec une certaine verve, des voyages et des rencontres qui avaient émaillé sa carrière déjà longue, avant que la conversation ne s'oriente vers l'actualité politique du moment, à savoir la crise des gilets jaunes.

Des profondeurs de la France, avait en effet surgi une vague de frustration et de colère, mêlant, dans un magma de revendications assez hétéroclite, des protestations contre la vie chère, les impôts trop lourds, la confiscation de la démocratie, les libertés écornées, la perte de repères culturels et moraux. Une foule de gens jusque-là résignés et passifs avait occupé les ronds-points, bloqué les péages autoroutier, organisé des sit-in et des manifestations spontanées dont la plus importante venait d'avoir lieu le samedi précédent sur les Champs-

Elysées. Celle-ci, non autorisées par la préfecture, avait été émaillée d'incidents provoqués une minorité de casseurs – barricades, jets de pavés, incendie de mobilier urbain, et, pour tenir à distance les manifestants violents, jets de grenades lacrymogènes et charges de CRS – qui avaient donné pendant toute la journée aux Champs-Elysées couverts de fumée et résonnant d'assourdissantes détonations des allures de zone de guerre.

Or Paul, justement, s'était rendu ce jour-là sur les Champs-Elysées pour participer à la manifestation. Il s'était approché au plus près, avec une sorte de curiosité exaltée, des scènes d'émeutes. Même s'il n'avait personnellement participé à aucune violence, il avait éprouvé à peu de frais, pour la première fois de sa vie, les émotions que peuvent ressentir les participants à une insurrection révolutionnaire. Et il ne privait pas d'en donner un compte-rendu détaillé, avec une faconde qui suscitait l'attention amusée de ses collègues. Et il constata avec plaisir que Sonia l'écoutait en particulier avec beaucoup d'intérêt.

Or, cette femme lui plaisait. Il la désirait. Il aurait voulu, au fond de lui, la séduire et devenir son amant. Et quand elle lui dit, tout de go, qu'elle aurait bien voulu participer à cette manifestation qu'elle se rendrait peut-être à la prochaine, son cœur se remplit d'espoir... Il s'imaginait déjà bravant avec elle tous les dangers le samedi suivant...

Ce jour-là, il arriva en début d'après-midi sur les Champs-Elysées. Il sentit tout de suite que l'atmosphère était plus lourde que celle de la semaine précédente. Les premières personnes qu'il rencontra sur le boulevard de Courcelles – de nombreuses stations avaient été fermées autour de l'Etoile et il fallait faire un bon bout de marche à pieds pour arriver jusqu'aux Champs-Elysées – ne furent pas, comme la semaine précédente, des petits groupes de gens tranquilles aux airs de monsieur-tout-le-monde et répondant aimablement à ses questions, mais de jeunes types un peu excités, qui tentaient d'arrêter, de manière assez agressive, les voitures roulant sur la chaussée.

En remontant l'avenue des Ternes, il respira une odeur de gaz lacrymogènes beaucoup plus acre que la semaine précédente. Même si aucune explosion de grenade ne se faisant entendre, Paul sentit instinctivement, derrière le calme apparent du moment, une atmosphère de tension, susceptible de déboucher sur de graves débordements.

Arrivé place de l'Etoile, il fendit un rassemblement assez dense des « gilets jaunes » immobiles pour se diriger vers l'avenue des Champs-Elysées. Celle-ci était barrée par un cordon de CRS, mais les instructions étaient de laisser passer les personnes présentant leurs papiers. Paul brandit donc bien haut son passeport et se dirigea vers les CRS qui ne prirent même pas la peine de contrôler ses papiers ni de le fouiller.

- *Ah ! Il a le passeport !!! Passez, monsieur !!!*

Se glissant derrière la file les CRS, Paul pénétra sur l'avenue des Champs-Élysées. Quelle impression étrange !!! L'avenue semblait presque totalement vide. Il n'y avait bien sur aucune automobile. De petits groupes épars de gilets jaunes ponctuaient de quelques touches de jaune cet immense espace, à la manière d'une première floraison de jonquilles printanières. Paul marcha pendant quelques dizaines de mètres, sur le trottoir entièrement désert du haut de l'avenue. Il savoura le silence et la paix profonde qui régnait sur ce lieu habituellement si actif et peuplé, et qui semblait s'offrir aujourd'hui à lui seul. En se dirigeant vers le métro Georges-V, il croisa un groupe de « gilets jaunes » dans lequel il reconnut quelques figures rencontrées la semaine dernière.

- *Il n'y pas personne aujourd'hui, ça fait bizarre !*
- *Oui, c'est un peu décevant !!*
- *En fait, les gens voulaient venir, mais il paraît que la police arrête les cars sur le périphérique à l'entrée de Paris. Ils ne laissent passer personne.*
- *Mais peut-être qu'ils arriveront plus tard !!*
- *Oui, peut-être. Bon, allez, je vais voir ce qui se passe plus bas.*
- *Nous, on remonte vers l'Etoile. A Tout à l'heure, peut-être !!*
- *Oui, ou bien à la semaine prochaine !*

En avançant encore de quelques mètres, Paul commença à entendre de plus en plus distinctement une musique qui lui parut d'abord incongrue dans ce lieu. C'était un air de tango, qui provenait d'un groupe d'une vingtaine de personnes rassemblées devant le Fouquet's. Elles entouraient un joueur de bandonéon, assis sur une chaise pliante, qui interprétait *El Choclo* avec une impressionnante énergie. Paul le connaissait bien, ce grand type costaud avec ses longs cheveux plats et ses grands yeux pleins de rêve, qui venait, lui avait-on dit, d'un pays des Balkans !! Il lui filait toujours la pièce quand il passait devant lui le soir, dans les couloirs du métro Saint-Lazare, alors qu'il y faisait résonner ses variations volubiles, aux accents vaguement tziganes, sur *la Comparsita* !!! Il

Il s'arrêta devant lui, pour l'écouter. Le musicien releva la tête et le reconnut. Ils se saluèrent. Mais bientôt Paul s'aperçut qu'il connaissait pas mal d'autres gens dans petit groupe.

- *Eh !! Paul !! je ne savais pas que tu étais gilet jaune !!!*

C'était une autre connaissance à lui, un danseur qu'il rencontrait de temps dans les milongas du Val-d'Oise, qui venait le saluer.

- *Oui, ben tu vois ... c'est drôle de se rencontrer ici, j'imaginais pas trouver une milonga sur les Champs un jour de manif...*
- *Ouais on a eu l'idée hier. On a pensé que ça serait super. Alors on a fait un petit groupe sur Facebook et on a demandé à Zlatko de venir nous accompagner...*
- *C'est vraiment une idée super, ça. Mais pourquoi personne ne danse ?*
- *En fait, c'est prévu. Les filles ne demandent que ça. Il suffit de les inviter.*

Et, joignant le geste à la parole, Pierre invita une danseuse. Bientôt, les couples se formèrent, et la milonga improvisée se mit en place. Quel moment merveilleux, inespéré, de liberté, que de pouvoir danser sur ces Champs-Élysées déserts, sans voitures, sans policiers, sans bousculades !!! On avait l'impression d'être à l'aube d'un monde nouveau !!

Et soudain, il la vit. Oui, c'était Sonia, sa collègue de bureau, qui était là, en face de lui, en chair et en os, avec sa petite casquette à la gavroche qui la rendait si désirable. Elle lui souriait gentiment, la tête légèrement penchée, vaguement tentatrice.

Paul sentit son cœur s'emplier d'une bouffée d'espoir. Il fit le tour de la petite piste de danse improvisée qui commençait à prendre forme, et vint se planter devant Sonia.

- *Vous voulez danser avec moi ?*
- *Mais je ne sais pas danser !!!*
- *Ne vous inquiétez pas, je peux vous guider, si vous voulez !! Tu vas voir, dans dix minutes, tu danseras come une reine !! On peut se tutoyer, hein ??*
- *Oui, mais vraiment je ne sais pas...*

A son regard, à son attitude, Paul comprit que Sonia avait terriblement envie de danser avec lui. Il tendit sa main. Elle la prit et le suivit pour rejoindre la ronde des danseurs.

Paul l'enlaça avec délicatesse. Il commença à la guider, sans une parole, en essayant de lui faire comprendre par la douceur que le tango n'était au fond qu'une forme particulière de promenade amoureuse. Femme intelligente et fine, elle comprit son intention. Elle se lova affectueusement dans ses bras et commença à le suivre. Et sa danse hésitante de débutante

se transforma bientôt en une tendre flânerie à deux sur la plus belle avenue du monde. Elle avait confiance en lui, elle le laissait l'étreindre, il prenait un plaisir immense en la serrant contre lui et en donnant, à son tour, un peu de bonheur. Au bout de trois minutes, sans même s'en être rendus compte, ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre.

Les morceaux de tango s'enchaînèrent. Sonia et Paul continuèrent à danser ensemble longtemps, longtemps, perdus dans leur rêve langoureux, comme deux oiseaux de mer évoluant de concert au-dessus de l'océan. Il ne chercha même pas à lui suggérer des figures un peu plus complexes, craignant que l'introduction d'une difficulté technique ne vienne perturber le beau rêve tout simple qu'ils étaient en train de vivre à deux. Il tenta cependant de guider quelques tours et adornos, et là, miracle !!! Elle le suivit sans aucune difficulté, comme si elle dansait le tango depuis des années ... Magie de l'entente et de la confiance amoureuses !!! Mais Paul était tellement ému, tellement heureux de cette rencontre inespérée qu'il n'osait plus prendre aucune de ces initiatives originales dont il était pourtant coutumier... Surtout, surtout, pensait-il, ne rien faire qui risque de détruire cette magie. Seulement continuer à marcher amoureusement avec elle, en la tenant tendrement serrée contre lui...

Au bout d'un moment, la musique s'arrêta. Zlatko, fatigué, prit quelques minutes de repos sous les applaudissements nourris des danseurs. Paul et Sonia se regardèrent.

- *C'était bien hein !!*
- *Oh, c'était super. J'ai adoré danser avec toi.*
- *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? tu ne veux pas aller voir ce qui se passe dans le quartier ? J'ai l'impression que ça commence à chauffer.*

Au loin, effet, retentissait, à des intervalles de plus en plus proches, les détonations des grenades assourdissantes.

- *Allez, viens, on va voir ce qui se passe.*

Bras dessus-bras dessous, ils remontèrent l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la rue de Presbourg. Ils franchirent à rebours le cordon de CRS qui bouclait le périmètre sécurisé, puis débouchèrent sur l'avenue Marceau, où se pressaient un plus grand nombre de « gilets jaunes ». Ils essayèrent de se glisser vers la place de l'Etoile, où la foule était nombreuse autour de l'Arc de Triomphe. Mais un fort cordon de CRS bloquait le passage.

- *Vous ne pouvez pas passer, monsieur,* dit le gendarme casqué et molletonné de pied en cap comme un samouraï.

- *Mais pourquoi ?*
- *Essayez un peu plus loin. Ici on ne peut pas.*

Main dans la main, ils continuèrent dans la rue de Presbourg vers l'Avenue Marceau. Là aussi, un autre cordon de CRS barrait l'accès à la place de l'Etoile.

- On peut passer ici ?
- *Non, monsieur !*
- *Mais pourquoi ?*
- *Essayez un peu plus loin. Ici on ne peut pas.*
- *Mais on nous a déjà répondu la même chose au carrefour d'avant...*

Ils commençaient à comprendre la stratégie de la police. Il s'agissait en fait de quadriller l'ensemble des abords de la place de l'Etoile pour rendre plus difficile la circulation de la foule et fragmenter la manifestation. Une stratégie qui, face à des gens paisibles comme eux pouvait avoir une certaine logique, mais qui, face à des casseurs où à des gens simplement révoltés comme l'étaient beaucoup des manifestants, allait se révéler, de par son caractère statique, lamentablement inefficace.

Face aux policiers, les gilets jaunes parlaient par petits groupe. Tout le monde discutait paisiblement avec tout le monde. On sentait qu'ils avaient tous besoin de s'exprimer, comme s'ils avaient été bâillonnés, réduits à l'isolement et à l'impuissance, pendant trop longtemps.

- *Ils bloquent la place de l'Etoile !!*
- *Pourquoi ils ne nous laissent pas circuler librement ? C'est pas ce qu'il avait annoncé, Castaner, à la télé !!*
- *Ouais, ils cherchent à étouffer le mouvement !!! Mais ils n'y arriveront pas, ils vont juste mettre les gens encore plus en colère !!!*

Beaucoup de manifestants s'adressaient aussi aux CRS, fort poliment quoiqu'avec une certaine véhémence, cherchant à engager un dialogue :

- *On vous oblige à nous réprimer, mais en fait vous avez les mêmes problèmes que nous !!*
- *Oui, en fait, vous devriez manifester à nos côtés.*
- *Vous avez une femme, des enfants ? Vous payez l'essence trop cher ? Alors, pourquoi vous nous rejoignez pas ?*

Les CRS ne répondaient rien. Certains vieux gradés à la figure bourrue répondaient : « *pas de commentaires pendant le service* ». Quelques jeunes recrues gardaient un visage renfrogné et méchant. Mais d'autres, l'air plus ouvert, regardaient les manifestants avec une vague sourire, expression sans équivoque d'une sympathie discrète.

A l'entrée de l'avenue d'Iéna, le long de la rue de Presbourg, une foule tranquille d'une centaine de personnes faisait ainsi face calmement aux CRS, ainsi qu'aux policiers en civil qui les accompagnaient. Munis de brassards orange et de matraques télescopiques en métal, ceux-ci jouaient le rôle d'une sorte d'infanterie légère, papillonnant autour des CRS lourdement harnachés pour tenir la foule à distance. Bien que celle-ci ne soit pas agressive, ils étaient rendus très nerveux par les événements qui se déroulaient à quelques dizaines de mètres de distance : sur l'avenue Kleber voisine, où les groupes de casseurs s'étaient visiblement massés, c'était en effet des scènes de chaos. Depuis le coin de la rue de Presbourg, dont ils s'étaient approchés, Sonia et Paul ne pouvaient pas voir les scènes d'émeute. Par contre, ils entendaient le bruit assourdissant des feux d'artifices dirigés contre les CRS et des grenades avec lesquelles ceux-ci répliquaient. Ils voyaient des volutes de fumée noire s'élever dans le ciel, témoignant d'incendies peut-être plus graves qu'une simple voiture brûlée. Ils voyaient aussi toutes sortes de projectiles s'abattre sur les policiers, dont le cordon barrant la rue de Presbourg avançait et reculait alternativement sans logique apparente.

Dans le dos des policiers ainsi attaqués, la foule, composée pour l'essentiel de gens paisibles, restait tranquille, presque débonnaire. Mais on voyait de temps à autres quelques types un peu excités se mettre à brailler, tandis qu'un peu plus loin, adossés aux immeubles de l'avenue des hommes jeunes, à la figure butée et hostile, au regard sombre et attentif, semblaient observer la scène de loin ou attendre quelque chose. Il n'était pas besoin d'être un grand spécialiste de la guérilla urbaine pour comprendre que les émeutiers violents pouvaient très bien tenter de contourner le cordon de police de la rue de Presbourg pour le prendre à revers par l'avenue d'Iéna, et, profitant du bouclier offert par la foule pacifique, créer un nouveau foyer de désordre particulièrement difficile à contrôler. Cette possibilité n'avait pas échappé aux policiers qui observaient maintenant la foule d'un œil méfiant, tandis qu'ils étaient confrontés vers l'avenue Kleber à des émeutiers de plus en plus agressifs et entreprenants.

- *Circulez, circulez !!*, disait un CRS à un groupe de gilet jaune qui stationnaient trop près de lui à son goût.
- *Eloignez-vous !!!* disait un policier en civil en déployant sa matraque télescopique.
- *Munitions, munitions !!!* Réclamait un gradé de CRS visiblement confronté sur la ligne de front de l'avenue Kleber à une situation difficile.

A un moment, un peloton de CRS fit même mine d'esquisser un mouvement vaguement menaçant en direction des « gilets jaunes » pacifiques. La foule fut alors parcourue d'un léger grondement. Il était d'ailleurs frappant de constater à quel point, dans ces manifestations spontanées et peu encadrées, la situation pouvait se révéler précaire, l'ambiance changeant tout à coup, au gré des incidents, d'une atmosphère bon enfant à des mouvements de paniques, d'invectives et de violence.

Cependant la foule réagit, encore une fois à sa manière imprévisible, en entonnant une grande Marseillaise, bientôt reprise par des centaines de voix. Etait-ce une manière pour elle de dire aux policiers qu'elle ne leur était pas hostile et n'avaient rien en commun avec les casseurs d'en face ? Etait-ce une façon d'affirmer une filiation vis-à-vis de la révolution de 1789 ? Etait-ce de désir de se regrouper autour d'une des choses les plus sacrées que les manifestants avaient en commun ? Etait-ce simplement, pour ces gens simples qui n'avaient plus l'habitude qu'on leur demande leur avis, la seule manière qui leur restait d'exprimer leur amour d'une Patrie meurtrie ? En tout cas, Sonia et Paul, serrés l'un contre l'autre, entonnèrent à plein poumon l'hymne national aux premier rangs des participants, face aux policiers silencieux, sans doute à la fois décontenancés par l'hétérogénéité des foules auxquelles ils avaient à faire face ce jour-là vaguement rassurés par l'attitude peu hostile de la foule.

Ce chant entonné à pleins poumons, dans des circonstances dramatiques, rapprocha encore davantage les deux amoureux. Après leurs deux corps dans la danse, c'étaient maintenant leurs deux voix qui se fondaient dans les pulsations partagées de l'hymne national. Ils se regardèrent, et ils se seraient sans doute embrassés si des détonations venues de l'avenue Kléber, rapidement suivies de quelques projectiles menaçants, ne les avaient obligés à s'abriter sous l'auvent d'une banque. Mais, très vite, la curiosité fut la plus forte :

- *Viens ! On va regarder ce qui se passe par là-bas !*

Ils se dirigèrent vers l'avenue Kleber. Un CRS à la taille impressionnante, harnaché comme un robocop, mais l'air plutôt débonnaire, leur barra le passage :

- *On ne pas messieurs-dames. C'est dangereux pas là. Restez au coin, là, fit-il en étendant les bras, d'un air à la fois autoritaire et protecteur.*

Sonia et Paul tentèrent d'engager la conversation avec lui. Et, à leur surprise, il répondit assez facilement :

- *Ça vous paraît très violent, ce qui se passe ?*
- *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*
- *Ben, vous avez l'expérience, avec votre métier.*
- *En fait, ce n'est pas particulièrement violent, ce qui est inhabituel, c'est le lieu où ça se passe, en plein dans les beaux quartiers de Paris. En général, c'est plutôt en banlieue.*

A ce moment, quelques gros feux d'artifice, accompagnés de jets de boulon, fusèrent dans leur direction.

- *Reculez, reculez !!!*

De l'autre côté, un gros camion-citerne blindé, muni d'un canon à eau, s'avança pour asperger la foule des émeutiers. Derrière Paul, un jeune un peu énervé cria, avant de partir en courant dans une rue adjacente :

- *C'est ça, c'est ça !! A la douche, comme les juifs !!!*

Paul compris alors, un peu inquiet et vaguement déçu aussi, qu'à la foule pacifique qui l'entourait se mêlaient tous sortes d'éléments troubles, black blocs, gauchistes, anarchistes, fascistes, qui n'attendaient qu'une occasion pour en découdre et créer de nouveaux foyers d'incidents. Et cela signifiait aussi que la situation apparemment calme de l'endroit où il se trouvait pouvait à tout moment, et brutalement, dégénérer en scène d'émeute.

Mais finalement, il ne se passa rien. Au bout de quelques minutes d'attente, Paul et Sonia se dirigèrent vers la place de l'Etoile. A leur grande surprise, les CRS les laissèrent passer :

- *C'est dangereux, par-là !!*
- *Oui, mais on fait rien de mal !!!*
- *Ok, vous pouvez passer si vous voulez, mais c'est à vos risques et périls !!*

Sur la place, le public était vraiment très différent de celui de la semaine précédente. Au lieu de gens paisibles, de tous âges et des deux sexes, à l'allure ordinaire, on trouvait une majorité d'hommes jeunes, portant en eux une sorte d'agressivité rentrée. Il y avait des types chevelus et barbus à l'allure un peu déjantée, des gros bras au crâne rasé en blouson de cuir... Ils semblaient se regrouper par grappe d'affinités, certains debout au milieu de la chaussée, d'autres assis aux pieds de l'Arc-De-Triomphe. Il y avait des banderoles portant des slogans gauchistes, des emblèmes anarchistes, des drapeaux français, des pancartes portant des images de Jeanne d'Arc. Ce qui était très étrange, c'est que ces gens aux opinions totalement opposées cohabitaient en fait dans une sorte de trêve tacite, en attendant peut-être de se réunir en une seule foule pour incendier des voitures, piller des magasins et caillasser des CRS.

- *C'est qui à ton avis tous ces types ?* Demanda Paul.
- *Ben, je sais pas trop, des fois on dirait des anars, des fois des fachos...*
- *Oui, c'est bizarre, ils sont tous mélangés et en plus on n'arrive pas à les reconnaître.*
- *Si on s'en allait ? Je sens pas très bien les choses, là.*
- *Ouais, ça va péter, dans un moment. Si on allait vers la porte Maillot ?*

Ils s'engagèrent sur l'avenue de la Grande Armée en traversant un cordon de CRS au niveau de la rue de Tilsitt. Au début, celle-ci leur parut presque déserte, quoique couverte de toutes sortes de débris et de traces de petits incendies, restes visibles de violences récentes. Mais on entendait grossir rapidement un sourd grondement qui provenait du fond de l'avenue, du côté de la porte Maillot. Bientôt, ils virent des centaines de « gilets jaunes » qui couraient dans leur direction, l'air très excités, tentant de mettre le feu aux voitures et au matériel urbain, s'emparant des palissades de chantier pour s'en servir de boucliers contre les grenades des CRS. Un peu inquiets, Paul et Sonia se regardèrent :

- *Tu crois que c'est prudent d'aller par là-bas ?*
- *On dirait qu'il y a des casseurs qui remontent de la porte Maillot, non ?*
- *Oui, si on filait vers l'avenue des Ternes ?*

Ils rebroussèrent chemin aussi vite qu'ils le pouvaient, mais la foule des casseurs, très mobiles, se rapprochait d'eux dangereusement. Ils risquaient d'être coincés bientôt entre ceux-ci et les CRS, qui exposés à une attaque violente, pourraient bien les prendre eux-mêmes pour des émeutiers.

Paul crut trouver une solution à cette situation inconfortable en se réfugiant dans un restaurant libanais du coin de la rue de Tilsitt, resté curieusement ouvert, et dont les gérants guettaient anxieusement les événements derrière leur vitrine. Or, il se trouve que Paul les connaissait, étant souvent venu déjeuner là avec des membres de sa famille.

- *Bonjour. Dites donc, ça chauffe un peu là, on peut rentrer se mettre à l'abri 5 minutes ?*
- *Oui, bien sûr, rentrez ..*
- *Ce n'est pas prudent d'avoir laissé votre restaurant ouvert.*
- *Oui, mais maintenant, c'est trop tard, de toute façon. Allez, rentrez, on va vous servir un petit verre de vin.*
- *Ah, tiens, je vous présente mon amie Sonia.*
- *Bonjour madame.*

A la grande surprise de Paul, Sonia répondit au restaurateur en arabe. Ils échangèrent quelques mots chaleureux.

- *Ah, tu parles arabe, toi ?*
- *Oui, je suis chrétienne maronite. Ma famille vient de Beyrouth.*
- *Ah, ben alors ça ne doit pas trop te changer.*

Paul regretta immédiatement cette allusion un peu facile. Mais Sonia, sans paraître vexée, lui répondit gentiment :

- *Non, ça n'a rien à voir. Et puis, je n'étais même pas née, alors...*
- *Mais tu es arrivée quand en France ?*
- *Je suis venue ici faire mes études de droit à 18 ans. J'habitais chez un oncle. Au départ, je devais retourner à Beyrouth rejoindre le cabinet d'affaires de mon père. Mais finalement, la France m'a plu, et je suis restée.*
- *Et ne regrettes pas ?*
- *Non, pas jusqu'ici. J'aime bien ce pays. Mais là ça commence à aller de mal en pis...*

Ils étaient attablés dans la salle intérieure du restaurant. Mais, dans l'avenue, la rumeur enflait sans cesse. Ils pouvaient voir dehors, les émeutiers s'approcher du cordon policier, utilisant comme boucliers les palissades vertes et grises des chantiers alentours. Plusieurs grenades assourdissantes éclatèrent à proximité immédiate de la vitrine.

- *Montez au premier, dit le restaurateur. Vous serez plus en sécurité.*
- *Et vous ?*
- *On reste pour garder la boutique.*

Arrivés dans l'appartement du haut, ils purent contempler, fascinés et effrayés à la fois, le spectacle de l'émeute depuis les fenêtres donnant sur l'avenue. Les émeutiers des premiers rangs s'avançaient en rang serré, protégés derrière leurs boucliers improvisés, vers les CRS qui tentaient de les tenir éloignés à coup de grenades lacrymogènes. Derrière eux, plusieurs incendies avaient été allumés : une voiture, du matériel de chantier entassé en bûcher, de gros tuyaux en caoutchouc... Sur le trottoir d'en face, on pouvait voir distinctement une dizaine de pillards à l'œuvre à l'intérieur d'un restaurant à la vitrine explosée. Et bientôt, les casseurs purent atteindre d'un des véhicules de police stationnées dans la partie de la rue de Tilsitt donnant sur l'avenue de Victor Hugo, et qui n'avait pu faire comme les autres machine arrière pour échapper à leur assaut. Ils y mirent bientôt le feu, et de longues flammes d'un rouge sombre commencèrent à lécher les immeubles des alentours. Et, sur ce spectacle de chaos, presque de guerre civile, scintillaient les mille lumières argentées de la tour Eiffel, comme pour mieux souligner, par un ironique contraste, la déchéance dans laquelle s'enfonçait cette nuit-là la plus belle et la plus orgueilleuse ville du monde.

- *Regarde, les CRS ont reculé jusqu'à l'avenue Victor Hugo.*
- *Tu crois que c'est prudent de rester à la fenêtre ? Si jamais une grenade faisait péter la vitre, on pourrait perdre un œil...*
- *Oui, mais un spectacle comme ça, ça ne se loupe pas, tout de même... On est vraiment aux premières loges.*

La télévision était allumée et ils pouvaient suivre en direct sur BFM TV la progression de l'émeute. Le journaliste était en train d'expliquer que le chaos avait gagné tout le quartier de l'Etoile. Sur l'écran, on pouvait voir un grand incendie léchant la façade d'un immeuble :

- *J'espère qu'il ne va pas prendre feu !! Tu imagines le cauchemar pour les gens à l'intérieur !!*

- *Mais, regarde, c'est immeuble d'en face !!!*

En effet, les images qui passaient sur l'écran étaient celles d'un incendie qu'ils voyaient très bien depuis leur fenêtre. Quelle impression étrange d'apprendre ainsi, par la télévision, qu'ils étaient très exactement au cœur de la tourmente !!!

Les manifestants s'approchaient maintenant très dangereusement de leur immeuble. A quelques dizaines de mètres, ils avaient mis le feu à un tas de gros tuyaux en plastique. Des flammes accompagnées d'une épaisse fumée noire s'élevaient pratiquement jusqu'au niveau du troisième étage. Juste en face de leur fenêtre, des émeutiers étaient montés sur le toit de baraques de chantier et tentaient de s'attaquer ces constructions. Paul et Sonia commencèrent à être étreints d'une sourde inquiétude.

- *Mais on ne voit plus un seul policier, on dirait qu'ils laissent le champ libre aux casseurs !*
- *J'espère que les pompiers vont arriver rapidement, avant que l'immeuble ne commence à brûler aussi !!!*
- *S'ils mettent le feu aux baraques en face de l'immeuble, on est mal.*
- *Oh ! la la ! J'ai oublié mon sac avec tous mes papiers et mon argent en bas. Il faut que je descende les chercher !!* dit Sonia, subitement affolée.
- *Tu crois que c'est prudent de descendre juste maintenant ?*
- *Il faut absolument que je les récupère. J'y vais, j'en ai juste pour une seconde...*
- *Bon, écoute, je t'accompagne, on ne sait jamais...*

Ils redescendirent l'escalier de service et frappèrent à la porte de la cuisine, dans la cour intérieure de l'immeuble. Le restaurateur leur ouvrit. Ils se précipitèrent dans la salle plongée dans l'obscurité tandis qu'autour d'eux retentissaient toutes sortes de bruits inquiétants : fracas de vitrines brisées, cris et injures lancées aux policiers, explosion de grenades, sirènes de police, tintamarre des manifestants sautant sur les toits des voitures ou les palissades de chantier jetées en tas pour construire une barricade... Sonia commença à chercher frénétiquement son sac.

- *On ne voit rien sans la lumière !*

- *Dépêche-toi !! C'est pas safe ici !!!*
- *Ah, ça y est, je l'ai trouvé !!*
- *Ok, allez viens, on remonte...*

Soudain la vitrine du restaurant explosa sous l'impact d'un pavé qui vint se perdre aux pieds de Paul, après avoir frôlé la tête du patron du restaurant. Deux ou trois silhouettes indistinctes rentrèrent par l'ouverture béante, rapidement suivie d'une meute plus nombreuse. Ils commencèrent par bousculer les tables, jetant aussi quelques chaises à la volée pour détruire la partie encore intacte de la vitrine.

- *Sortez d'ici*, dit courageusement le restaurateur.
- *Toi, ferme-la*, dit un des casseurs en l'empoignant à la gorge. *Appelle les flics si t'es pas content.*
- *Bon allez les gars, on se sert. RECUPERATION PROLETARIENNE !!*

Et, au nom de la récupération prolétarienne, les vandales se précipitèrent derrière le bar pour rafler toutes les bouteilles d'alcool soigneusement rangées sur les étagères. Sonné, tétanisé, apeuré, le restaurateur les laissait faire sans rien dire.

- *Tiens, y'a une jolie fille ici !!* Dit un grand type surexcité en s'approchant de Sonia. *Eh !! chérie, allez, un petit baiser pour la révolution !!!*
- *La touche pas*, dit Paul en s'avançant de l'air le plus menaçant qu'il put vers le grand gaillard.
- *Eh ! mauviette !! tu veux un coup sur ta salle petit tronche de cadre ?*

Et après avoir bousculé Paul d'un coup d'épaule, il s'avança vers lui, l'air menaçant, muni de la barre de fer qu'il avait utilisée pour briser la vitrine.

- *Eh ! les gars !! les flics arrivent !! On se casse !!*

C'était entre les casseurs et les CRS un jeu permanent du chat et de la souris, ou plutôt de l'hippopotame et de la souris : les CRS reculaient en ordre devant l'assaut des émeutiers qui en profitaient pour déclencher quelques incendies et piller quelques magasins. Puis après quelques minutes, ils avançaient à nouveau, toujours aussi lourdement, tandis que les casseurs, après leur avoir lancé quelques projectiles, s'enfuyaient en courant pour se mettre

hors d'atteinte, quelques dizaines ou quelques centaines de mètres plus loin. Et la vague de reflux qui venait de se déclencher évitait opportunément un très mauvais sort à Paul et Sonia.

- *Fais pas de conneries !! on se casse !!* Dit à l'agresseur un de ses acolytes, les bras chargés de bouteilles d'alcool.

Le type laissa tomber sa barre de fer et d'enfuit par la vitrine aussi vite qu'il était entré.

En moins de 3 minutes, le restaurant avait été dévasté, les tables renversés, le bar pillé, les chaises cassés, les vitrines brisées, le sol couvert de milliers d'éclat de verre. Restés seules, les victimes hébétées restèrent un moment silencieuses.

- *ça va ? Vous n'avez rien de cassé ?* Dit le restaurateur à Paul.
- *Non, ça va, je suis désolé pour le restaurant.*
- *C'est pas grave, du moment qu'il n'y a pas de blessés.*
- *Merci d'être intervenu,* dit Sonia à Paul.
- *Boh, c'est normal, j'allais quand même pas laisser ce sale type t'emmerder...*
- *Oui, mais tu as faillis prendre un sale coup.*
- *Encore heureux qu'ils n'aient pas lancé un cocktail Molotov en partant !!!*

Ils avaient tous le souffle coupé. Mais Paul sentit aussi, confusément, que cette peur partagée et son geste courageux (mais aurait-il pu décemment agir autrement ?) l'avaient encore rapproché de Sonia.

- *C'est pas encore fini,* dit le restaurateur. *Vous voulez remonter dans l'appartement pour vous protéger ?*
- *Non, j'en ai assez, je préfère m'en aller,* dit Sonia.
- *Mais écoute, ça n'est pas très prudent de sortir là, le quartier est à feu et à sang,* dit Paul.
- *Non, les CRS sont là maintenant, ça va se calmer, je préfère m'en aller. Reste si tu veux,* dit Sonia.

- *Non, je vais avec toi, on ne sait pas ce qui peut arriver encore.*
- *Merci, c'est gentil de m'accompagner.*

Ils sortirent tous les deux dans la nuit. Sonia, en enjambant la vitrine, se blessa légèrement la main sur une pointe de verre acéré.

- *Aie !!*
- *Attends, je vais mettre un kleenex pour arrêter le sang !*
- *Tu n'as pas un sparadrap ?*
- *Si, si, attends.*

Et Paul sortit de son sac un curieux sparadrap pour enfant, décoré de clowns, de fleurs et d'autres personnages multicolores sur fond blanc.

- *Bon, voilà, il est un peu bizarre ce sparadrap, mais pour le moment, ça fera l'affaire.*
- *Merci, Paul,* dit Sonia en lui serrant chaleureusement les mains et en rapprochant son visage du sien.
- *Allez, on file,* dit Paul après un moment d'hésitation.

Ce n'était pas le moment de d'embrasser. Ou bien, peut-être, c'était le moment rêvé pour un premier baiser... Mais Paul, pour la seconde fois, laissa passer sa chance.

Le coin de la rue de Tilsitt était calme et désert. L'une des surprises les étranges qu'avait éprouvé Paul au cours de ces manifestations violentes, c'était la succession brutale de moment de calme et de solitude où l'on ne voyait presque personne dans la rue, et de scènes d'émeutes violentes dont les nombreux protagonistes surgissaient en un instant, on ne savait d'où, de manière presque imprévisible.

Et c'est exactement ce qui se passa. En arrivant au coin de l'avenue Mac Mahon, Sonia et Paul furent soudain coincés entre un cordon de CRS qui bouclait l'accès à la place de l'Etoile et une foule d'émeutiers porteurs de gilets jaunes qui remontait vers eux depuis le bas de l'avenue. Avant qu'ils aient pu décider une quelconque manœuvre de retraite, la foule des casseurs était pratiquement arrivée à leur niveau, lançant toutes sortes de projectiles sur les flics, tandis que ceux-ci répliquaient par des tirs de grenades, parfois à tir tendu.

Soudain les CRS chargèrent, provoquant un mouvement de recul immédiat de la foule. Moins habitués à ces situations que les casseurs, et n'ayant d'ailleurs rien à se reprocher, Paul et Sonia furent les derniers à déguerpir. Et très, très vite, les premiers CRS arrivèrent sur eux, matraque à la main.

Depuis le début de l'après-midi, Paul n'avait pas quitté son gilet jaune, et rien – à part peut-être le fait que son visage était découvert - ne le distinguait des émeutiers. En plus il faisait nuit, et les CRS eux-mêmes très nerveux étaient bien en peine, au milieu de ces scènes de chaos, de distinguer un manifestant pacifique d'un casseur patenté. Bref, un policier qui passait par là avisa Paul et se précipita vers lui, matraque levée.

- *Laissez-le, il n'a rien fait !!!* Dit Sonia en cherchant à le retenir.

Le policier se débarrassa d'elle d'une violente bourrade qui l'envoya à terre, puis asséna un coup de matraque sur le genou de Paul qui poussa un cri de douleur.

La suite de la scène fut très confuse. Paul protesta en esquissant spontanément un mouvement de défense, Sonia cria, d'autres CRS se précipitèrent sur eux pour les maîtriser, ils se débattirent, les CRS les ceinturèrent et les trainèrent à l'intérieur d'une voiture de police où étaient déjà assis, menottés, deux ou trois casseurs assez agités. Ceux-ci multipliaient insultes et menaces contre les policiers, qui leur répondaient d'un ton rogue et agressif. Curieusement, les flics ne passèrent pas les menottes à Paul et à sa compagne. Peut-être avaient-ils déjà compris, à leur comportement, qu'ils n'avaient pas affaire à des émeutiers violents, mais à des gens ordinaires, pris par hasard dans un mouvement de foule ? Ou bien n'avaient-ils plus assez de menottes ? Ou bien, affolés par les événements, avaient-ils simplement oublié d'appliquer le protocole usuel ? Toujours est-il qu'après un voyage assez court, ils entrèrent les mains libres au commissariat du VIIIème arrondissement, niché aux pieds du Grand-palais, où une vingtaine de manifestants attendaient déjà, entassés sur les bancs de la salle d'attente. Il y avait pêle-mêle, des fachos au crâne rasé, des cailleras de banlieue agités et provocateurs, des anarchistes barbus aux cheveux longs, et aussi des petits râblés à la méchanceté concentrée dont l'apparence ne permettait pas de deviner les opinions politiques, sauf bien sûr qu'elles étaient fortement teintées de violence et de haine. A force de menaces proférées d'un ton rogue, les flics avaient obtenu un calme relatif, et tous attendaient en silence, affalés sur les sièges, d'être interrogés.

L'attente dura plusieurs heures, dans une atmosphère lourde, entrecoupée de jurons et d'éclat de voix qui provoquaient immédiatement une violente réaction policière.

- *Est-ce qu'on va attendre encore longtemps ?*

- *Ça sent trop l'keuf, ici, ça me donne envie de gerber !!*

- *Z'avez pas honte d'être les esclaves des Rothchild ??*
- *Taisez-vous, hein, sinon je vous colle un PV pour insulte aux forces de l'ordre !*
- *Vas-y, mets le nous ton PV, qu'on se torche avec ! Justement, j'avais envie d'aller chier !!*
- *Ouais, c'est où les toilettes, m'sieur l'agent ??*

Sonia et Paul attendirent là plusieurs heures que quelqu'un veuille bien enfin s'occuper d'eux. Ils parlèrent peu. Ils se serraient simplement l'un contre l'autre, se tenant la main avec tendresse.

- *Tu n'as pas froid ? Tu veux mon manteau pour te couvrir ?*
- *Non, ça va, merci...*
- *Et ta main, tu veux que je te change ton pansement ?*
- *Non, ça peut aller, et toi, ton genou, ça va ?*
- *Je me demande s'ils vont nous faire attendre comme ça toute la nuit.*
- *François Lenoir !!!*

Un grand type chevelu, l'air très agité, se leva pour être conduit à l'interrogatoire.

Les détenus n'étaient conduits qu'au compte-goutte dans les bureaux de deux inspecteurs chargés de rédiger le procès-verbal. A deux heures du matin, seulement une dizaine d'entre eux avait déjà été appelés, et il restait encore plus de quinze personnes dans la salle. Après l'interrogatoire, certains des manifestants, placés en garde à vue, étaient conduits par un couloir muni d'une porte grillagée vers les salles de rétention. D'autres sortaient, libres, du commissariat. Aucun n'oubliait, au passage, de prononcer quelques mots bravaches ou de gratifier les policiers de quelques noms d'oiseaux. Et il restait encore bien 15 personnes dans la salle d'attente !!

Vers 4 heures du matin, Paul sentit la tête de Sonia s'affaler contre son épaule. Elle s'était endormie. Il la regarda avec tendresse, savourant avec émotion ce moment de confiance et d'intimité. Il lui caressa les cheveux, puis il recouvrit délicatement de son manteau pour qu'elle ne prenne pas froid. Au bout d'une demi-heure, il s'endormit à son tour, pour ne sortir

brutalement du sommeil que lorsqu'un policier appela son nom. Entretemps, Sonia, qui s'était réveillée, l'avait elle-même recouvert du manteau protecteur.

L'interrogatoire dura peu de temps. L'inspecteur, fatigué, était bien conscient que Paul n'avait pas le profil d'un casseur. De plus, son dossier était vide, on n'avait en fait rien à lui reprocher. Au bout d'un quart d'heure, il lui fit signer le PV et lui dit qu'il était libre.

- *Est-ce que je peux attendre mon amie dans le commissariat ?*
- *Non monsieur, nous sommes submergés de monde cette nuit, allez l'attendre dehors.*

Paul en traversant la salle d'attente, alla embrasser Sonia.

- *Je t'attends dehors.*
- *Non, ce n'est pas la peine, tu es fatigué, vas te reposer, on s'appelle demain.*
- *Si, si, j'y tiens.*
- *Comme tu veux, c'est gentil.*

En sortant, Paul savoura la quiétude de la nuit. Il était maintenant cinq heures du matin, et le calme était revenu dans le quartier. Un profond silence avait succédé aux fracas des tirs de grenades. Paul s'allongea sur la pelouse voisine, mit sa tête sur son sac à dos, se couvrit de son manteau, et commença à se remémorer les événements de la journée tout en regardant la silhouette du Grand Palais se profiler sur le ciel nocturne. Puis, il s'endormit à nouveau. Il rêvait de Sonia.

Il sentit une main caresser son visage. C'était celle de la femme qu'il aimait dans son rêve.

- *Ça y est, ils m'ont libérée...*
- *Ben, dis donc, ils ont mis le temps. Quelle heure est-il ?*
- *7 heures.*
- *Comment tu m'as trouvé ?*
- *Je ne sais pas, d'abord, je ne t'ai pas vu, mais comme je savais que tu m'attendrais, j'ai cherché partout, et finalement, je t'ai trouvé.*

- *Ça doit être le miracle de l'amour, dit-il en plaisant à moitié.*
- *Oui, c'est sans doute cela, dit-elle en déposant un très léger baiser sur ses lèvres.*

Il se leva péniblement. Ils remontèrent, bras-dessus, bras-dessous, l'avenue des Champs-Élysées qu'égaillait un concert de gazouillements saluant le point du jour. Et le cœur de Paul, lui aussi, chantait, car il venait de rencontrer l'amour de sa vie. Soudain, Sonia lui dit :

- *Paul, vous ne venez pas avec nous prendre un café ? Ça va ? Vous êtes bien silencieux depuis 5 minutes !!*
- *Ah, oui excusez-moi, j'étais un peu perdu dans mes pensées.*

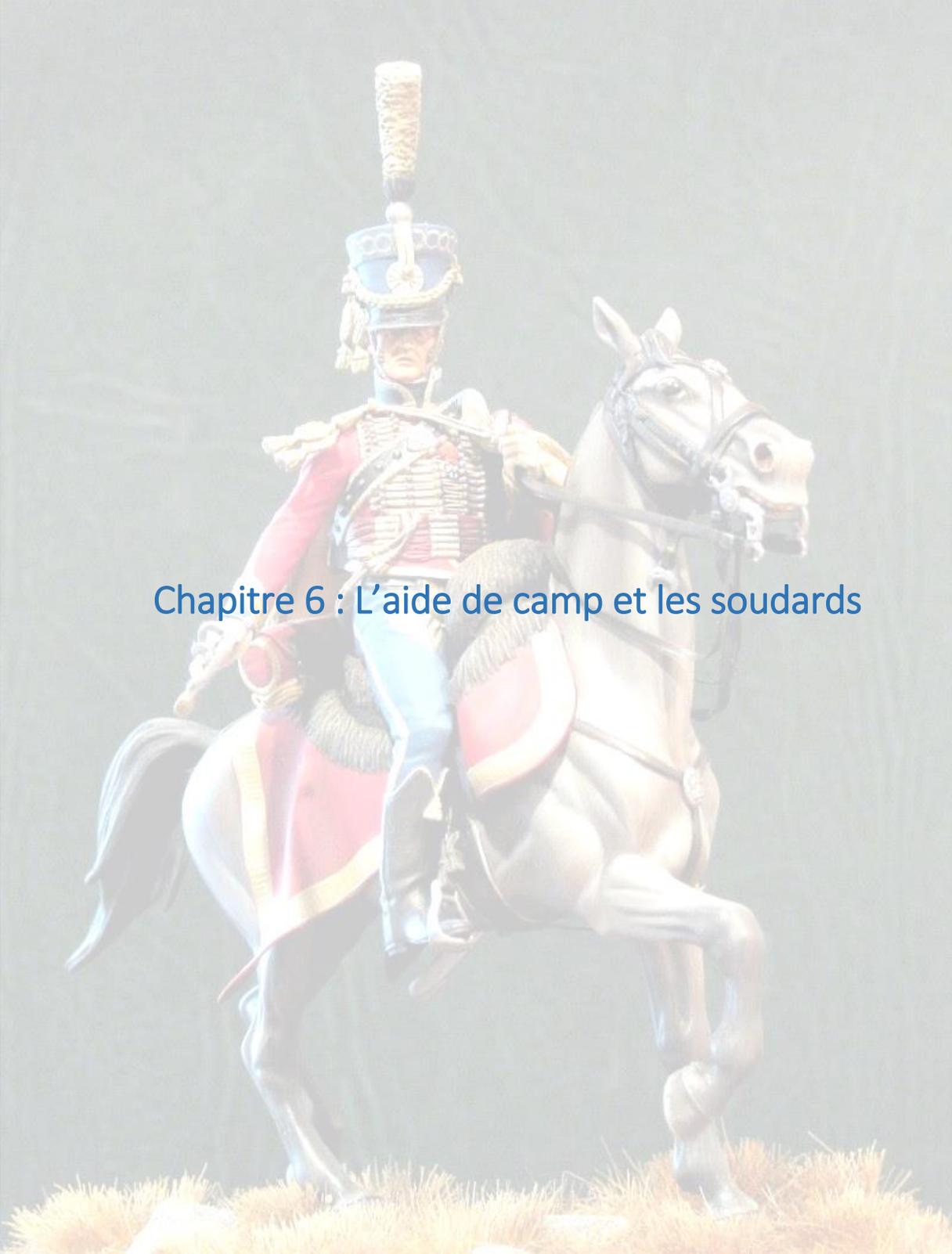
Ils se dirigèrent ensemble vers la cafétéria du restaurant d'entreprise.

- *C'était intéressant ce que vous disiez, tout à l'heure à table sur les manifestations des gilets jaunes.*
- *Oui, j'ai de la sympathie pour ces gens. Samedi prochain, j'y retournerai.*
- *Si vous voulez, on peut y aller ensemble.*
- *Pourquoi pas ? dit Paul étonné, tandis qu'un torrent de joie inondait son cœur. Mais qu'est-ce que vous avez à la main ?*

Sonia portait sur la main droite un curieux pansement, un sparadrap d'enfant, décoré de clowns, de fleurs et d'autres personnages multicolores sur fond blanc.

- *Oh, ce n'est rien, juste une petite blessure que je me suis faite tout à l'heure en me coupant, lui dit-elle avec un sourire étrange.*

(à suivre)



Chapitre 6 : L'aide de camp et les soudards

Paul aimait, en rentrant chez lui après le bureau, se promener quelques instants le soir dans le centre de Bormeilles-Sur-Seine. Là, dans ces rues étroites et tortueuses, bordés de petites maisonnettes anciennes et de murs couverts de lierre, il retrouvait, à deux pas des lotissements pavillonnaires et des barres HLM, un peu de l'atmosphère de cette vieille France qu'il aimait, avec son église romane trônant au milieu d'une petite place de village arborée. C'était si agréable de se prélasser là quelques instants à la terrasse du bistrot avant d'aller acheter quelques fruits chez l'un des derniers épiciers du coin résistant encore – pour combien de temps ? – à la concurrence du supermarché Mammouth de la zone commerciale.

Il était donc tranquillement installé à la terrasse du café, en train de siroter son petit Brouilly du soir. L'esprit flottant, il regardait les passants déambuler sur le trottoir : ici, une maman tenait par la main sa petite fille aux nattes blondes, qui serrait contre elle son ours en peluche ; un peu plus loin, deux ou trois jeunes discutaient tranquillement autour d'une moto ; de l'autre côté, une vieille dame traînait son cabas empli de provisions...

Il regardait aussi discrètement les deux jolies serveuses, Marie la brune et Annie la rousse, les filles du patron qui venait gagner là un peu d'argent de poche pendant leurs congés scolaires, et dont la fraîcheur contribuait largement au succès de l'établissement auprès de la clientèle masculine. De temps en temps, il allait même jusqu'à leur adresser un petit mot gentil lorsqu'elles venaient lui apporter son ballon de Brouilly. Mais pas question pour lui de sortir d'une réserve respectueuse : leur père n'était pas loin, lui-même était marié, et, de toutes manières, il avait toute sa vie été trop timide pour oser parler aux jolies femmes sans bafouiller et sans rougir.

Tout à coup, une voiture s'arrêta à son niveau. Deux jeunes hommes, de type maghrébin, en sortirent pour entourer la vieille. L'un d'eux se précipita sur elle pour lui prendre son sac. L'autre se saisit, avec la même violence, du collier qu'elle portait autour du cou, pour le lui arracher. Saisie de surprise, la femme n'esquissa même pas un geste de défense. Cela n'empêcha pas l'un des deux hommes, un type mince au visage méchant en lame de couteau, de lui porter au visage un coup qui la renversa sur le trottoir tandis qu'elle poussait un cri. A peine les clients du bistrot, eurent-ils le temps de se lever de leur chaise, que les deux types rentraient dans la voiture qui partit en trombe.

Quelques clients du café se précipitèrent vers la vieille dame assise sur le trottoir, l'air un peu perdu. Les trois jeunes motards l'entouraient déjà, essayant de l'aider à se relever :

- *Ça va, madame ? Vous n'êtes pas blessée ?*
- *Non, j'ai un peu mal à la tête...*
- *Quelle bande de salauds !!! Vous voulez qu'on appelle le SAMU ?*
- *Non, ce n'est pas la peine.*

Mais la vieille dame restait un peu chancelante sur ses pieds, au point qu'il fallut l'asseoir à la terrasse du café. Là, entourée des quelques badauds, elle attendit l'arrivée de police-secours.

Paul, pendant toute la scène, n'avait pratiquement pas bougé de sa chaise. Tétanisé par l'événement, il était resté totalement passif, vissé sur son siège. Sa propre attitude l'emplissait d'ailleurs de tristesse,

presque de honte. Comme il aurait voulu, au contraire, s'être précipité le premier, tête baissée, pour attraper ces saligauds et les mettre hors d'état de nuire !!! Comme il l'avait fait, il y a longtemps, très longtemps...

Il se trouvait alors depuis quelques jours en Bavière. Le temps avait été épouvantable au début du mois d'avril, mais la pluie avait cessé depuis quelques jours, facilitant les déplacements et les manœuvres. Arrivé le 17 avril à Donauworth, l'Empereur avait rapidement corrigé les mauvaises dispositions de Berthier et consolidé le dispositif de l'armée. Après les brillantes victoires d'Abensberg et de Landshut remportées sur l'armée de l'archiduc Charles, il se dirigeait maintenant sur Eckmühl, où il comptait bien porter le coup fatal aux autrichiens. Il avait envoyé en avant-garde le corps de Lannes, renforcé par la brigade de dragons de Nansouty.

J'étais alors aide de camp auprès du Maréchal Lannes, et, pendant la journée qui précéda la bataille décisive, je fus chargé de porter plusieurs courriers d'importance entre celui-ci, l'Etat-major de l'empereur et le corps de Davout. Ceci me permit de parcourir librement la région de basse-Bavière qui s'étend entre Eckmühl et Landshut.

Ces allers et venues ne posaient d'ailleurs pas grande difficulté. Il s'agit en effet d'un paysage assez plat, où des larges plaines légèrement ondulées, couvertes de champs de blé alternent avec des coteaux boisés de faible hauteur. Les chemins étaient assez bien entretenus, et le beau temps des derniers jours avait permis de sécher les dernières flaques de pluie.

Quoiqu'encore marqué par les horreurs du siège de Saragosse, je n'avais pas encore été gagné par le dégoût de la guerre. Avec mes 27 ans, j'étais alors dans la fleur de l'âge, et je considérais encore les campagnes militaires comme des aventures passionnantes, qui me permettaient de servir sous les ordres directs de chefs de guerre prestigieux. J'étais avide de montrer mes mérites afin de gagner mes épulettes tant convoitées de chef d'escadron, que ma proximité directe avec l'Empereur me permettaient raisonnablement d'espérer décrocher au cours de cette seconde campagne d'Autriche. C'est donc le cœur assez léger que je me dirigeais, ce matin-là, vers Landshut afin de porter les dernières dépêches de Lannes à Napoléon.

Je n'avais pour escorte qu'un seul dragon, les chemins d'Allemagne étant surs. La population du pays, en effet, nous était beaucoup moins hostile et surtout de mœurs moins barbares que celle d'Espagne, coutumière de la guérilla et des embuscades sanglantes où tant de nos braves soldats avaient perdu la vie dans des conditions atroces. Quoique forçant le galop de mon cheval pour parvenir plus vite au grand Etat-Major, je ne boudais ni le plaisir de contempler les paysages paisibles de la basse-Bavière, ni celui de recueillir à mon passage l'hommage de regards d'intérêt féminins.

Il faut dire, que malgré l'inconfort de nos bivouacs et la fatigue des longues étapes, mon uniforme me donnait fière allure lorsque je traversais les villages dans un nuage de poussière, monté sur mon bel alezan. Comme les autres aides de camps du maréchal, je portais un uniforme à la hussarde, avec une pelisse bleue bordée d'or et bordée de fourrure noire, un dolman rouge couvert de brandebourgs avec leur 5 rangées de boutons d'argent, une culotte hongroise de même couleur, et des bottes à la hussarde. Mon couvre-chef, un colback de fourrure noire, agrémenté d'une flamme rouge, d'un cordon d'or tressé et d'une plume de héron blanche, achevait de me donner l'apparence d'un héros de légende. Apparence qui d'ailleurs n'était pas si éloignée que cela de la réalité, comme vous allez le voir maintenant.

J'avais en effet dépassé l'avant-dernier village avant Landshut, et il ne me restait plus qu'à traverser quelques lieues d'une campagne isolée avant de rejoindre l'Empereur. J'étais seul, mon dragon ayant dû rester en arrière quelques instants du fait d'une mauvaise chute. En m'approchant à vive allure de l'une de ces grandes bâtisses rectangulaires à deux ou trois étages et aux toits d'ardoise légèrement inclinés qui dans ce pays tiennent lieu de fermes, j'entendis soudain en sortir des appels au secours et des cris perçants poussés par quelques femmes. Je mis alors pied à terre pour venir en aide à ces malheureuses.

En pénétrant dans la maison, je vis qu'il y régnait un grand désordre : tables renversées, armoires ouvertes au contenu éparpillé sur le sol, buffets éventrés. Je soupçonnais immédiatement qu'une bande de brigands, enhardis par les désordres de la guerre, avait violé la tranquillité des lieux. Mais je n'osais penser que la honte de ces forfaits allait éclabousser la gloire de nos armées !!

Les cris venaient du premier étage, où je me précipitais par un escalier encombré de bouteilles brisées et de linge de maison baignant dans des flaques de vin. En entrant dans la chambre, un spectacle révoltant me saisit : deux jeunes filles en chemise était aux prises avec une bande de vauriens dépenaillés, bien décidés, semble-t-il, à leur faire subir les derniers outrages après avoir mis à sac leur maison. Mon sang ne fit qu'un tour, d'autant que je réalisai immédiatement, en observant les éléments d'uniforme épars dans la pièce, que ces soudards appartenaient sans aucun doute possible à l'armée française.

- *Arrêtez tout de suite, bande de brutes !!*
- *De quoi y s'mêle, ce grand geai !!!* dit un des gaillards d'une voix avinée en me faisant face d'un air menaçant.
- *Fais pas l'idiot, Pierrot,* dit l'un de ses acolytes, *c'est un officier !*
- *Officier ou pas, j'veais lui passer mon briquet en travers du râble !!*
- *C'est, ça, rég'zy son compte, qu'on puisse finir de causer avec les demoiselles.*

Et il fit mine de se diriger devant les armes que les quatre acolytes avaient disposées en faisceaux pour pouvoir se livrer à leurs ignoble forfait.

Ils étaient quatre brutes, avinées, surexcités et surarmés. J'étais seul, n'ayant pour toute arme avec moi que mon sabre. J'avais une mission urgente à remplir dont pouvaient dépendre le sort de l'armée et l'issue de la campagne. J'aurai pu – et même j'aurais dû - battre en retraite pour accomplir mon devoir de soldat, quitte à revenir avec une escorte conséquente, une fois la missive remise à l'Empereur, pour châtier les coupables. Et personne n'en n'aurait jamais rien su, tant étaient malheureusement fréquentes ce genre de scènes durant nos campagnes.

Mais quelque chose en moi me fit réagir autrement. Etait-ce un reste de cette vieille morale chevaleresque que la famille aristocratique dont j'étais le rejeton m'avait légué en héritage ? Etait-ce l'expression de ce nouveau courage plébéen des soldats de l'armée impériale, qui les poussait à commettre, au péril de leur vie, toutes sortes de folies pour cueillir quelques miettes supplémentaires de cette gloire dont leur nouveau maître les rendait insatiables ? Etaient-ce simplement les

supplications des deux jeunes femmes qui avaient ému mon cœur encore généreux à l'époque ? Je ne sais.

Mais je sais par contre que, vif comme l'éclair, je dégainai mon sabre et que me mis en garde, prêt à engager un combat peut-être dangereux pour ma vie. Cependant, habitué à juger un en coup d'œil des situations de péril, je compris immédiatement que je ne courrai aucun risque. Sans doute impressionnés par la splendeur de mon uniforme, les maraudeurs n'avaient visiblement pas l'intention de défier l'autorité d'un officier supérieur, avec à la clé la perspective d'une cour martiale et d'un peloton d'exécution.

Cette hésitation ne m'échappa point, et je bondis alors sur les quatre canailles, leur assénant une pluie de coups de bottes et de plats de sabre :

- *Ah ! Gredins !! C'est ainsi que vous comportez avec des femmes sans défense !!! Vous n'avez pas honte de salir ainsi l'honneur de notre armée !!! Allez !! Déguerpissez en vitesse si vous ne voulez pas que je vous envoie en cour martiale !! Prenez vos affaires et filez !! Et plus vite que ça !!!*

Subitement dégrisés, tétanisés par mon autorité, terrifiés à l'idée du châtiment qui les attendait, les maraudeurs ne réclamèrent pas leur reste. Courbant l'échine sous mes coups et mes invectives, ils ramassèrent leurs armes et leurs uniformes et dévalèrent en un clin d'œil les escaliers sans demander leur reste !!!

- *Et soyez encore heureux que je ne relève pas vos noms parce que je suis en mission urgente pour l'Empereur !! Sinon, votre compte était bon !!*

-

A certaines caractéristiques de leur uniforme, je conclus qu'ils faisaient partie d'une compagnie de grenadiers du 57<sup>ème</sup> de ligne. Il m'aurait été facile d'aller voir leur colonel pour les dénoncer, les reconnaître et leur faire subir une punition méritée. Mais les urgences de mon service, ainsi que, plus tard, les appels à l'indulgence leurs victimes, me détournèrent finalement de cette idée.

Pendant que les quatre chenapans s'enfuyaient à tire d'aile, sans avoir même eu le temps de remettre complètement leur uniforme, je me retournais vers leurs deux victimes, pour m'assurer qu'elles n'avaient souffert de sévices trop graves. Fort heureusement, j'étais arrivé juste à temps pour empêcher les gredins d'accomplir le forfait qu'ils projetaient, mais les demoiselles n'en restaient pas moins fort remuées. Toutes tremblantes, livides, leur chemise déchirée, elles me regardaient avec un mélange de reconnaissance et de crainte, ne sachant si elles pouvaient réellement se fier à moi. Je tentais de les rassurer sur la pureté de mes intentions par quelques mots courtois, jargonnés dans le peu d'allemand que je connaissais, et accompagnés de quelques mimiques explicatives. Au bout de quelques minutes, elles commencèrent à se rassurer, et un début de conversation me permit d'apprendre que la jolie brune s'appelait Maria, que la rousse Anna était sa sœur, et qu'elles étaient toutes deux les filles d'un couple d'aubergistes partis en ville faire quelques emplettes. Elles m'invitèrent ensuite à rester à leurs côtés jusqu'au retour de leurs parents, sans doute d'ailleurs mues autant par la crainte d'autres maraudeurs que par un sentiment de reconnaissance. Je crus toutefois discerner, à certains sourires et à certains regards, les signes d'une sympathie sans équivoque de leur part, à laquelle j'aurais volontiers répondu si je n'avais pas eu une mission urgente à remplir.

Les quelques instants que j'avais passés à recourir, puis à rassurer les deux demoiselles étaient en effet autant de temps volé à la cause sacrée de nos armées. Je pris donc congé d'elles sans attendre davantage, en leur promettant de passer prendre de leurs nouvelles dès que je le pourrai. Pour les rassurer, je les laissai sous la garde du dragon qui venait de me rejoindre, et dont le cheval blessé ne pouvait d'ailleurs pas avancer davantage. En me retournant, je les vis, sur le perron de leur porte, me faire quelques touchants signes d'adieu tandis que je m'éloignais au galop.

Le jour suivant, je me couvris de gloire en prenant ma part dans la belle victoire d'Eckmühl. Sous les yeux mêmes de l'Empereur, je pris la tête d'un régiment de hussards dont le colonel venait d'être tué par un boulet, et j'enfonçai, au cours d'un combat sanglant, un carré de grenadiers autrichiens, accélérant la fuite désordonnée de l'ennemi. Cette action d'éclat, jointe à la chaude recommandation du maréchal, me valut - insigne honneur - d'être promu le soir même chef d'escadron par l'Empereur en personne.

Quelques jours plus tard, je fus l'un des premiers à m'élancer, l'échelle à la main, en compagnie du maréchal Lannes et de tout son état-major, à l'assaut des murailles de Ratisbonne sous une grêle de balles et de boulets qui ne nous empêchèrent pas de nous rendre maîtres des remparts et de la ville. Nous étions vraiment devenus, sous le commandement du Grand Homme, les égaux des preux chevaliers du moyen-âge et des héros de l'Antiquité !!!

Je ne vous conteras pas ici tous les autres épisodes de cette campagne glorieuse mais sanglante, où notre victoire fut chèrement payée de la mort de tant de nos camarades, et particulièrement du Maréchal Lannes, fauché par un boulet à Essling !!! Je fus d'ailleurs l'un des seuls à l'assister dans ses derniers instants, ses valets refusant de l'approcher de peur des affreuses pestilences émanant de son corps rongé par la gangrène.

Toujours est-il que chargé par l'Empereur, avec quelques autres officiers de mérite, de veiller à la bonne exécution du traité de paix par nos anciens ennemis, je restais en Autriche un peu plus longtemps que le reste de l'armée. Et c'est ainsi que, réduit à une semi-oisiveté et par ailleurs épuisé par les fatigues accumulées de la campagne, je décidai à la fin de l'été d'aller passer quelques jours chez mes jeunes amies d'Essenbach.

Nous y fûmes accueillis à bras ouverts, moi et mon domestique Woirand, par leur famille et même par tous les habitants du hameau. En fait, j'avais acquis chez ces gens simples et paisibles la renommée d'un héros de légende, grâce aux récits, sans doute un peu enjolivés, des deux demoiselles sur mon intervention courageuse.

Ce prestige était encore grandi par les succès de nos armées. C'est en effet pour défendre la Bavière contre les entreprises de l'Empereur d'Autriche que Napoléon avait mené sa campagne, et beaucoup de ces braves allemands, malgré leur communauté de langue avec nos adversaires, considéraient encore à l'époque les Français comme leurs alliés, voire leurs libérateurs.

Dès qu'elles me virent arriver de loin sur la route, Maria et Anna sortirent, joyeuses, pour m'accueillir au pas de la porte. Elles me présentèrent à leurs parents, qui, instruits de mon intervention heureuse, m'offrirent l'hospitalité dans leur maison. Et bientôt prévenus de mon arrivée, tous leurs voisins vinrent leur rendre visite pour rencontrer et congratuler le héros qui avait sauvé de la canaille, au péril de sa vie, l'honneur des filles de maître Linsberg.

Combien de fois, au cours de cette merveilleuse semaine, fus-je prié de dire et de redire l'histoire de mon intervention courageuse !!

On me demanda aussi de raconter mes batailles. Les enfants, les garçons surtout, m'écoutaient, fascinés, lorsque que je leur expliquais comment j'avais pris un drapeau à l'ennemi à la bataille de Wagram, pour le rapporter en personne à l'Empereur !! Et mon auditoire ne se lassait pas de m'entendre raconter mille anecdotes sur le Grand Homme, y compris dans les détails les plus ordinaires : ce qu'il mangeait, les habits qu'ils portaient, les paroles qu'il adressait à ses soldats... Bientôt, les paysans des villages voisins affluèrent pour m'écouter raconter mes aventures et contempler mon bel uniforme...

Au bout de quelques jours, Je remarquais que la jeune Maria, la plus jolie des deux sœurs, semblait particulièrement attentive à mes propos. L'œil brillant, toujours placée en face de moi, vêtue de sa plus jolie robe, elle était toujours la première à s'installer et la dernière à partir se coucher lors de nos veillées... Et comme elle réagissait prestement à chacun de mes désirs, m'apportant tous les matins un bon bol de chocolat, parfumant mon lit, me préparant de délicieux gâteaux à la cannelle !! Il me semblait même parfois qu'elle cherchait les occasions de rester seule avec moi pour me parler... ou peut-être pour autre chose ?

- *Monsieur, voulez-vous encore boire quelque chose ? Parce que nous allons bientôt fermer.*

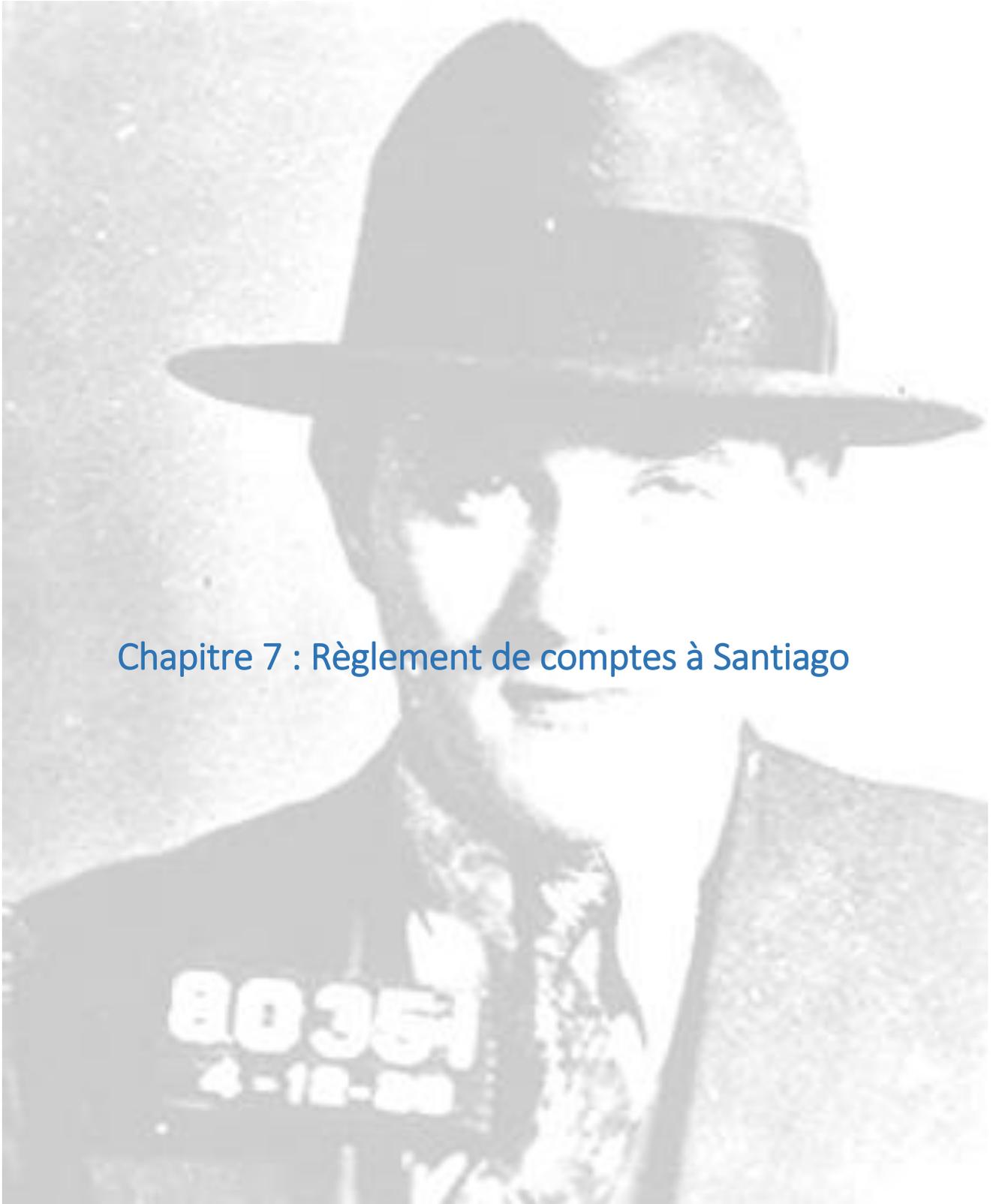
C'était Marie, la jolie serveuse du café, qui tirait Paul de sa rêverie.

Autour de lui, la place était redevenue calme. La voiture de police-secours était partie, et les derniers clients du café rentraient chez eux pour dîner.

- *Et la vieille dame ?* demanda Paul
- *Elle va bien, mais elle était un peu choquée. Ils l'ont emmenée à l'hôpital pour des examens.*
- *Vraiment, quels petits salauds, ces voyous !!*
- *Oui, dit Marie. Mais si les gens étaient un peu plus courageux, ils l'auraient défendue et ça ne serait pas arrivé. Alors qu'au lieu de ça, personne n'a bougé.*
- *Oui, vraiment, les gens sont lâches,* répondit Paul sans conviction. Puis, d'un air piteux, il régla sa note et enfila son vieux paletot pour rentrer chez lui.

Il était en retard, il était resté trop longtemps au café, sa femme allait encore le houspiller. D'autant qu'ils devaient aller prendre ensemble un cours de tango ...

(A suivre)



## Chapitre 7 : Règlement de comptes à Santiago

- *Dépêche-toi !!! On va être en retard !!!*

Comme tous le jeudis soir, Paul se faisait houspiller par sa femme Hélène. C'était en effet le jour de leur sortie de danse hebdomadaire, à la soirée organisée dans un petit restaurant des bords de Seine par l'association Salsa-en-Oise de Jacques Lecerf. En fait, il ne s'y rendait qu'à contre-cœur, pour une raison presque inavouable : quelques années auparavant, il avait lui-même caressé l'idée de devenir animateur de soirées dansantes. Il avait même, à deux ou trois reprises, organisé avec un certain succès des événements semi-privés dans un grand café tout proche de celui où il devait se rendre ce soir-là. Puis, par manque de temps et de persévérance, il avait abandonné ce projet, pendant que Jacques commençait de son côté à organiser des soirées régulières qui avaient fini par devenir une véritable institution auprès des salseros de la région. Paul avait alors tenté de se rapprocher de lui pour participer à l'organisation de ces événements, en lui proposant, entre autres, de donner des mini-conférences sur la culture cubaine au début des soirées. Mais Jacques, sans refuser ouvertement sa proposition, n'y avait jamais donné suite. Paul gardait de ce refus une blessure secrète, encore aiguisée par sa jalousie d'animateur frustré face au succès de son rival.

Bien sûr, il n'en disait mot à personne, refusant même de reconnaître, en son for intérieur, ce sentiment un peu mesquin. Il faisait toujours bonne figure à Jacques, qui lui-même ne manquait jamais de l'accueillir chaleureusement, comme la petite gloire qu'était Paul dans le milieu local de la danse, auréolé de son prestige d'ancien président de l'Association « Tango-en Vexin ». Et c'étaient entre eux force sourires et mots aimables, même si Paul prêtait par ailleurs une oreille plus que complaisante à toutes les petites rumeurs évoquant les erreurs de Jacques, les petites vexations provoquées par son autoritarisme et son manque de diplomatie, les difficultés qu'il rencontrait ici et là. Bien sûr, ces ragots, par leur fréquence même, témoignaient du fait que Jacques était devenu, à force de persévérance, une figure centrale dans le milieu salsero du Val-d'Oise – une position que Paul, au fond de lui-même, aurait volontiers rêvé d'occuper. Mais elles faisaient aussi résonner aux oreilles de celui-ci une petite musique douce et consolatrice, annonçant peut-être la chute prochaine d'un rival victorieux dont il n'osait même pas s'avouer à lui-même qu'il le jalousait et le haïssait.

Paul rentra donc dans l'arrière-salle du restaurant où se tenait la soirée. Les jours d'été et de beau temps, on dansait à l'air libre, sur une grande terrasse au sol cimenté, depuis laquelle on pouvait jouir d'une belle vue panoramique sur les boucles de la Seine. Mais quand venaient le froid et la pluie, on se repliait à l'intérieur, dans une jolie salle aux murs décorés de vieilles photographies et de tableaux évoquant les bords du fleuve. L'endroit était rendu encore plus chaleureux par l'omniprésence des boiseries - poutres apparentes, escalier de chêne, marqueteries murales, parquet récemment remis à neuf - qui offraient leur sensualité discrète au regard comme au toucher. La lumière, aux couleurs chaudes, était suffisamment vive pour permettre aux danseurs de se reconnaître et de s'inviter, mais suffisamment tamisée aussi pour protéger l'intimité des couples les plus timides.

Jacques jouait aussi à la perfection son rôle d'amphitryon, accueillant chaque danseur comme s'il s'était agi d'un ami personnel, participant aux conversations, cherchant les moyens d'éviter aux femmes seules de faire trop longtemps tapisserie, alternant avec un art consommé de DJ les vieux standards rassurants avec les succès récents. Il parvenait ainsi à créer un climat à la fois chaleureux et électrique qui libérait les participants de leurs inhibitions et les encourageait à aller les uns vers les

autres. Bref, ses soirées étaient réussies, ce qui lui avait permis, au fil des années, de drainer une clientèle de plus en plus nombreuse d'habités.

Ses petits griefs oubliés, l'esprit détendu par le verre de vin rouge que lui avait offert Jacques à son arrivée, Paul commença à danser. Comme de coutume, il invita d'abord sa femme Hélène pour quelques danses avant que, d'un commun accord, ils ne décident de partir à l'aventure chacun de leur côté.

Paul, pendant une petite heure, s'en donna à cœur joie. Ce soir-là, toutes les femmes semblaient ravies de danser avec lui. Il invita des débutantes, heureux de les mettre tendrement en confiance à la manière d'un mentor expérimenté. Il invita de vieilles amies, heureux de retrouver dans leurs bras une connivence ancienne. Il invita de belles inconnues, heureux de découvrir des sensations et des corps nouveaux. Il invita de bonnes danseuses, heureux de faire montre avec elles de sa maîtrise et de son sens de l'improvisation. Avec toutes, il échangea après la danse une étreinte amicale, heureux d'avoir partagé avec elles un moment de joie et de chaleur humaine.

En même temps, il observait du coin de l'œil les autres danseuses, notant celles avec lesquels il pourrait avoir plaisir à faire plus tard un petit tour de piste. Et c'est ainsi qu'il la vit.

C'était une jolie brune, souriante et vive. Bien qu'elle fût de taille très moyenne, son corps mince et svelte semblait élancé. Elle dansait joyeusement, avec une fraîcheur et une vivacité qui faisait presque oublier une technique bien maîtrisée. Quoiqu'attirant les regards par sa grâce, elle conservait une apparence simple et avenante. Paul savait que son expérience de danseur lui permettrait de mettre en valeur les talents de cette femme. De plus, il avait remarqué à la dérobée qu'elle semblait l'avoir observé avec intérêt pendant qu'il dansait, quelques minutes auparavant. Il décida donc, au prochain morceau, de tenter sa chance après s'être un peu renseigné sur elle. Son copain Pierrot, qu'il interrogea, lui expliqua qu'elle s'appelait Marie et fréquentait depuis quelques le cours « intermédiaires » de l'association Salsa-en-Oise.

Chouette !! Jacques venait de lancer *Lloraras*, un morceau qu'il connaissait bien. Sur ce thème, il était sûr de danser agréablement avec elle et sans doute, d'en faire ensuite une partenaire fidèle. Il se dirigea donc vers Maria d'un air décidé, et se planta devant elle, la main tendue, pour l'inviter à rejoindre la piste avec lui.

Elle le regarda, et avec une petite moue refrognée, lui répondit qu'elle préférait faire une pause pour cette danse. Dans le langage codé des danseurs, cela signifiait, tout simplement : « *Tu ne me plais pas, je n'ai pas envie de danser avec toi.* »

Penaud, Paul regagna sa place. Toutes les bonnes danseuses avaient déjà été prises pour ce morceau, et, de toutes manières, il était contrarié par le refus de cette fille, qui le renvoyait sans ménagements à son état de quadragénaire sur le retour. Il alla prendre un petit verre de vin au bar pour se consoler.

En revenant à sa place, il sentit soudain un petit coup de poignard transpercer sa poitrine en voyant, sur la piste, Maria danser avec Jacques. Ils étaient tous les deux souriants et détendus. Ils dansaient bien, même si Paul, en les observant discrètement du coin de l'œil, aurait désespérément voulu se

convaincre du contraire. Elle était raide, et lui guidait mal, pensait-il. Mais tel n'était visiblement pas l'avis des quelques personnes qui, autour de la piste, les regardaient danser, et qui les félicitèrent à la fin du morceau par quelques applaudissements enthousiastes. Heureux, Jacques et Maria passèrent devant Paul, bras dessus, bras dessous, échangeant un regard tendre et complice sans même remarquer sa présence. Les jambes coupées, Paul se rassit lourdement sur une chaise et s'affala sur la table, son verre posé devant lui.

Oh, ce Jacques !!! Quel type odieux, vraiment, avec son air prétentieux !!! Jacques par ci, Jacques par là, il n'y en avait que pour lui ces derniers temps. Il devenait de plus en plus agaçant, ce Jack !! Un jour, il faudrait sérieusement penser à le remettre à sa place !!

D'autant qu'il devenait de plus en plus dangereux pour le business.

Paul animait alors un fructueux commerce de casinos et de boîtes de nuit à Santiago del Este, la capitale de l'île de Cunumbo. Avec un agréable climat tropical, ses filles peu farouches, son sens inné de la fête, ses vastes cohortes de musiciens et de danseurs talentueux, ses politiciens tout prêts à se laisser corrompre, ce petit pays des Caraïbes constituait en effet un lieu rêvé pour développer des activités illicites que les autorités fédérales américaines contrôlaient et réprimaient désormais de plus en plus étroitement.

Cela faisait des années qu'il avait repéré l'extraordinaire potentiel de Cunumbo pour devenir l'île de tous les plaisirs destinés aux touristes nord-américains. Dès ses premières visites au cours des années 1930, il avait observé l'incroyable vitalité nocturne de sa capitale, Santiago. Les casinos, des hôtels de luxe, les night-clubs et les maisons de rendez-vous accueillèrent déjà à bras ouverts de riches touristes du continent venus s'encanailler pour quelques jours. Mais cette clientèle huppée restait quantitativement limitée. Le rêve de Paul, c'était de développer ces activités de loisirs sur une échelle beaucoup plus large, en transformant Cunumbo en un vaste parc de jeux interdits, accessible à l'ensemble de la classe moyenne nord-américaine.

Jusqu'à la fin des années 1940, Paul n'avait eu ni occasion ni même le besoin de concrétiser son rêve : ses activités dans les grandes villes du nord-est avaient largement suffi à absorber son énergie. Puis, après la sortie de la prohibition, les persécutions de la police fédérale l'avaient incité à redéployer ses activités vers la Floride, où il avait coulé des jours presque paisibles pendant la guerre entre ses casinos et sa famille.

Mais, avec la fin de la seconde guerre mondiale, s'était ouverte une période plus propice à la relance de son projet. Quelques voyages exploratoires à Cunumbo l'avaient convaincu que les dirigeants de l'île étaient tous prêts à se laisser corrompre pour transformer leur île en lieu de détente et de sensations fortes pour les touristes américains. Il avait lui-même été à nouveau envoûté par le charme de Santiago, la gentillesse de sa population, l'incroyable talent de ses artistes danseurs et musiciens, la sensualité de ses nuits – même s'il restait lui-même préoccupé avant tout par son travail, et restait, pour l'essentiel, fidèle à sa femme.

Il avait donc réuni autour de lui les représentants des principales familles mafieuses de la côte est pour leur proposer de participer à une affaire grandiose : transformer ensemble, avec la complicité des

dirigeants de l'île, Santiago del este en un grande plaque tournante des plaisirs nocturnes en tous genres. Ils pourraient y faire prospérer leurs activités plus tranquillement que sur le continent, où elles étaient constamment exposées à la curiosité malveillante des juges et des policiers.

Il y avait là les Saltini, patrons du jeu clandestin à Baltimore et Philadelphie ; les Benigni, propriétaires de nombreux casinos en Floride ; les Giancone, anciens bootleggers reconvertis dans le racket et le trafic de drogue. A leur côtés se trouvait le redoutable José Anacostia, parrain de la prostitution à Chicago, mais aussi assassin sans scrupules, exécuteur des hautes œuvres de la mafia, surnommé « Joe mains rouges ». Et puis, il y avait les deux grands amis de jeunesse de Paul, Jack et Sonny, avec lesquels il avait édifié son empire new-yorkais et s'était imposé à moins de 30 ans, au début des années 1930, comme l'un des maîtres du jeu clandestin de la ville.

Car Jack, oui ce Jack qui maintenant l'humiliait et le menaçait, avait été son ami d'enfance. C'est avec lui qu'ils avaient traîné, gamins misérables, dans les rues du Lower East Side à la recherche d'un petit cambriolage avant de commencer à organiser des parties clandestines de craps. Et c'est là qu'ils avaient rencontré Sonny, un caïd italien du quartier, un gros balaize qui avait voulu les mettre sous leur coupe. Mais Paul ne s'était pas laissé faire. Malgré son physique chétif, il avait résisté, argumenté, et finalement séduit le caïd par sa tchatche courageuse. Son intelligence politique et son sens aigu des affaires, joints à la peur inspirée par Sonny et sa bande, avaient alors fait merveille : ils étaient devenus en quelques années les maîtres du jeu clandestin à New York, en associant pour cela les deux registres complémentaires de la violence brutale et de la négociation subtile.

S'imposant à tous par son intelligence et aussi par sa maîtrise des questions comptables et financières, Paul avait alors commencé à jouer le rôle d'une sorte de parrain occulte de toutes les familles de la côte est. Il les avait incitées à renoncer aux règlements de comptes brutaux pour se fédérer dans une sorte de syndicat, où seraient débattues les questions d'intérêt commun et tranchés les litiges, en préférant les compromis mutuellement avantageux aux habituels bains de sang. Il aidait aussi les membres des familles affiliées à « blanchir » astucieusement leur argent vers des investissements parfaitement légaux : hôtels, night-clubs, casinos, restaurants... Sous son magistère habile, les mafieux avaient commencé à perdre leur traditionnelle image de gangsters violents et psychopathes pour se transformer en une catégorie particulière de gros commerçants, simplement spécialisés dans des activités illégales. Son leadership s'exerçait en binôme avec celui, plus voyant, de son ami Sonny, qui incarnait auprès des autres familles les valeurs traditionnelles d'autorité fondées sur la maîtrise de la violence physique. Quant à Jack, un peu plus incontrôlable et tête brûlée, ses deux compères lui confiaient de temps à autres quelques missions spéciales, comme de faire fructifier des investissements immobiliers dans le Nevada ou de développer les activités du Syndicat à Hollywood, auprès des jolies actrices qu'il affectionnait tant.

Les réactions des membres du Syndicat au projet de Paul fut d'abord prudentes. Etait-il bien raisonnable d'investir tant d'argent dans un pays peu stable, une île connue pour sa longue tradition d'instabilité politique ? Etait-on absolument sûr de la bienveillance des politiciens au pouvoir, qui peut-être s'empresseraient un jour de confisquer leurs investissements sous le premier prétexte venu ? Et n'était-on pas à l'abri d'une révolution, avec ces communistes qui agitaient le peuple, avaient implanté des maquis dans les montagnes et commettaient de temps à autres des attentats ? Et surtout, pourquoi vouloir d'emblée renoncer à des activités aussi lucratives que le trafic de drogue et le

commerce du sexe ? Une question particulièrement sensible pour le clan Giancone et pour José Anacostia, qui avaient bâti leur empire occulte autour de ces activités.

Paul parla longuement, et de manière particulièrement éloquente, pour répondre à ces objections. Il connaissait personnellement le président en titre, Alfredo Garcia, un général d'origine modeste, très populaire au sein des forces armées et même d'une partie du peuple, et dont le soutien constituait la meilleure garantie de stabilité politique. Les autres dirigeants de l'île étaient des hommes débonnaires et inoffensifs, surtout soucieux de se remplir les poches, et auxquels il suffirait de distribuer quelques bakchichs substantiels pour garantir leur bienveillance. Les communistes n'étaient qu'une petite poignée d'excités, rejetés par la majorité de la population, et bien tenus en respect par l'armée et la police. Quant à la drogue et à la prostitution, mieux valait s'en tenir à l'écart pour ne pas trop attirer l'attention de la justice nord-américaine. Et s'abstenir de ces activités, n'était-elle pas aussi une manière de blanchir astucieusement un argent acquis de manière illicite, en l'investissant dans des commerces parfaitement légaux ? De plus, en les abandonnant à des gangs locaux, on se créerait sur place des partenaires et des alliés.

Subjugué de longue date par l'intelligence de son ami, Sonny acquiesçait à chaque étape de son raisonnement, l'appuyant auprès des familles de son autorité respectée. Peu à peu, les objections se turent, et un accord presque unanime se fit sur l'intérêt du projet. Les membres du Syndicat chargèrent donc Paul d'une mission exploratoire auprès des autorités de l'île : il s'agissait d'obtenir d'elles suffisamment de garanties et d'avantages pour assurer une rentabilité durable des activités. Si Paul réussissait, chacune des familles était disposée à investir des sommes considérables dans le pays.

Paul alla donc passer quelques jours agréables, avec quelques malles bourrées de grosses coupures, dans l'hacienda de son ami le président Garcia, où furent également convoqués quelques-uns des principaux ministres du gouvernement. Tous en ressortirent la mine satisfaite à l'idée des substantielles gratifications qui leur étaient promises, dont la grosse liasse de dollars qu'ils remportaient avec eux constituait un acompte prometteur.

Quant à Paul, il put à son retour communiquer la bonne nouvelle à ses amis du Syndicat. Les autorités de l'île, impatientes d'accueillir leurs investissements, étaient en effet prêtes à leur garantir des conditions particulièrement favorables : défiscalisation totale des profits pendant trente ans, libre rapatriement des bénéficiaires, et bien sûr autorisation de tous les jeux de hasard. De plus, la banque nationale d'investissement accepterait l'ouverture de comptes libres où les sommes investies pourraient être déposées en liquide, sans limitation de montant et sans aucun contrôle sur la provenance des fonds. En échange, leurs exigences restaient relativement modestes : 1 million de dollars en cash chaque année pour les 5 principaux ministres et un intéressement de 5 % à tous les bénéficiaires pour le Président Garcia.

La réaction des familles ne se fit pas attendre. Quinze jours plus tard, les dollars commencèrent à affluer par millions sur les nouveaux comptes ouverts à la banque nationale. Des malles pleines de grosses coupures prirent alors, depuis New York et Miami, la direction de Santiago, avec l'aide de convoyeurs de choix : des starlettes amies de Jack qui allaient passer quelques jours de vacances sur les plages de l'île ; des jazzmen engagés pour une saison dans un des cabarets de Santiago del Este ; et même un célèbre chanteur de charme, ami de Sonny et accessoirement très attiré par les belles call-

girls auxquelles il aimait compter fleurette dans les suites luxueuses de l'hôtel Republica. Au passage de toutes ces célébrités, les douaniers américains étaient trop désireux d'obtenir d'elles un autographe pour oser contrôler le contenu de leurs bagages. Quant à ceux de Cunumbo, un petit billet de 5 dollars suffisait largement à calmer leur curiosité.

Au fil des mois, de nouveaux lieux de plaisir ouvrirent leurs portes dans la capitale. Les Saltini inaugurèrent trois casinos, dont le luxueux Golden Capri, où le public jouissait d'une vue magnifique sur la baie de Santiago ; les Benigni investirent dans un somptueux hôtel, El Imperator, situé sur la plus belle avenue du quartier chic du Vedaro. Les Giancone et José Anacostia s'associèrent pour ouvrir plusieurs night-clubs, sortes de multiplexes avant l'heure offrant la fois spectacles de music-hall, pistes de danse, salles de jeu et les bars intimistes, et où il était facile au touriste esseulé de trouver, autour d'une bouteille de Champagne, une agréable compagne pour terminer la nuit. Quant à Paul, il s'apprêtait à réaliser le rêve de sa vie, en ouvrant en bord de mer le plus grand-hôtel-casino du monde, le Costa Negra, avec ses 17 étages, sa grande piscine alimentée en eau de mer, son solarium, son night-club, ses bars, ses suites luxueuses avec vue sur la ville et l'océan, et surtout ses huit salles de jeu où l'on pouvait déambuler des nuits entières, un verre de champagne à la main, entre les tables de poker, de baccara ou de roulette.

Bref, Santiago se transforma en moins d'un an en une sorte de vaste luna-park tropical, offrant aux touristes américains les plaisirs les plus variés. On pouvait se ruiner dans les casinos pendant des nuits entières, assister à de magnifiques revues tropicales au son des grands orchestres de Latin jazz, écouter d'émouvantes chanteuses de Boléro dans les centaines de bar musicaux de la ville, aller voir un spectacle coquin dans un théâtre érotique... L'alcool coulait à flots, la drogue était aisément disponible, et les filles de l'île étaient plus qu'accueillantes. L'argent commença à remplir les coffres des familles mafieuses et les poches des dirigeants de l'île, qui ne manquaient aucune occasion pour témoigner leur gratitude à Paul, unanimement reconnu comme leur clairvoyant bienfaiteur.

C'est ainsi que ses amis organisèrent, à l'occasion de son 45<sup>ème</sup> anniversaire, une fête somptueuse dans les jardins du « Select Tropical », le plus prestigieux night-club de la ville, appartenant à la famille Giancone. Le plus grand des crooners nord-américains, de longue date compagnon de route des familles mafieuses, joua le rôle d'animateur de la soirée. Les 45 plus belles danseuses de la ville descendirent en cortège l'escalier monumental de la scène pour venir rendre hommage à Paul jusqu'à à sa table. Les meilleures chanteuses de boléro alternèrent sur scène avec les plus habiles danseurs de Rumba. Et, clou du spectacle, le grand chanteur de jazz Nat King Cole entonna avec toute la salle un gigantesque « happy birthday to you », accompagné par l'orchestre géant de Benny Loré, le plus populaire des musiciens de l'île, tandis que débutait un inoubliable feu d'artifice dans le ciel de la ville.

Mais ce qui toucha le plus Paul, ce fut cette jeune chanteuse, Maria Morena, une jolie brunette qui interpréta sa chanson préférée, *Viente Años*, un boléro nostalgique sur le thème de l'amour disparu. Malgré sa taille moyenne, son corps mince et svelte lui donnait sur scène un air élancé. Sa voix dégageait une émotion capable d'arracher des larmes au mafieux le plus endurci. Et lorsque son mentor, Jack, vint chercher Paul pour lui faire faire quelque pas de danse avec elle sur la scène, celui-ci fut séduit par sa danse svelte et vive, par la fraîcheur de son regard, et par l'apparence simple et avenante qu'elle conservait malgré son succès sous les applaudissements du tout-Santiago.

A sa manière, Paul en tomba amoureux. Pas comme n'importe lequel de ces mafieux sanguins et machistes, prêts à toutes les dépenses pour obtenir la possession ostentatoire des plus jolies vedettes. Comme Marcello Giancone, chef du clan éponyme qui couvrait de rivières de diamant sa maîtresse, la célèbre chanteuse Olga Perez ; ou comme John Saltini, héritier en titre de l'empire familial, qui s'affichait avec la jeune comédienne Celina Gomez, coqueluche des revues « people » de Santiago, avec ses robes excentriques conçues exprès pour elle par les plus grands couturiers français. Non, Paul restait au contraire extrêmement discret, presque pudique. Certes, il avait lui-même une jeune maîtresse à Santiago, mais ces amours restaient clandestines. Paul était attaché à sa femme, à ses enfants, à sa vie de famille. Il était fondamentalement rétif aux liaisons tapageuses et à l'abus des plaisirs de toute sorte qui ne pouvaient que le distraire de son travail au service de ce qui était pour lui l'essentiel : son projet de construire à Cunumbo un vaste et lucratif empire du plaisir. De tempérament assez froid, peu sensible aux vanités du monde, il n'avait que faire de s'afficher aux bras d'une petite starlette. Et cet homme qui était de fait le véritable maître, avec son ami Sonny, de l'empire du crime aux Etats-Unis, menait une vie de famille très régulière et presque effacée dans sa villa, cossue mais sans ostentation, de Palm Beach.

Il n'empêche que la jeunesse et la fraîcheur de Maria avaient ébranlé son cœur. Il se voyait déjà en protecteur de cette jeune femme, mettant ses immenses moyens au service de la promotion de son talent. Il l'imaginait déjà lancée à la conquête du public depuis la scène du Costa Negra. Quant à lui, il resterait dans la pénombre, au fond de la salle, savourant discrètement sa voix si émouvante, son visage innocent et juvénile. C'était un sentiment assez pur, un rêve de mécénat artistique et de protection paternelle, où le désir de possession physique ne se manifestait que de manière subliminale. Il se voyait déjà repoussant, d'un geste généreux, les avances discrètes qu'elle se sentirait peut-être obligée de lui faire, comme c'était l'usage ici pour toutes les artistes protégées par un généreux bienfaiteur. Il expliquerait à mots couverts à sa protégée stupéfaite que seul comptait pour lui son talent, et qu'il n'avait aucune intention de profiter de cette situation pour assouvir un désir charnel. Et elle, éperdue de reconnaissance, développerait pour lui un sentiment d'affection filiale et deviendrait comme sa fille adoptive, le comblerait de ses marques sincères d'attachement. Quelle belle amitié en perspective avec cette jeune femme, qui recouvrirait d'un baume apaisant toute la noirceur de sa vie quotidienne, avec son avidité, ses manœuvres, ses haines et ses trahisons... Une manière aussi de se racheter à ses propres yeux par un acte de générosité désintéressé...

Et en plus, cela tombait bien !!! La construction de son magnifique hôtel-casino, le Costa Negra, était pratiquement achevée, et Paul était en train d'en préparer la cérémonie d'inauguration. C'était une fête qu'il voulait somptueuse, digne de demeurer longtemps dans les mémoires comme l'un des moments les plus marquants de son rêve caribéen. Il avait donc demandé à ses agents de contacter les plus grandes stars du show-business américain pour qu'elles participent à la soirée d'ouverture. Franck Sinatra, Ginger Rodgers avaient entre autres déjà donné leur accord. Les plus beaux ballets du « Select tropical », ainsi que les prestigieux orchestres de Benny Loré et d'Arsenio Gomez avaient également été embauchés pour l'occasion. Mais il restait encore, en première partie du programme, quelques « créneaux » disponibles pour lancer de nouveaux talents locaux. Et bien sûr, Paul pensa immédiatement pour cela à Maria.

Il chargea donc Neddy Lopez, le directeur artistique de son futur night-club, de la contacter. Il préférerait de loin cette solution à une intervention directe, qui aurait pu être mal interprétée. Une idée qui le

gênait d'autant plus qu'il était parfois saisi d'une subite poussée de désir pour cette jeune femme, d'autant plus inavouable qu'elle cadrait mal avec le roman chevaleresque qu'il s'était construit.

Au début, tout se passa plutôt bien. Le tenant régulièrement informé de l'avancement des préparatifs, Neddy indiqua à Paul que Maria semblait intéressée par la proposition, bien qu'elle n'ait pas encore donné son accord définitif. Quelques problèmes d'agenda semblait-il, la retenaient encore. Paul ne douta pas un instant que sa proposition très généreuse financièrement, et de nature à accélérer considérablement la carrière de Maria, ne soit finalement acceptée avec reconnaissance. Sa surprise fut donc grande, quelques jours plus tard, d'apprendre qu'elle avait finalement refusé, prétextant un engagement impossible à annuler dans le night-club de Jack, le Gai Paris. Il fut certes un peu vexé du refus, mais se dit en même temps qu'il n'y avait là rien de très grave. Un coup de fil à Jack suffirait sans doute à régler le problème. Jack était un ami d'enfance, Paul l'avait à maintes reprises aidé et sorti d'embarras, et il accepterait certainement d'autant plus volontiers de lui céder Maria le temps d'une soirée qu'il avait envers lui une très grosse dette de reconnaissance.

De la « bande des trois » formée dans le Lower East Side par Paul, Sonny et Jack, ce dernier était certainement le maillon faible : soumis à son désir de jouissances immédiates, contrôlant mal ses accès de colère, il n'avait en effet ni l'intelligence et l'ampleur de vues de Paul, ni la capacité à inspirer la crainte de Sonny. Son esprit assez étroit l'empêchait de « voir grand » dans le business maffieux, et ce n'est que grâce à bienveillance de son ami Paul qu'il s'était élevé avec lui au-dessus des petites combines de voyou de sa jeunesse. Ne sachant d'ailleurs pas trop quoi faire de lui, Sonny et Paul l'exilaient souvent dans des projets flatteurs mais un peu secondaires, comme diversifier les activités du Syndicat vers Hollywood et ses jolies starlettes ou construire un luxueux hôtel à Las Vegas avec l'argent investi par les membres du Syndicat. Encore pouvait-on s'estimer heureux s'il ne s'avisait pas de tout compromettre par une de ses fougades en violant une actrice ou en dilapidant l'argent confié à lui par les autres familles mafieuses.

C'est justement à cette dernière occasion que Paul venait de tirer, une nouvelle fois, Jack d'un embarras qui sans lui aurait pu s'avérer mortel. Le projet d'hôtel à Las Vegas dont l'avait chargé le Syndicat avait en effet frôlé un moment la catastrophe, victime la fois de l'incompétence et de la malhonnêteté de Jack que plusieurs membres accusaient détourné à son profit plusieurs millions de dollar. Il fallut tout l'éloquence de Paul, lors d'une dramatique réunion des commanditaires, pour sauver son ami d'enfance d'une exécution capitale réclamée par plusieurs d'entre eux. Et pour remettre le projet à flot et le sauver de la faillite, Paul avait dû y injecter plusieurs millions de dollars de ses propres deniers. Il se souvenait encore de ce Jack larmoyant, avouant ses malversations comme un gamin pris en faute, suppliant Paul de lui sauver la vie, puis le remerciant presque à genoux pour son aide tout en lui promettant de lui témoigner une reconnaissance éternelle.

Tout homme même un grand maffieux, a ses faiblesses, et celle de Paul était plutôt sympathique : c'était la fidélité en amitié, une fidélité capable de l'amener à pardonner à ceux qu'il aimait les erreurs, voir les mensonges, bien au-delà de ce qu'aurait commandé le plus élémentaire bon sens. Aussi, au lieu d'éloigner définitivement un Jack déconsidéré, il avait tout de même accepté, contre l'avis presque unanime du Syndicat, de l'associer au projet cunumbien. Oh !! Une association bien modeste, sous la forme d'un beau night-club situé dans un quartier certes chic, mais tout de même assez excentré, de Santiago... Il croyait ainsi pouvoir conserver son meilleur ami près de lui, pour discuter de temps à

autres avec lui du bon vieux temps, et accessoirement le surveiller du coin de l'œil pour l'empêcher de commettre de nouvelles sottises.

Il ne savait pas qu'il venait en fait d'introduire un loup, ou plutôt un chien fou, dans la bergerie.

Comme il arrive souvent avec les esprits retords et étroits, Jack n'avait en fait pas vraiment éprouvé de reconnaissance pour l'intervention de Paul. Bien au contraire, il s'était senti humilié par la manière un peu hautaine dont celui-ci l'avait adjuré, pour son propre bien, d'arrêter ses enfantillages et de comporter comme un homme d'affaires digne de ce nom. Il était de plus taraudé par une jalousie inavouée face aux succès de Paul, à son brio, à son intelligence qui ne faisaient que mieux mettre en lumière, par contraste, son caractère brouillon et velléitaire ainsi que ses propres échecs. La protection amicale de Paul elle-même lui pesait. *« Mais qu'est-ce qu'il croit à fin, ce type ? On dirait qu'il me prend pour un minus !!! Je pourrais faire dix fois mieux que lui, s'il n'était pas tout le temps à tourner autour de moi pour me rogner les ailes !! C'est parce qu'il doit avoir peur de mes capacités !! Mais, un jour, je lui montrerai qui est le plus malin de deux !!! »*

C'est donc animé de ces bienveillantes dispositions vis-à-vis de son ami d'enfance que Jack commença à développer ses activités à Cunumbo. Son night-club connut d'ailleurs rapidement un grand succès, porté par la vague montante des activités nocturnes de Santiago, mais aussi par ses réels talents d'animateur : disposant d'un important carnet d'adresse à Hollywood, il parvint à faire venir régulièrement dans son cabaret de grandes vedettes nord-américaines, et draina ainsi une clientèle de plus en plus nombreuse, avide de croiser Georges Raft, Ava Gardner ou Marlon Brando. Le Gai Paris devint en particulier rapidement l'un des lieux les plus branchés de la haute société cunumbienne, attirant fils de famille prodigue, militaires de haut rang et hommes politiques connus. Et Jack, fort des cachets généreux qu'il offrait aux artistes cunumbiens, était aussi entouré de toute une volière de jolies chanteuses et de belles danseuses, dans laquelle il allait puiser régulièrement de nouvelles maîtresses.

Et, à ce moment, sa maîtresse en titre s'appelait Maria Morena.

Il avait publiquement jeté celle-ci dans les bras de Paul, à l'occasion de son 45<sup>ème</sup> anniversaire, par une sorte de bravade immature. Confondant la retenue naturelle de celui-ci vis-à-vis des femmes avec un pouvoir de séduction défaillant, il avait ainsi voulu lui signifier, de manière un peu stupide, qu'il était, lui, capable de lever toutes les jolies filles qu'il désirait, puis de leur ordonner de se jeter dans les bras de qui il voulait sur un simple claquement de doigts. Cette provocation infantile avait d'ailleurs, sur le moment, complètement échappé à Paul, trop préoccupé du développement de ses affaires pour se tenir informé au jour le jour des aventures sentimentales de son supposé ami. Mais, en sollicitant ensuite Maria pour qu'elle participe à la soirée inaugurale de son hôtel-casino, Paul avait involontairement transformé le ressentiment de Jack en haine ouverte : *« Ça ne lui suffit pas de me rabaisser tout le temps !, se disait-il. Maintenant il veut m'humilier publiquement en me prenant ma maîtresse !! Mais ça ne va pas se passer comme ça !!! Ils vont voir de quoi je suis capable, avec sa bande de mafieux de pacotille !! Je vais tous les envoyer bouler, et ensuite, je ferai les choses en grand, à ma façon ! »*

Ce n'étaient pas là que des propos en l'air. Certaines familles mafieuses, comme les Angeli de Newark et les Gasparotto de Miami, spécialisées dans le commerce du sexe et de la drogue, s'étaient ouvertes à lui de leur mécontentement d'avoir été tenues à l'écart des projets du Syndicat. Jack avait également noué une relation amicale avec Carlos Gonzalez, le très puissant chef d'Etat-major de l'armée de terre cunumbienne, qui fréquentait assidûment les loges de danseuses de son night-club. De leurs longues conversations nocturnes autour d'un magnum de champagne, il ressortait que le président Garcia était un homme fatigué, qui avait peu à peu perdu son influence dans l'armée, que la rébellion communiste menaçait et que le moment était peut-être venu d'une initiative salutaire pour sauver le pays du désastre et accessoirement redistribuer vers une nouvelle génération de bénéficiaires les prébendes et les bakchichs. Et, dans l'esprit enfiévré de Jack, était née l'idée de supplanter Paul et ses amis à l'occasion d'un coup d'Etat militaire qui porterait le général Gonzalez au pouvoir à la place du vieux président Garcia, ouvrant ainsi Cunumbo aux nouvelles activités des familles Angeli et Gasparotto, potentiellement beaucoup plus lucratives que les seuls casinos et boîtes de nuits.

Si le projet n'en était pas encore arrivé au stade d'un plan de coup d'Etat en bonne et due forme, certaines discussions étaient déjà assez avancées. Dans plusieurs des principales casernes du pays, des groupes d'officiers s'étaient déjà constitués, prêts à prendre fait et cause le jour venu, pour leur chef d'Etat-major. Et Jack aimait évoquer avec le général Gonzalez, lors de leurs soirées privées du Gai Paris aux bras des plus jolies danseuses du club, leur prometteur avenir commun, lorsque Cunumbo, libérés de la dictature du général Garcia et des familles mafieuses new-yorkaises, débarrassé de la menace communiste, se transformerait en plaque tournante du narcotrafic et du commerce du sexe.

Il était donc dans cet état d'esprit lorsque Paul l'invita à prendre un verre dans le parc de l'hôtel Republica, le plus grand et le plus beau de la ville, qui surplombait la baie de Santiago depuis une éminence rocheuse. Entre deux mojitos, il lui demanda de lui céder Maria, le temps d'une soirée, pour lui permettre d'honorer de sa présence l'ouverture du Costa Negra. Mais Jack lui répondit, de manière assez sèche, par une fin de non-recevoir :

- *Maria va inaugurer ce soir-là son tour de chant au Gai Paris. Elle ne peut pas se libérer.*
- *Mais écoute, c'est nouveau, cette histoire de tour de chant. Il y a une semaine, elle ne nous en avait pas parlé.*
- *Pourquoi tu crois toujours faire passer tes projets avant les miens ? Moi aussi, j'ai un cabaret à gérer... Ton hôtel, ce n'est pas la seule chose qui compte au monde...*
- *Oui, mais enfin j'y tiens, tu aurais quand même pu reporter à un autre jour les débuts de Maria, non ?*
- *Toujours à me dire ce que je dois faire. Maria, c'est MA poupée, je fais ce que je veux avec et je n'ai aucune permission à te demander.*

L'esprit un peu échauffé par l'alcool et par la colère, Jack commença alors à prononcer des paroles imprudentes.

- *Tu te crois tout-puissant parce que tu es pote avec le général Garcia. Mais il est gâteux, ton général Garcia, et il y a plein d'autres généraux capables de prendre sa place. Et alors, toi, tu auras l'air fin avec tes casinos pour bonnes sœurs, sans coke et sans filles !!*
- *Qu'est-ce que tu veux dire ?*
- *Je veux dire que toi et ta bande de gangsters amateurs de jus d'orange, vous voyez vraiment pas large. Pourquoi vous vous privez des activités qui ramènent le plus de flouze !! Si c'était moi qui décidais, ça ne se passerait pas comme ça !!*
- *Ecoute, pour l'instant, justement, ce n'est pas toi qui décide. Et puis, tu devrais arrêter de t'agiter comme ça et de dire n'importe quoi, tu sais que je t'ai déjà tiré d'affaire une fois, mais je ne pourrais pas toujours le faire. Il y a des types très remontés contre toi au Syndicat.*
- *J'ai peur de personne, moi, même pas de toi avec tes menaces. Toujours soi-disant à me donner des conseils à me protéger !! Mais en fait tu m'as toujours écrasé. Et maintenant, tu veux me prendre Maria. Ben là, c'est non. Et puis, ça va changer tout ça. Salut !!*

Et sur ces vagues menaces, Jack se leva et s'éloigna vers le parking de l'hôtel en titubant légèrement.

En le regardant partir, Paul était partagé entre la colère, l'inquiétude et le mépris.

Colère contre un homme qu'il considérait comme son meilleur ami et qu'il avait toujours, aidé, protégé, et sorti avec beaucoup de difficultés des problèmes qu'il s'était lui-même créé. Mais qui aujourd'hui, se retournait contre lui, sans aucune gratitude, parlant et peut-être agissant comme un ennemi.

Inquiétude face à ses menaces, qui ne faisaient malheureusement que confirmer quelques autres bruits, qui ces derniers temps, étaient parvenus à ses oreilles, et qui, si elles se concrétisaient, pouvaient ruiner l'édifice de sa vie.

Mépris pour un combinard aussi maladroit, incapable de se taire et révélant sur un coup de colère des projets dont le succès supposait au contraire le secret le plus absolu.

C'est d'ailleurs pour cela que Paul n'éprouva aucune peur face aux menaces de Jack : vraiment, avec un adversaire aussi malhabile, la parade ne serait pas difficile à trouver.

La seule question était celle de la punition qui devait être infligée à son ancien ami.

Le jour même, Paul reçut un appel du président Garcia, qui lui demanda se rendre d'urgence au Palais Présidentiel. Il sauta dans sa Buick et dit à son chauffeur José :

- *A la casa Rosada, dépêche-toi !*

- *Bien monsieur. Mais vous n'oubliez pas que vous avez rendez-vous à sept heures trente avec Carlota pour son anniversaire ?*

Carlota était la maîtresse clandestine de Paul, à la laquelle il avait acheté une superbe bonbonnière dans l'avenue la plus chic du centre-ville, le paseo Colon.

- *Ecoute, je ne sais combien de temps ça durera avec Garcia. On a des gros problèmes sur les bras apparemment. Si je ne suis pas sorti du palais à 7 heures, pars avec la voiture pour la prévenir et m'excuser. Et n'oublie pas de lui offrir son cadeau de ma part. Mais pas un mot sur l'endroit où je suis, ok ?*
- *Ok, patron. Après, je reviens au Palais ?*
- *Oui, bien sûr, fais vite. Sinon, de toute façon, Garcia me donnera une de ses voitures. Mais j'aime pas monter dans ses bagnoles enrubannées, ça la fiche mal par rapport au gens d'ici. Et dis bien à Carlota que je viendrai la voir dès que possible.*
- *Ok, patron, ça lui fera surement plaisir, le bracelet en diamants.*
- *Oui, elle aime bien les petits bijoux.*
- *C'est une chic fille, pas intéressée. Elle vous aime vraiment bien.*
- *Oui, c'est une nana super, elle continue à travailler à son job d'infirmière alors qu'elle pourrait se la couler douce avec mon pognon. J'ai eu de la chance de la trouver.*
- *Ouais, si je peux me permettre, patron, c'est pas une traînée, une intéressée comme les autres maîtresses de vos amis. Elle savait même pas qui vous étiez quand elle vous a rencontré.*
- *Oui, je me souviens, sur le marché de la place de l'église, à Santiago Viejo. Tu étais là aussi !! Au début, elle t'a même pris pour mon ami !!*
- *Oui, patron, je me souviens. Et aussi de ce mojito à la casa Hispanica, avec un orchestre de Son pour nous tous seuls. Une fille vraiment gentille. Elle a même réussi à vous faire un peu danser !!!*

La voiture arriva en trombe près de l'entrée secrète du palais par laquelle Paul pénétrait habituellement pour rendre ses visites régulières au président Garcia. Ici, pas de porche majestueux, pas de grille plaquée or, pas de gardes chamarrés pour vous saluer. Il fallait d'abord rentrer, de l'autre côté de l'avenue, dans une petite maison discrète au fond d'une impasse presque miteuse. Paul sonna donc à une porte tout à fait ordinaire, entra dans l'immeuble, puis descendit par un étroit escalier jusqu'à un passage souterrain bétonné conduisant aux sous-sols du palais. Arrivé là, il fut alors conduit, à travers une enfilade de couloirs lambrissés, de salons lourdement décorés et d'escaliers d'apparat, dans le bureau du Président. Celui-ci, encore un très bel homme malgré l'embonpoint naissant de la cinquantaine, tournait devant son grand bureau Louis XV comme un lion dans sa cage :

- *Ce petit salaud de Gonzalez !!! Un type que j'ai sorti de rien !!! Un fils de paysan à moitié illettré !! Je le vois encore me servir le café le matin quand j'étais chef d'état-major et qu'il n'était qu'un petit caporal miteux de rien du tout !!! Et obséquieux, avec ça !!! Mon général par ci, mon général, par là !!!*
- *Et qu'est-ce qu'il a fait, ce Gonzalez ?*
- *Ben, il complotte contre moi avec un groupe d'officier. Il veut prendre ma place, cette petite ordure !!! Mais je suis bien informé, moi !!! J'ai mes sources à l'état-major !! S'il avait que le capitaine qui lui sert le café le matin me répète mot pour mot tout ce qu'il dit, il en ferait une tête !!!*
- *C'est très avancé, ces projets ?*
- *Ce n'est pas complètement clair. Mais c'est aussi une raison d'agir vite. J'ai la liste des principaux officiers dans le coup. Cette nuit, je les fais tous arrêter. Mais ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir. Il y a un autre problème.*
- *Quoi donc ?*
- *Ben, il paraît que certains de tes amis seraient aussi impliqués. Gonzalez a beaucoup traîné au Gai Paris ces derniers temps, et ton copain Jack, tu sais la tête brûlée, ben, il a l'air de filer le parfait amour avec ce salaud !!! Je ne sais pas ce qu'ils se disent tous les deux, mais si c'est pour discuter de la couleur de mon cercueil, ils vont rapidement s'apercevoir que le général Garcia sait se défendre quand on cherche à lui faire des ennuis. Dis- donc, j'espère que tu n'es pas dans le coup, toi aussi, avec ta bande de gangsters, parce que sinon, y restera encore plein de place au cimetière Colon quand j'aurai fait le ménage dans l'armée !!!*
- *Mais écoute, Alfredo, ça fait 20 ans qu'on se connaît, on a bâti un empire ensemble dans cet île, on les mêmes intérêts, pourquoi veux-tu que je complotte contre toi ?*
- *Je sais que tu n'y es pour rien, mais je veux que tu me débarrasses immédiatement de ce Jack, compris ?*
- *Oui, bien sûr.*
- *Et, puis, pour la peine que vous m'avez donnée, je veux porter mon intéressement à vos bénéfices de 5 à 7 % !!*
- *Dis donc, tu commences à devenir vraiment gourmand, toi !!!*
- *Oui, mais n'oublie pas que sans moi, vous n'êtes rien ici. Si les communistes gagnent, vous pourrez dire adieu à tous vos night-clubs et vos jolies maîtresses. Alors, c'est 7 %, et sur mes comptes à Miami, pas sur les banques d'ici, compris ?*

- *OK. On va faire le nécessaire.*
- *Et je ne veux plus entendre parler de ce Jack !!*
- *Compris.*
- *Et salue ta femme de ma part, dis-lui que vous êtes les bienvenus quand vous voulez à l'hacienda de San José. Mais je dois d'abord m'occuper de ce salaud de Gonzalez.*
- *Je lui dirai. Tu sais qu'Helen aime beaucoup Louisa.*
- *Oui, c'est réciproque. C'est bien que nos femmes soient amies, ça facilite les choses. Maintenant, file t'occuper de ce Jack, pendant que je règle leur compte à ces chiens de l'état-major.*

En rentrant à l'hôtel Costa Negra, Paul vit dans le hall un homme rougeaud à grosse tête bouffie montée sur un cou de taureau, au regard méchant, et qui avec sa carrure de déménageur, aurait pu être pris pour un manoeuvre du port s'il n'avait été vêtu d'un magnifique manteau d'alpaga noir. Il était accompagné de deux gardes du corps à l'aspect aussi inquiétant que lui. C'était Joe Mains Rouges. Il se précipita vers Paul, l'ait très agité, dès qu'il le vit entrer.

- *Dis donc, j'en ai appris de belle sur ton cher ami Jack. Tu sais qu'il est en train d'essayer de nous doubler tous ?*

Paul n'était que trop conscient de ce qui allait suivre. Cette fois-ci, ça allait être difficile de sauver son pote. D'ailleurs, il n'était pas très sûr d'en avoir lui-même envie.

- *Qu'est-ce qui se passe ?*
- *Il se passe que Jack est train de monter un coup avec un général pour nous faire tous supplanter ici par les Angeli et les Gasparotto. Il veut faire renverser ton ami Garcia et nous dépouiller par la même occasion.*
- *Comment tu as appris ça ?*
- *Une des filles du Gai Paris travaille pour les Saltini. Elle a entendu Jack parler de ses projets avec une huile de l'état-Major. Ça fait longtemps qu'on aurait dû refroidir ce chien fou. On était tous d'accord pour ça au syndicat, depuis l'histoire de Las Vegas. Je l'aurais fait moi-même, tiens, et avec plaisir encore !! Mais, toi, avec ta tchatte, tu lui as sauvé la mise. Je t'entends encore nous dire de lui donner une chance, que tu allais l'aider à éponger ses dettes... Et on t'a suivi finalement. Et voilà qu'avec sa salope de femme, il recommence à nous faire chier, en pire. Je ne sais pas ce qui me retient d'aller le buter tout de suite !!!*

- *Ecoute, un truc comme ça, ça ne peut pas se décider sur un coup de tête ! Dit Paul en emmenant Joe à l'écart, près de la grande baie vitrée pour éviter un scandale. Et puis parle moins fort, c'est bourré d'indics du FBI, ici !! On va organiser une réunion d'urgence du Syndicat, ce soir. Préviens les Saltini et les Benigni, moi je m'occupe de Sonny et des autres !!*
- *Toi, avec des réunions à la con !! Ça serait plus simple d'aller lui régler son compte tout de suite dans son bar de merde !!*
- *Ecoute, je te comprends, mais on s'est mis d'accord sur des règles de fonctionnement, alors il faut les respecter !*
- *Putain, si vous décidez pas d'agir tout de suite ce soir, moi je m'en chargerai de mon côté, compris ??*
- *Ok, Joe, calme-toi, on va faire ce qu'il faut.*
- *Ce soir, huit heures sans faute !!*
- *Ok, huit heures.*

Et Joe partit, l'air furieux, avec ses gardes du corps. En le regardant monter dans sa Cadillac blindée, Paul se dit que, cette fois-ci Jack était foutu, et qu'il l'avait bien cherché.

La réunion du soir se tint comme prévue dans la villa de Paul, située en bordure de mer, dans le quartier chic de Miramar. Tous les participants s'accordèrent sur la gravité de la trahison de Jack, rendue encore plus impardonnable par son caractère de récidive. Ils en voulaient également beaucoup à sa femme Virginia, accusée de jouer le rôle d'âme damnée :

- *C'est elle qui l'a poussé à nous filouter à Las Vegas. On l'a vue débarquer avec des malles bourrées de dollars à Genève, dit Francesco Saltini.*
- *Ouais, cette pute est passée par tous les plumards des boss de la côté ouest. Elle mérite le même sort qui lui, rajouta Bob Benigni.*
- *Si vous voulez, je peux aller leur régler leur compte ce soir avec mes hommes, dit Joe Mains Rouges.*

En vain, Paul tenta-il sans conviction de plaider la clémence. Peut-être suffirait-il de chasser cet idiot de l'île, avec interdiction formelle de se mêler désormais, de près ou de loin, des affaires du syndicat ? Mais même Sonny, qui d'habitude appuyait toujours les avis de Paul de son autorité redoutée, le désavoua.

- *Ecoute, Paul, tu vieillis, là. Je comprends que c'est ton ami, mais tu connais les règles. Il nous a trahi deux fois, on ne peut pas le laisser continuer. Ça serait dangereux pour tout le monde.*

Paul ne répondit rien. Sonny conclut alors la réunion :

- *Ok, Joe, tu sais ce que tu dois faire. T'as carte blanche, mais y faut pas que ça traîne.*
- *Sa femme aussi ?*

Tous considéraient Virginia comme au moins aussi coupable que Jack. Mais leur machisme méditerranéen répugnait à employer la violence vis-à-vis d'une femme. Un silence se fit. Ils se regardèrent, l'air grave. Au bout de cette consultation silencieuse, la sentence tomba :

- *Ouais, sa femme aussi, dit Sonny. En attendant, motus hein. On n'en parle à personne, ni à nos femmes, ni à nos maîtresses, ni à nos chauffeurs, ok ?*
- *OK, dirent pratiquement d'une seule voix tous les participants.*

Ils séparèrent alors en silence, montèrent dans leurs Chevrolet et leurs Lincoln, et partirent vaquer à leurs activités nocturnes ordinaires.

Le lendemain, le général Gonzalez se rendit comme tous les mardis matins à une réunion du comité de la défense nationale. Il tendit son pistolet au factionnaire de service, ordonna à ses gardes du corps de l'attendre sur le parking du palais, et rentra dans le bureau du président. Celui-ci l'accueillit avec sa jovialité ordinaire en lui demandant des nouvelles de sa famille et surtout de sa fille cadette, qui se remettait mal des complications d'une rougeole. Puis, le conseil se tint comme à l'accoutumée, avec pour principal dossier la négociation d'un gros contrat de fournitures destinées aux véhicules de l'armée de terre. Une fois achevée la discussion sur le partage des commissions occultes, le chef d'Etat-major prit congé du président et sorti du bureau. Il s'apprêtait à traverser le grand salon d'honneur lorsque le chef de la garde présidentielle, accompagné d'une forte escouade de soldats, se dirigea vers lui.

- *Général Gonzalez, vous êtes en état d'arrestation. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.*

Au cours de la journée, une quarantaine d'officiers furent également arrêtés et incarcérés aux quatre coins de l'île.

Le soir, le président Garcia fit une intervention solennelle à la radio pour annoncer qu'une tentative de coup d'état avait été déjouée et que les putschistes seraient rapidement jugés et condamnés avec la plus grande sévérité pour leur crime.

Les cours martiales se réunirent dans la nuit.

Le lendemain à l'aube, le général Gonzalez et 30 de ses complices furent fusillés.

Dans la journée, le capitaine Martinez, qui avait dénoncé le général Gonzalez au président Garcia, fut promu chef d'Etat-major.

Pendant ce temps, Jack et Virginia, dans leur villa du Vedaro, bouclaient en hâte leurs valises pour tenter de s'enfuir de l'île.

- *Il faut encore que j'aille vider le compte à la Banque nationale...*
- *On n'a plus le temps. L'avion doit partir à 3 heures.*
- *On ne peut pas le retarder ?*
- *C'est pas prudent. On sait pas ce qui pourrait passer dans la tête de Sonny et des autres...*
- *C'est toi qui m'as poussé dans les pattes de ce Gonzalez de malheur !!! dit Jack.*
- *Je voulais que tu deviennes un grand boss, toi aussi !! Tu allais tout de même pas rester le caniche de Paul tout ta vie !!*
- *Et quand tu m'as fait piquer dans la caisse à Las Vegas, c'était aussi pour que je devienne un grand boss, peut-être ?*
- *En attendant, on a des comptes bien remplis en Suisse. En cas de problème, on filera là-bas !!*
- *Ouais, s'ils nous laissent le temps d'arriver !!! Passe-moi le coffret des diamants.*
- *OK. Je vais vider le coffre-fort au premier et on pourra partir.*

Cinq minutes plus tard, la Lincoln démarrait en trombe en direction de l'aéroport. Elle remonta l'avenue Sexta, sans que les occupants, pourtant inquiets, remarquent qu'une Buick noire venait de surgir à la leur gauche de la rue Neptuno et les suivait de loin. Au niveau du monument de l'indépendance, tout en haut de l'avenue Sexta, la Lincoln fut immobilisée par une camionnette en panne. Pendant que le chauffeur klaxonnait frénétiquement, la Buick se rangea derrière la voiture. Quatre hommes en sortirent, parmi lesquels Jack eut à peine le temps de reconnaître la silhouette massive de Joe « mains rouges » avant d'être déchiqueté avec sa femme et son chauffeur par plusieurs rafales de mitraillettes. Puis les assassins regagnèrent tranquillement la Buick qui démarra rapidement pour se perdre dans le trafic de l'avenue Carlos III, suivie de la petite camionnette opportunément réparée. Quant à la police, elle n'arriva qu'une bonne demi-heure plus tard. Elle fit rapidement évacuer les trois corps ensanglantés vers la morgue et envoya le véhicule troué d'impacts à la casse sans procéder à aucune constatation.

Un quart d'heure après l'assassinat, Francesco Saltini, le frère cadet du parrain du clan, se rendit au night-club Le Gai Paris pour annoncer au personnel qu'il en était désormais le nouveau propriétaire. Il demanda à Marco, l'homme de confiance de Jack, de lui remettre toutes les clés de l'établissement, les codes du coffre-fort, ainsi que les livres de compte.

- *Et casse-toi d'ici. On veut plus te voir. Va te cacher très loin dans un trou à rat si tu tiens à ta peau.*

Livide, Marco d'exécuta et s'enfuit sans demander son reste.

Et la vie nocturne de Cunumbo poursuivit son cours. Quelques jours plus tard, Paul reçut dans son bureau panoramique du Costa Negra la Visite de Maria Morena. Celle-ci, pomponnée, maquillée et parfumée avec soin, sollicita humblement son pardon d'avoir refusé son offre de participation à l'inauguration de l'hôtel. Bon prince, Paul accepta de passer l'éponge et de l'embaucher. Et puis, elle était vraiment très jolie, très désirable... Pourquoi, finalement, n'en ferait-t-il pas un jour sa maîtresse ?

- *Bon, pour les détails du contrat, tu peux aller voir Neddy.*
- *Merci beaucoup, monsieur, dit Maria en lui jetant un prometteur regard de reconnaissance.*

Paul allait se lever et se diriger vers elle pour l'enlacer, lorsque sa femme le réveilla.

- *Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu t'endors pendant les soirées maintenant ? Vraiment, tu vieillis !!! Quel bonnet de nuit !!*
- *Non je rêvais un peu, c'est tout !!*
- *Pff !! T'es vraiment pas sortable !! Tout le monde a remarqué que tu étais affalé à ta table !! Bon, lève-toi, c'est l'heure de partir, on va dire au revoir à Jacques.*

Paul se leva docilement et suivit sa femme. Ils se dirigèrent tous deux vers Jacques, qui les salua en souriant, avec la jolie Marie à ses côtés.

- *Et n'oubliez surtout pas de revenir la semaine prochaine !! On est en train de vous préparer une démonstration du tonnerre, Marie et moi, dit-il en enlaçant tendrement la jeune femme.*
- *Bien sûr qu'on sera là !! Et j'espère que mon mollasson de mari ne s'endormira pas pendant la démo, dit Hélène. Paul, dis au revoir à Jacques et Marie.*

Et Paul, suivant comme à l'accoutumée les instructions de sa femme, salua poliment son ami Jacques et sa nouvelle partenaire.

(à suivre)



Chapitre 8 : Le château du bonheur

- *Et surtout, n'oublie pas de prendre ta douche avant de te mettre au lit !!!*

C'était une règle impérative imposée par sa femme Hélène : chaque fois qu'il rentrait d'une soirée de danse, il devait se laver avant de se glisser sous les draps.

- *Tu sens mauvais la transpiration et c'est désagréable pour moi !!!*

Hélène n'était pas du tout une harpie, ni même ce que l'on appelle une femme acariâtre. Mais enfin, elle soumettait Paul à une très stricte discipline d'ordre et de propreté domestique, que lui, par nature assez négligeant pour ces choses, supportait avec résignation comme une forme de dictature.

- *Vas nettoyer la cuvette des WC, elle est encore sale !!*
- *Ne repars pas de table les mains vides quand tu vas dans la cuisine !!!*
- *Est-ce tee-shirt qui traîne sur la commode, il est sale ou propre ?? Alors, s'il est sale, va le mettre au sale !!!*

Et, résigné, Paul exécutait consciencieusement tous les ordres comminatoires de son épouse, dans l'espoir d'acheter ainsi un peu de paix domestique et de pouvoir retourner tranquillement à son jeu vidéo favori ou au passionnant documentaire d'Arte sur les chimpanzés d'Ouganda qu'il était en train de regarder, vautré sur le lit, avec son assiette de frites au Ketchup.

Mais l'emprise d'Hélène sur la vie domestique de Paul ne se limitait pas à une simple série d'ordres génériques. Elle prenait la forme d'une surveillance de chaque instant dans ses faits et gestes, qui allait jusqu'à l'immixtion dans ses actes et ses plaisirs les plus ordinaires.

- *Ne mange pas tes frites au Ketchup sur le lit, tu vas faire des tâches !!*
- *Est-ce que tu as changé ta culotte et ta chemise ? Tu sais bien qu'il ne faut pas les porter plus d'un jour, sinon tu sens mauvais.*

L'immixtion était si invasive qu'elle conduisait Hélène à interrompre le déroulement normal d'une action de Paul pour réclamer sa mise en conformité immédiate aux règles d'ordre domestique très strictes qu'elle avait édicté pour la maison.

- *Ferme donc ce placard, ça m'agace de le voir toujours ouvert !!!* Disait-il à Paul alors qu'il était en train de choisir une chemise pour la journée.
- *Range ce cirage dans la boîte à cirage !! Je n'aime pas voir ça traîner n'importe où !!* Lui ordonnait-elle alors qu'il était en train – obéissant d'ailleurs en cela à de précédentes injonctions d'Hélène – de cirer ses chaussures.

- *Fais attention en mangeant !!! Ca y est !!! Regarde !!! Tu as encore fait des tâches sur ta chemise !!!* lui disait-elle alors qu'il était en train de savourer les délicieuses pâtes aux coques qu'elle lui avait préparées.
- *Mais mets les journaux dans la poubelle à papier, pas dans la grande poubelle !!! Tu sais bien qu'on fait le tri sélectif maintenant !!!*
- *Tu ne t'es pas bien brossé les dents ! Le brossage des dents doit durer au moins trois minutes, et être horizontal et vertical.*
- *Quand tu te laves les mains, ce n'est pas seulement le bout des doigts !! Il faut bien savonner longuement toute la main jusqu'au poignet !*
- *Ne mets pas tant de liquide à vaisselle, c'est un produit très puissant !!!*

Une des grandes spécialités d'Hélène était également de ranger systématiquement chaque matin, dans la grande bibliothèque, selon un ordre de classement connu d'elle seule – et qu'en général elle oubliait ensuite – le livre de chevet que Paul lisait chaque soir.

- *Mais où as-tu mis mon livre en anglais sur Louis XI ?*
- *Je l'ai rangé.*
- *Mais où l'as-tu - mis ?*
- *Je ne me souviens pas. Peut-être dans les étagères de droite, avec les livres en anglais.*

Paul cherchait alors pendant 10 minutes la biographie de Louis XI en anglais sur l'étagère de droite, et ne la trouvait pas. Il sommait alors Hélène de l'aider dans ses recherches dans les 5000 livres de leur bibliothèque. Elle s'exécutait alors avec mauvaise grâce, en maugréant un peu.

- *Voilà, je l'ai trouvé, ton livre. Ce n'était pas la peine de t'énerver comme ça !!* lui disait-elle au bout d'un quart d'heure avec un ton de défi.
- *Mais où était-il ?*
- *Eh, bien, à sa place, sur l'étagère de gauche, avec les livres d'histoire, par ordre alphabétique.*
- *Mais il n'est pas à la lettre L !!*
- *Ben évidemment, les livres sont classés selon le nom des auteurs !!*
- *Mais tu m'as enlevé la corne que j'avais faite pour marquer où je m'étais arrêté !!*
- *Tu sais bien que je n'aime pas que tu abîmes mes livres !!*

- *Mais pourquoi tu enlèves mes livres de la table de chevet ?*
- *Tu sais bien que je déteste qu'il y ait du désordre dans la chambre.*

Quant aux revues historiques et scientifiques que Paul lisait avec passion et aurait bien aimé collectionner, il avait appris, instruit par l'expérience, à les tenir bien caché afin d'éviter le sort réservé par Hélène à tous les journaux et périodiques : une mise immédiate à la poubelle en cas de visibilité sur une table ou un lit.

Hélène semblait également éprouver un plaisir pervers à empêcher Paul de se vêtir des habits qu'il affectionnait le plus, pour les avoir portés si longtemps qu'ils formaient désormais avec lui comme une seconde peau : vieux mocassins avachis, chemises élimées au col, tee-shirts aux décorations originales mais un peu troués par les mites, vestes d'été de sa jeunesse aux couleurs passées depuis des lustres... Certes, cela venait apparemment d'une bonne intention, celle de voir son compagnon tiré à quatre épingles avec les chemises neuves et les vestes à la mode qu'elle lui achetait régulièrement pour le rendre un peu plus élégant. Mais Paul sentait mal à l'aise dans ces vêtements, préférant le confort de ses vieilles hardes. C'était à entre eux la source d'une guérilla permanente.

- *Ce soir, rappelle-toi que nous allons dîner avec Eiko et son mari, disait Hélène. Surtout, ne t'avise pas de mettre tes vieux mocassins de pépé. Ne me fais pas honte encore une fois !! Mets plutôt les jolies chaussures à boucle neuves que je t'ai achetées.*
- *Mais elles me font mal au pied, elles sont trop étroites.*
- *Elles se feront à la longue si tu les mets souvent.*
- *Mais où est ma jolie chemise cubaine que j'aime tant ?*
- *Je l'ai jetée, le col était complètement usé.*
- *Mais je l'adorais cette chemise !!! Elle me rappelait plein de souvenirs de Cuba !!!*
- *Oui, mais j'en ai assez de sortir en compagnie d'un va-nu-pieds !!!*

Paul aimait bien Hélène, mais cette tyrannie domestique lui pesait tout de même un peu. Aussi appréciait-il beaucoup les jours, où, sa compagne partie quelques jours pour un voyage d'affaires ou d'agrément, il se retrouvait seul dans la maison. Il préparait alors un grosse assiette de Ketchup qu'il allait manger distraitement sur le lit en regardant un documentaire, empilait 4 ou 5 livres sur sa table de chevet, laissait toutes les portes des placards ouvertes tandis que la vaisselle sale s'empilait dans l'évier, remettait 2 jours de suite la même culotte et la même chemise légèrement tâchée de sauce tomate, ne cirait plus ses chaussures, laissait trainer ses revues d'histoire sur la table du salon, ne nettoyait pas la cuvette des WC et ne se lavait ni les mains ni les dents. Bref, au bout de quelques jours, la coquette maison d'Hélène se transformait inexorablement en un squat sordide habité par un clochard dépenaillé. Mais lorsqu'approchait la date fatidique du retour d'Hélène, Paul, pris de terreur,

saisissant un balai et un torchon, s'efforçait avec frénésie de faire disparaître toutes les traces de son délicieux laisser-aller afin d'éviter à avoir à affronter l'explosion de colère de sa compagne.

Mais, ce soir, elle était bien là, en France de lui, en chair et en os, et très déterminée à lui faire prendre sa douche avant qu'il ne se glisse dans les douillets draps de lit. Il n'y avait donc aucun moyen pour Paul d'échapper à cette corvée, dont il savait par avance qu'elle allait lui réserver une longue succession d'humiliations et de de contrôles pointilleux.

Tête basse, il se dirigea donc vers la salle de bain, repoussa vers le mur la vitre de verre protectrice qui le gênait dans ses mouvements et fit couler l'eau du pommeau en commençant à se savonner mollement et sans enthousiasme. Il connaissait par cœur toutes les étapes de la douloureuse persécution qui allait s'ensuivre.

Cinq secondes après que le bruit de la douche se soit fait entendre, Paul vit apparaître, comme prévu, la tête d'Hélène dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bain.

- *Et ne bâcle pas comme d'habitude, hein !! Je veux un nettoyage complet, avec un bon savonnage !!!*
- *Mais je me savonne !!!*
- *Mmouais, je te connais, dit-elle en saisissant le savon dans le rangement mural pour l'examiner. Il n'est même pas mouillé, ce savon.*
- *Mais, si je t'assure, je viens de le remettre !!*
- *Bon, il faut te savonner le dos. Tu ne te savonnes jamais le dos.*

Et, se saisissant d'un gain de crin, Hélène entreprit alors une frénétique opération de frottage du dos de Paul, accompagnée d'aspersions surabondantes d'eau et de savon liquide.

- *Aïe, tu me fais mal !!!*
- *Arrête de faire le douillet !! Le dos, ça doit se nettoyer tous les jours, comme le reste !!!*
- *Mais c'est difficile à atteindre, le dos !!*
- *Et les aisselles, tu as pensé à bien nettoyer les aisselles ? Et les doigts de pieds ?*
- *Mais les pieds, je les ai déjà faits !!*
- *Ouais, mon œil !!! Il ne suffit pas de mettre un peu d'eau par-dessus, il faut bien nettoyer aussi chaque entre-doigt.*

Et vaincu, résigné, Paul nettoyait alors chacun de ses 8 entre-doigts de pieds. Mais s'il espérait acheter ainsi la paix domestique, il en était encore pour ses frais.

- *Et les cheveux ? Depuis combien de temps tu ne t'es pas lavé les cheveux ?*
- *Ben, deux semaines...*
- *Non, c'est pas vrai, ça fait au moins un mois. Alors, lave-les toi tout de suite.*

*Et, joignant le geste à la parole, Hélène se saisissait brutalement du pommeau de douche pour asperger copieusement d'eau les cheveux de Paul, que celui-ci avait soigneusement réussi jusque-là à tenir au sec.*

- *Tiens, maintenant prends le shampoing antipelliculaire et lave-toi les cheveux. Mais deux fois de suite, pas une seule fois comme tu fais d'habitude.*
- *Mais d'habitude, je le fais deux fois*
- *Allez, mon œil, me raconte pas d'histoires.... Et puis, les cheveux, de toute façon, ça doit se laver toutes les semaines !! Et n'oublie pas aussi de te nettoyer les oreilles !!!*

Ce harcèlement ne cessait même pas lorsque Paul, savonné et récuré des pieds à la tête, sortait de la baignoire, puis se séchait. Car il s'agissait maintenant de laisser derrière lui une salle de bains impeccable (ce dont lui-même ne s'estimait pas entièrement responsable, puisqu'il n'était entré que contraint et forcé dans cet endroit abominable).

- *Remets la vitre de protection devant la douche.*
- *Accroche ta serviette au troisième barreau du présentoir, pas au second barreau. Le second barreau, c'est pour MA serviette.*
- *Essuie l'eau par terre !! On dirait une piscine.*

Paul allait alors chercher une éponge dans la cuisine.

- *Mais pas avec cette éponge !! Ça, c'est pour la vaisselle, enfin !! Pour la salle de bains, il faut prendre la serpillère !!!*

Et Paul allait chercher la serpillière dans la cuisine.

- *Et tous ces trucs qui traînent par terre, disait Hélène en désignant les vêtements encore en vrac sur le sol. Ils sont propres ou sales ?*

Et Paul allait mettre la chemise sale dans le panier de linge sale, chaussait les pantoufles, et allait ranger le short propre dans le placard du couloir.

- *N'oublie pas de fermer la porte du placard.*

Et Paul fermait la porte du placard en se dirigeant vers la chambre à coucher, objet de tous ses désirs.

Là, l'attendait avant le délassement tant désiré une dernière épreuve – mais relativement agréable celle-là : le contrôle de la longueur des ongles des pieds.

- *Oh la la, ils sont trop longs !! Ça va trouser tes chaussettes !!! Et puis, ton ongle du pouce, il est si épais qu'il ressemble à une corne d'éléphant.*

Et Hélène se précipitait alors sur sa trousse de toilette pour en extraire les instruments – limes et pinces – permettant de se livrer à ces indispensables opérations pédologiques.

Mais, là Paul, se laissait faire avec plaisir, savourant une passivité qui préluait déjà à un glissement vers l'assoupissement.

L'opération terminée, tous deux se glissaient dans le lit. Hélène allumait la télévision pendant que Paul se saisissait de son livre de chevet favori, miraculeusement retrouvé après une longue recherche sur les étagères, pour se replonger dans l'histoire du moyen-âge français.

Louis XI était alors emprisonné au château de Loches. Paul avait voulu lui rendre visite, mais avait passé sur le chemin une étrange nuit dans un palais voisin. Lorsqu'il avait frappé pour demander l'hospitalité dans cette demeure aux hautes tours crénelées, une nymphe, jeune et belle, vêtue d'une robe de soir légère et presque transparente, lui avait ouvert la porte en souriant :

- *Soyez le bienvenu, seigneur, dans notre château.*
- *Mais où suis-je ?*
- *Vous êtes ici dans le palais des princesses de Loches. Nous sommes trois à l'habiter : ma soeur ainée Heidi, la puinée Grundri, et moi-même Trundi. Je suis la cadette. Nous aimons accueillir les visiteurs de passage, en espérant trouver un jour parmi eux les trois princes qui nous épouserons un jour. En attendant ce jour lointain, nous avons fait vœu de servir nos hôtes en toutes choses. Faites ce que bon vous semble dans notre maison, nous sommes ici pour assurer votre bonheur.*
- *Mais est-ce que je dois vous payer quelque chose ?*
- *Non, notre hospitalité vous est offerte de tout cœur. Vous pouvez aller et venir où bon vous semble, user et abuser de toutes les choses. Si vous avez besoin de quoi que ce soit – un vêtement neuf, un bon repas, un bain, un bon lit avec des draps propres, un peu de distraction – il vous suffira d'appeler celle d'entre nous dont vous préférez la compagnie et la sollicitude, et nous serons à votre entière disposition. Je vais l'ailleurs vous présenter mes sœurs.*

Trundi claqua dans ses mains, et aussitôt, dans un bruit léger de petits rires, de pas vifs et d'étoffes froissées, apparurent deux jeunes filles aussi charmantes que leur cadette.

- *Bonjour, dit la belle Heidi à la splendide crinière rousse et au décolleté tentateur. Moi, j'adore faire la cuisine et préparer de bons repas.*
- *Bonjour, dit la jolie Grundri aux beaux cheveux blonds cendrés et dont la robe fendue laissait entrevoir une cuisse au galbe suggestif. Moi, j'aime bien coiffer, parfumer et vêtir nos hôtes pour en faire de beaux princes charmants.*
- *Et moi, dit la piquante et brune Trundi dont la robe de soie transparente se gonflait sous les rondeurs d'une poitrine abondante, j'aime bien jouer de la musique, danser et parler de poésie avec nos visiteurs.*
- *Ah !! C'est très gentil de votre part, dit Paul. Mais, moi, est-ce que je dois faire quelque chose, m'occuper avec vous du château ?*
- *Non, absolument rien, il suffit de claquer dans vos doigts, et le lit sera fait et défait, le diner servi et desservi, les chemises enfilés et enlevés, les livres apportés et ouverts à la bonne page....*

Paul n'en croyait pas ses oreilles. Il avait l'impression d'être arrivé au paradis. Mais ce n'était pas tout.

- *... Nous jouerons les musiques que vous aimez, nous danserons avec vous vos danses favorites. Et après, un bain parfumé vous attendra.*

Au mot de « bain », Paul fut saisi d'une soudaine inquiétude.

- *Mais est-ce que je serai obligé de prendre des bains et des douches ?*
- *Non, bien sûr. Nos hôtes sont libres de faire ce qui leur plaît, dit Trundi, avec un grand sourire. Nous ne sommes pas là pour vous obliger à quoi que ce soit, mais seulement pour assurer votre bien-être. Mais nous serons toujours là, autour de vous quand vous prendrez votre bain, pour vous masser, vous parfumer, vous frotter le dos...*
- *Avec un gant de crin ?* Dit Paul, saisi d'une nouvelle bouffée de méfiance.
- *Avec ce qui vous plaira, répondit doucement Trundi. Nous sommes là pour vous servir.*

Rassuré, Paul commençait à penser qu'il était arrivé au Paradis, lorsque Trundi reprit la parole.

- *Seulement, devez respecter une condition absolue. C'est de ne jamais ouvrir la porte que vous voyez ici en face de vous. Elle donne sur une pièce secrète, appelée « Placarabalé », dans laquelle nos visiteurs ne doivent entrer sous aucun prétexte, sous peine de provoquer les plus*

*terribles catastrophes. Seules nous trois avons le droit d'y pénétrer. Jurez-nous de ne jamais entrer dans ce lieu !!!*

- *Je le jure, dit distraitement Paul, qui était un peu fatigué et souhaitait maintenant expédier les formalités d'accueil pour aller se reposer. Mais où puis-je poser mes bottes ? Elles sont pleines de boue...*
- *Mais ce n'est pas la peine de les ranger vous-même ! Il suffit de les jeter où vous voulez, et elles se rangeront et elles se nettoieront toutes seules.*
- *Et où est le panier de linge sale pour jeter mes chemises ?*
- *Pas la peine de vous en occuper. Jetez vos chemises en tas par terre et elles iront d'elles-mêmes se laver, puis se suspendre, fraîches et repassées, dans leur placard, pour attendre votre désir.*

Paul jeta en tas ses bottes et ses vêtements maculés de boue, vaguement soulagé d'une liberté si nouvelle. Heidi lui apporta alors en souriant un beau peignoir en soie et de confortables pantoufles brodées.

- *Que pouvons-nous maintenant pour votre bien-être ?*
- *Mais je ne suis pas obligé de prendre un bain ?* Demanda Paul, presque plus résigné qu'inquiet à l'idée de cette inévitable corvée.
- *Mais pas du tout, répondit Heidi, faites ce bon vous semble.*
- *Alors, j'ai un peu faim,* dit Paul, qui sentit subitement un immense poids s'alléger sur ses épaules.
- *Venez par ici, seigneur, une table a été apprêtée pour vous.*

Paul entra dans une grande salle où l'attendaient les mêmes mets succulents qu'Hélène avait l'habitude de lui préparer : des pâtes aux coques, des travers de porc confits au miel, des tartes aux fruits... Au départ, il s'efforça de bien se tenir comme il le faisait d'habitude, évitant de manger avec ses doigts, de roter, de laisser dégouliner de la sauce sur son menton, de se resservir plus de 6 fois, de faire des tâches sur son beau peignoir. Mais, malgré tous ses efforts, l'inévitable se produisit bientôt, et une large tâche de jus de rôti bien gras vint s'étaler sur son vêtement de soie. Conscient de sa faute, Paul regarda alors les trois sœurs avec terreur, craignant l'explosion de leur courroux.

Mais elles continuaient à le regarder en souriant.

- *Je crois que j'ai fait une tâche sur le peignoir,* dit Paul craintivement, en jetant un craintif regard en biais sur ses hôtes.

- *Mais ce n'est pas grave du tout, répondit Heidi en riant. Ici, les vêtements se lavent tous seuls et les tâches disparaissent d'elles-mêmes. Vous pouvez faire autant de tâches que vous voulez, cela n'a aucune importance, notre palais enchanté sera toujours propre comme un sou neuf.*

Paul fut frappé de stupeur. Que le palais reste toujours propre, au fond, cela il s'en fichait un peu, car le désordre et la saleté ne le dérangaient pas du tout. Mais, pouvoir faire autant de tâches qu'il voulait sans être réprimandé, ça c'était vraiment un truc formidable. Paul commença alors à relâcher progressivement sa conduite, abandonnant peu à peu sa serviette, son couteau, sa fourchette, saisissant à pleines mains les meilleurs morceaux de viande dans le plat pour les enfourner dans sa bouche, lançant négligemment derrière lui les os rongés, essuyant ses mains couvertes de graisse dégoulinante sur son beau peignoir de soie. En moins d'une heure, la table coquettement dressée avait été transformée en un lieu d'orgie chaotique où les carcasses de canard à moitié dévorées baignaient dans les flaques de graisse et de vin, au milieu des bouteilles renversées et des verres brisés.

Heidi, Trundi et Grundi se tenaient devant lui, aussi souriantes qu'au début du repas.

- *Est-ce que je dois vous aider à débarrasser la table ?* demanda Paul par simple acquis de conscience, car il commençait à se douter de la réponse.
- *Non Seigneur, répondit Heidi. Elle se débarrassera toute seule, et la vaisselle se fera par enchantement.*
- *C'est bien, dit en rotant Paul qui commençait à prendre davantage d'assurance. Maintenant, je veux aller me reposer. Conduisez-moi à ma chambre.*

Les trois sœurs l'accompagnèrent jusqu'à la jolie bonbonnière où trônait un large lit à baldaquin.

- *Souhaitez-vous que l'une d'entre nous reste pour vous tenir compagnie et vous distraire ?*
- *Non, ça va.* Répondit un peu sèchement Paul qui commençait à s'habituer aux avantages de sa situation et était très fatigué du voyage. *On verra ça demain,* dit-il en jetant un regard appuyé à Trundi qui répondit par une petite révérence.

Paul se jeta alors sur le lit tout habillé avec ses pantoufles. Il remarqua alors que ses livres de chevet favoris avaient été disposés sur une petite table basse à portée de main. Il saisit l'un deux, et l'ouvrit à la page, dûment cornée, où il avait arrêté sa lecture la veille.

Les jours suivants, Paul alla de bonne surprise en bonne surprise. Le matin, un petit déjeuner copieux l'attendait. Puis il s'habillait tout de suite, sans être obligé de passer d'abord à la douche. Les premiers jours, un choix de vêtements superbes avaient été disposés pour lui devant son dressoir. Mais, à sa demande, ils furent bientôt remplacés par les vieilles bottes éculées et la chemise élimée, tellement plus confortables, avec lesquelles il était entré le premier soir dans le château des princesses. Puis, le reste de la journée, il pouvait se livrer à ses passe-temps favoris, comme danser aux bras de ses jeunes compagnes et leur écrire des poèmes d'amour, sans que ces activités ne soient interrompues par aucune corvée domestique. Et, quand venaient le soir et la nuit, d'autres plaisirs l'attendaient encore...

Mais ce que Paul appréciait le plus dans sa nouvelle vie de châtelain, c'est qu'il n'était soumis par ses hôtes à aucune contrainte d'hygiène. Il avait le droit de rentrer sous les draps, après une soirée de danse avec ses amies, sans être obligé de prendre d'abord une douche. Il pouvait remettre plusieurs jours de suite sa chemise élimée préférée et ses bottes éculées, dûment non cirées. Il pouvait ne pas se laver les mains avant de se mettre à table, et ne pas se brosser les dents après les repas. Et surtout, surtout, il pouvait prendre des bains aussi peu souvent que possible. Et ses trois amies restaient toujours aussi imperturbablement souriantes et affables, semblant apprécier au plus haut point son intimité.

Au bout de quelques semaines, cependant, Paul, dont l'odorat n'était pourtant pas le point fort, commença lui-même à être un peu incommodé par les miasmes émanant de son corps crasseux. Il demanda alors un bon bain chaud, dans lequel il se prélassa pendant des heures, tandis qu'Heidi, Grundi et Trundi effectuaient, à sa demande, un délicat massage des épaules ou des pieds.

Ce bonheur aurait pu durer éternellement si Paul n'avait commencé à être rongé par une inavouable curiosité. Il voyait souvent l'une de ses hôtes pénétrer dans la chambre interdite, le Placarabalé, et en ressortir avec toutes sortes d'objets étranges dont il ne connaissait pas bien l'utilité. Il se remettait alors à écrire ses poèmes d'amour, tandis qu'autour de lui le palais se mettait à briller par magie de mille feux de propreté. Puis, Heidi, Trundi et Grundi revenaient ranger les objets mystérieux dans le Placarabalé pour l'inviter à se mettre à table.

Mais quel était donc le terrible secret qui interdisait à Paul de pénétrer dans ce lieu ? Ses hôtes y pratiquaient-elles un culte en l'honneur d'un Dieu terrible et mystérieux ? Un trésor immense y était-il caché ? Cette chambre servait-elle de cadre à des scènes d'un érotisme raffiné ? Toutes les hypothèses se bouscuaient dans la tête de plus en plus enfiévrée de Paul.

Au début, celui-ci, effrayé par son terrible serment du premier soir, se garda bien de s'approcher de ce lieu fascinant. Mais, au fil des jours, la curiosité finit par l'emporter sur la crainte, et il résolu d'en avoir le cœur net.

Mais une difficulté de taille l'empêchait de réaliser son dangereux projet. Le Placarabalé était en effet fermé par trois serrures qu'ouvraient des clés différentes, qu'Heidi, Trundi et Grundi portaient toujours autour du cou, même lorsqu'elles étaient entièrement nues, à tour de rôle, dans son lit. Il ne pouvait donc tirer parti du sommeil de l'une d'entre elles pour entrer dans le Placarabalé, car il lui aurait manqué les deux autres clés.

Pour réaliser son projet, il devait donc être en mesure de subtiliser en même temps les trois clés. Mais comment y parvenir ? Paul se rendit compte qu'il ne disposait pour cela que d'un seul moyen : inviter les trois sœurs à partager ensemble sa couche la même nuit. Une fois qu'elles seraient endormies, il prendrait les clés pour aller ouvrir la pièce secrète.

Le projet cependant, ne fut pas simple à réaliser. Certes, Heidi, Trundi, et Grundi acceptèrent avec leur enthousiasme habituel la proposition de Paul. Mais, une fois mis au pied du mur, ou plutôt du couvre-lit, Paul se rendit compte de l'immense difficulté de la tâche qui l'attendait. Certes, il était un homme vigoureux, mais ses trois partenaires étaient dans la fleur de l'âge, emplies d'une énergie juvénile, et

impatientes de profiter pleinement de la partie de plaisir qui leur était offerte. Paul dut donc absorber une pleine soupière de potion d'amour pour parvenir à les satisfaire en répondant à leurs ardeurs. Et, totalement épuisé par ce triple et surhumain effort, il fut en fait à deux doigts de s'endormir avant elles.

Mais la curiosité fut la plus forte, et Paul parvient au petit jour, plus mort que vif, à détacher les trois clés du cou de ses amies endormies. Il se précipita alors vers la pièce secrète, pour en ouvrir les trois verrous. La porte bien huilée s'ouvrit sans un bruit, et Paul pénétra dans un lieu étroit et sombre. Au début, la pénombre l'empêcha de rien distinguer. Puis, ses yeux s'habituant peu à peu, il put distinguer un étrange décor. Sur des étagères, les étiquettes de dizaines de flacons de produits d'entretien et de liquides de vaisselle semblaient le fixer avec méchanceté ; les balais et les brosses accrochés au mur se penchaient sur lui dans une attitude menaçante ; les tuyaux des aspirateurs se tordaient devant lui comme des serpents venimeux prêts à mordre. Paul sentit, peu à peu monter, au milieu du silence une sorte de grondement sourd, qui bientôt, prit la force d'une tempête.

Le flacon de liquide « Mir vaisselle » fut le premier à attaquer. Il se précipita sur la main de Paul pour l'entraîner, suivi par une sarabande furieuse de balais, vers les cuisines du château, là il l'obligea à asperger de produit la vaisselle du jour pour la nettoyer au fond. Assiettes, plats, verres et couverts, rien, oui je dis bien rien, ne fut épargné au malheureux. Epuisé par la tâche, Paul fut ensuite saisi par un balai furieux qui l'obligea à nettoyer de fond en comble le sol de la cuisine. Plus mort que vif, Paul fut ensuite conduit sans ménagements par un crin d'acier vers la baignoire de cuivre qu'il dut récurer de fond en comble. Malgré ses supplications, Paul fut ensuite successivement contraint de nettoyer les vitres par un chiffon déchaîné, puis d'enlever les toiles araignées par un affreux balai à tête de loup. Comble de l'horreur, une méchante brosse de toilette le contraignit même à nettoyer la cuvette des WC...

- *Paul, Paul, mais arrête donc de gigoter et de gémir comme ça !! Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Hélène.*
- *J'ai fait un cauchemar horrible.*
- *Oui, en attendant, tu m'as empêché de dormir toute la nuit. C'est qui, cette Trundi que tu appelais en rêvant ? Encore une danseuse de tango ?*
- *Non, c'était juste un rêve.*
- *Ouais, c'est bien suspect tout ça. En attendant, c'est l'heure de se lever pour aller au boulot. Aide-moi à faire le lit, et après, tu iras chercher les croissants chez le boulanger.*

Un peu penaud, Paul s'exécuta en pensant au rêve délicieux dont il avait été chassé.... Mais se consola bien vite en pensant à la jolie boulangère chez laquelle, chaque matin, il allait acheter ses croissants...

(A suivre : voir chapitre 1)